

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1804

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

Texte

Premier-deuxième (jusqu'à la treizième journée) décamérons.

Description

Imprimé, Saint-Pétersbourg, Российская национальная библиотека, cote 6.11.2.26.

Publication

Voir Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 15 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1804)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 51.

Manuscrit trouvé à Saragosse¹.

Le Comte d'Olavidèz n'avait pas encore établi des colonies étrangères dans la Sierra Moréna ; cette chaîne sourcilleuse qui sépare l'Andalousie d'avec la Manche, n'étoit alors habitée que par des contrebandiers, des bandits, et quelques Bohémiens, qui passaient pour manger les voyageurs qu'ils avoient assassinés, et delà le proverbe Espagnol : “ Las Gitanas de Sierra Moréna quieren carne de hombres. ”

Ce n'est pas tout. Le voyageur qui se hasardoit dans cette sauvage contrée, s'y trouvoit (disoit on) assailli par mille terreurs capables de glacer les plus hardis courages. Il entendoit des voix lamentables se mêler au bruit des torrents, et aux sifflements de la tempête, des lueurs trompeuses l'égaroient, et des mains invisibles le pousoient vers des abimes sans fond.

A la vérité quelques Ventas ou auberges isolées, se trouvoient éparses sur cette route désastreuse, mais des revenants plus diables que les cabaretiers eux mêmes avoient forcé ceux-ci à leur céder la place, et à se retirer en des pays où leur repos ne fut plus troublé que par les reproches de leur conscience, sortes de fantômes avec qui les aubergistes ont des accommodements ; celui de l'hôtellerie d'Anduhar, attestoit St. Jacques de Compostelle de la vérité de ces récits merveilleux. Enfin il ajoutoit, que les archers de la St. Hermandad avoient refusé de se charger d'aucune expédition pour la Sierra Morena, et que les voyageurs prenoient la route de Jaen ou celle de l'Estramadoure.

Je lui répondis que ce choix pouvoit convenir à des voyageurs ordinaires, mais que le Roi Don Phéliepe quinto ayant eu la grace de m'honorer d'une commission de Capitaine aux gardes Vallones, les loix sacrées de l'honneur me prescrivoient de me rendre à Madrid par le chemin le plus court, sans demander s'il étoit le plus dangereux.

“ Mon jeune Seigneur, (reprit l'hôte) votre merçed me permettra de lui observer, que si le Roi l'a honoré d'une compagnie aux gardes, avant que l'âge eut honoré du plus leger duvet le menton de votre merçed ; il seroit expédient de faire des preuves de prudence, or je dis que lors que les démons s'emparent d'un pays ”... Il en eut dit d'avantage, mais je piquai des deux et ne m'arrêtai que lorsque je me crus hors de la portée de ses remontrances : Alors je me retournai et je le vis qui gesticuloit encore et me montrait de loin la route de l'Estramadoure. Mon valet Lopez et Moschito mon zagal me regardoient d'un air piteux, qui vouloit dire à peu près la même chose. Je fis semblant de ne les point comprendre, et m'enfonçai dans les bruyères, où depuis l'on a bati la colonie appelée la Carlota.

A la place même où est aujourd'hui la maison de poste il y avoit alors un abri, fort connu des muletiers, qui l'appelloient : “ Los Alcornos ” ou “ les chênes verts ”, parce que deux beaux arbres de cette espèce y ombrageoient une source abondante que recevoit un abreuvoir de marbre. C'étoit la seule eau et le seul ombrage que l'on trouva depuis Anduhar, jusqu'à l'auberge dite Venta-Quemada. Cette auberge étoit bati au milieu d'un désert, mais grande et spacieuse. C'étoit proprement un ancien château des Mores que le Marquis de Penna-Quemada avoit fait réparer, et delà lui venoit le nom de Venta-Quemada. Le Marquis l'avoit affermée à un bourgeois de Murcie, qui y avoit établi une hôtellerie la plus considérable qu'il y eut sur cette route. Les voyageurs partoient donc le matin d'Anduhar, dinoient à Los Alcornos des provisions qu'ils avoient apportées, et puis ils couchoient

¹ Cette épreuve compte 158 p. pour le premier décaméron, et 48 p. pour le suivant qui n'est pas achevé. Le texte est imprimé en italiques comme [1 EF] qui est un autre exemplaire du même tirage.

Sur la p. en regard, un billet a été collé avec ces mots : “ Le Comte Jean Potocki a fait imprimer ces feuilles à Petersbourg en 1805, peu avant son départ pour la Mongolie (lors de l'envoi d'une Ambassade pour la Chine) sans titre ni fin ; se reservant de le continuer ou non dans la suite, quand son imagination à la quelle il a donné dans cet ouvrage une libre carrière l'y inviterait. ”

En haut de la même p., le mot “ rarissimo ”.

à la Venta-Quemada ; souvent même ils y passaient la journée du lendemain, pour s'y préparer au passage des montagnes et faire de nouvelles provisions ; tel étoit aussi le plan de mon voyage.

Mais comme nous approchions déjà des chênes verts, et que je parlois à Lopez du petit repas que nous comptions y faire, je m'aperçus que Moschito n'étoit point avec nous, non plus que la mule chargée de nos provisions. Lopez me dit que ce garçon étoit resté quelques cents pas en arriere, pour refaire quelque chose au bât de sa monture : Nous l'attendimes, — puis nous fimes quelques pas en avant — puis nous nous arrêrames pour l'attendre encore — nous l'appellames — nous retournames sur nos pas, pour le chercher : le tout en vain. Moschito avoit disparu et emportoit avec lui nos plus chères espérances, c'est-à-dire tout notre diner. J'étois le seul à jeun, car Lopez n'avoit cessé de ronger un fromage du Toboso, dont il s'étoit muni, mais il n'en n'étoit pas plus gai, et marmotoit entre ses dents “ que l'aubergiste d'Anduhar l'avoit bien dit, et que les démons avoient surement emporté l'infortuné Moschito. ”

Lorsque nous fumes arrivés à los Alcornouques, je trouvai sur l'abreuvoir un panier rempli de feuilles de vignes ; il paroissoit avoir été plein de fruits et oublié par quelque voyageur. J'y fouillai avec curiosité et j'eus le plaisir d'y découvrir quatre belles figes et une orange. J'offris deux figes à Lopez, mais il les refusa, disant qu'il pouvoit attendre jusqu'au soir ; je mangeai donc la totalité des fruits, après quoi je voulus me désaltérer à la source voisine. Lopez m'en empêcha, alléguant que l'eau me feroit du mal après les fruits, et qu'il avoit à m'offrir un reste de vin d'Alicante. J'acceptai son offre, mais à peine le vin fut il dans mon estomac que je me sentis le cœur fort oppressé. Je vis la terre et le ciel tourner sur ma tête, et je me serois surement évanoui, si Lopez ne se fût empressé à me secourir ; il me fit revenir de ma défaillance et me dit qu'elle ne devoit point m'effrayer, n'étant qu'un effet de la fatigue et de l'inanition. Effectivement non seulement je me trouvois rétabli, mais même dans un état de force et d'agitation qui avoit quelque chose d'extraordinaire. La campagne me sembloit émaillée des couleurs les plus vives ; les objets scintilloient à mes yeux, comme les astres dans les nuits d'été, et je sentois battre mes artères, surtout aux tempes et à la gorge.

Lopez voyant que mon incomodité n'avoit point eu de suites, ne put s'empêcher de recommencer ses doléances : “ hélas, (dit-il) pourquoi ne m'en suis-je pas rapporté à Fra Heronimo della Trinidad, moine, prédicateur, confesseur et l'oracle de notre famille, il est beau frère, du beau fils, de la belle sœur, du beau père, de ma belle mère, et se trouvant ainsi le plus proche parent que nous ayons, rien ne se fait dans notre maison que par ses avis. Je n'ai pas voulu les suivre et j'en suis justement puni ; il m'avoit bien dit que les officiers aux gardes vallones étoient un peuple hérétique, ce que l'on reconnoit aisément à leurs cheveux blonds, à leurs yeux bleux, et à leurs joues rouges, au lieu que les vieux chrétiens sont de la couleur de notre Dame d'Atocha, peinte par Saint Luc. ”

J'arrêtai ce torrent d'impertinences, en ordonnant à Lopez de me donner mon fusil à deux coups, et de rester auprès des chevaux, tandis que j'irois sur quelque rocher des environs, pour tâcher de découvrir Moschito ou du moins sa trace. A cette proposition Lopez fondit en larmes et se jettant à mes genoux, il me conjura au nom de tous les Saints, de ne pas le laisser seul en un lieu si plein de dangers. Je m'offris à garder les chevaux tandis qu'il iroit à la découverte, mais ce parti lui parût encore bien plus effrayant ; cependant je lui dis tant de bonnes raisons, pour aller chercher Moschito, qu'il me laissa partir. Puis il tira un rosaire de sa poche, et se mit en prières auprès de l'abreuvoir.

Les somets que je voulois gravir, étoient plus éloignés qu'ils ne me l'avoient parus, je fus près d'une heure à les atteindre, et lorsque j'y fus, je ne vis rien que la plaine déserte et sauvage, nulle trace d'hommes, d'animaux ou d'habitations, nulle route que le grand chemin, que j'avois suivi, et personne n'y passoit — par tout le plus grand silence. Je l'interrompis par mes cris, que les échos répétèrent au loin. — Enfin je repris le chemin de l'abreuvoir, j'y trouvai mon cheval attaché à un arbre ; mais Lopez, Lopez avoit disparu.

J'avois deux partis à prendre, celui de retourner à Anduhar, et celui de continuer mon voyage. Le premier parti ne me vint seulement pas à l'esprit. Je m'élançai sur mon cheval et le mettant tout de suite au plus grand trot, j'arrivai au bout de deux heures sur les bords du Guad al Quivir, qui n'est point là ce fleuve tranquille et superbe, dont le cours majestueux embrasse les murs de Seville. Le Guad al Quivir au sortir des montagnes est un torrent sans rives ni fond, et toujours mugissant contre

les rochers qui contiennent ses efforts.

La vallée de Los Hermanos commence à l'endroit où le Guad al Quivir se répand dans la plaine ; elle étoit ainsi appelée parce que trois frères, moins unis encore par les liens du sang que par leur goût pour le brigandage, en avoient fait longtems le théâtre de leurs exploits. Des trois frères deux avoient été pris, et leurs corps se voyoient attachés à une potence à l'entrée de la vallée : mais l'ainé, appelé Zoto, s'étoit échappé des prisons de Cordoue, et l'on disoit qu'il s'étoit retiré dans la chaîne des Alpuharras.

On racontoit des choses bien étranges des deux frères qui avoient été pendus ; on n'en parloit pas comme de revenants, mais on prétendoit que leurs corps animés, par je ne sais quels démons, se détachent la nuit, et quittoient le gibet pour aller désoler les vivants. Ce fait passoit pour si certain, qu'un Théologien de Salamanque avoit fait une dissertation, dans laquelle il prouvoit, que les deux pendus étoient des espèces de vampires, et que l'un n'étoit pas plus incroyable que l'autre, ce que les plus incrédules lui accorderoient sans peine. Il couroit aussi un certain bruit, que ces deux hommes étoient innocents, et qu'ayant été injustement condamnés, ils s'en vengeoient avec la permission du ciel, sur les voyageurs et autres passants. Comme j'avois beaucoup entendu parler de tout cela à Cordoue, j'eus la curiosité de m'approcher de la potence. Le spectacle en étoit d'autant plus dégoûtant, que les hideux cadavres, agités par le vent, faisoient des balancements extraordinaires, tandis que d'affreux vautours les tiraillèrent pour arracher des lambeaux de leur chair ; j'en détournai la vue avec horreur et m'enfonçai dans le chemin des montagnes.

Il faut convenir, que la vallée de Los Hermanos sembloit très propre à favoriser les entreprises des bandits, et leur servir de retraite. L'on y étoit arrêté tantôt par des roches détachées du haut des monts, tantôt par des arbres renversés par l'orage. En bien des endroits le chemin traversoit le lit du torrent, ou passoit devant des cavernes profondes, dont l'aspect malencontreux inspiroit la défiance.

Au sortir de cette vallée j'entrai dans une autre, et je découvris la venta qui devoit être mon gîte, mais du plus loin que je l'aperçus, je n'en augurai rien de bon. Car je distinguai qu'il ne s'y trouvoient ni fenêtres, ni volets, les cheminées ne fumoient point, je ne voyois point de mouvement dans les environs, et je n'entendois pas les chiens avertir de mon arrivée. J'en conclus que ce cabaret étoit un de ceux que l'on avoit abandonné, comme me l'avoit dit, l'aubergiste d'Anduhar.

Plus j'approchois de la venta, et plus le silence me sembloit profond. Enfin j'arrivai et je vis un tronc à mettre des aumônes, accompagné d'une inscription ainsi conçue : “ Messieurs les voyageurs ayez la charité de prier pour l'ame de Gonzalez de Murcie, ci-devant cabaretier de la Venta Quemada. Sur toute chose passez votre chemin et ne restez pas ici la nuit, sous quelque prétexte que ce soit. ”

Je me décidai aussitôt à braver les dangers dont l'inscription me menaçoit. Ce n'étoit pas que je fusse convaincu qu'il n'y a point de revenants ; mais on verra plus loin que toute mon éducation avoit été dirigée du côté de l'honneur, et je le faisois consister à ne donner jamais aucune marque de crainte.

Comme le soleil ne faisoit que de se coucher, je voulus profiter d'un reste de clarté, et parcourir tous les recoins de cette demeure, moins pour me rassurer contre les puissances infernales, qui en avoient pris possession, que pour chercher quelque nourriture, car le peu que j'avois mangé à los Alcornos avoit pu suspendre, mais non pas satisfaire le besoin impérieux que j'en ressentais. Je traversai beaucoup de chambres et de salles. La plus part étoient revêtues en mosaïque jusques à la hauteur d'un homme, et les plafonds étoient en cette belle menuiserie, où les maures mettoient leur magnificence. Je visitai les cuisines, les greniers, et les caves ; celles-ci étoient creusées dans le rocher, quelques unes communiquoient avec des routes souterraines, qui paroissent pénétrer fort avant dans la montagne ; mais je ne trouvai à manger nulle part. — Enfin comme le jour finissoit tout à fait, j'allai prendre mon cheval que j'avois attaché dans la cour, je le menai dans une écurie où j'avois vu un peu de foin, et j'allai m'établir dans une chambre, où il y avoit un grabat, le seul que l'on eut laissé dans toute l'auberge. J'aurois bien voulu avoir une lumière, mais la faim, qui me tourmentoit, avoit cela de bon, c'est qu'elle m'empêchoit de dormir.

Pendant plus la nuit devenoit noire, et plus mes réflexions étoient sombres. Tantôt je songeois à la disparition de mes deux domestiques, et tantôt aux moyens de pourvoir à ma nourriture. Je pensois, que des voleurs sortant à l'improviste de quelque buisson ou de quelque trape souterraine, avoient

attaqué successivement Lopez et Moschito, lorsqu'ils se trouvoient seuls, et que je n'avois été épargné, que parce que ma tenue militaire ne promettoit pas une victoire aussi facile. Mon appetit m'occupoit plus que tout le reste ; mais j'avois vu des chèvres sur la montagne ; elles devoient être gardées par un chevrier, et cet homme devoit sans doute avoir une petite provision de pain, pour le manger avec son lait. De plus je comptois un peu sur mon fusil. Mais de retourner sur mes pas, et de m'exposer aux railleries de l'hôte d'Anduhar, c'est là ce que j'étois bien décidé à ne point faire. Je l'étois au contraire bien fermement à continuer ma route.

Toutes ces sortes de réflexions étant épuisées, je ne pouvois m'empêcher de repasser dans mon esprit la fameuse histoire des faux monnoyeurs et quelques autres du même genre, dont on avoit bercé mon enfance. Je songeois aussi à l'inscription mise sur le tronc des aumônes. Je ne croyois pas que le diable eut tordu le cou à l'hôte, mais je ne comprenais rien à sa fin tragique.

Les heures se passoient ainsi dans un silence profond, lorsque le son inattendu d'une cloche me fit tressaillir de surprise. Elle sonna douze coups, et comme l'on sait, les revenants n'ont de pouvoir que depuis minuit jusques au premier chant du coq. Je dis que je fus surpris, et j'avois raison de l'être, car la cloche n'avoit point sonné les autres heures ; enfin son tintement me sembloit avoir quelque chose de lugubre. — Un instant après la porte de la chambre s'ouvrit, et je vis entrer une figure toute noire, mais non pas effrayante, car c'étoit une belle négresse demi-nue, et tenant un flambeau dans chaque main.

La négresse vint à moi, me fit une profonde révérence, et me dit, en très bon Espagnol : “ Seigneur Cavalier, des Dames étrangères, qui passent la nuit dans cette hotellerie vous prient de vouloir bien partager leur souper. Ayez la bonté de me suivre. ” Je suivis la négresse de corridor en corridor, enfin dans une salle bien éclairée, au milieu de la quelle étoit une table garnie de trois couverts, et couverte de vases du Japon et de carafes de cristal de roche. Au fond de la salle étoit un lit magnifique. Beaucoup de négresses sembloient empressées à servir, mais elles se rangèrent avec respect, et je vis entrer deux Dames, dont le tein de lys et de roses contrastoit parfaitement avec l'ébène de leurs soubrettes. Les deux Dames se tenoient par la main ; elles étoient mises dans un gout bizarre, ou du moins il me parut tel, mais la vérité est, qu'il est en usage dans plusieurs villes sur la côte de Barbarie, ainsi que je l'ai vu depuis lorsque j'y ai voyagé. Voici donc quel étoit ce costume, il ne consistoit proprement qu'en une chemise et un corset. La chemise étoit de toile jusqu'au dessous de la ceinture, mais plus bas c'étoit une gaze de Méquinez, sorte d'étoffe qui seroit tout à fait transparente, si de larges rubans de soye, mêlés à son tissu, ne le rendoient plus propre à voiler des charmes qui gagnent à être devinés. Le corset, richement brodé en perles et garni d'agrafes de diamants, couvroit le sein assez exactement ; il n'avoit point de manches, celles de la chemise, aussi de gaze, étoient retroussées et nouées derrière le col. Leurs bras nus étoient ornés de bracelets, tant aux poignets qu'au dessus du coude. Les pieds de ces dames qui, si elles eussent été des diablesses, auroient été fourchus ou garnis de griffes, n'étoient rien de tout cela, mais ils étoient à cru dans une petite mule brodée, et le bas de la jambe étoit orné d'un anneau de gros brillants.

Les deux inconnues s'avancèrent vers moi d'un air aisé et affable. C'étoient deux beautés parfaites, l'une grande, svelte, éblouissante, l'autre touchante et timide. La majestueuse avoit la taille admirable, et les traits de même. La cadette avoit la taille ronde, les lèvres un peu avancées, les paupières à demi fermées, et le peu de prunelles qu'elles laissoient [*sic*] voir, étoit caché par des cils d'une longueur extraordinaire. L'ainée m'adressa la parole en castillan, et me dit : “ Seigneur Cavalier, nous vous remercions de la bonté que vous avez eue d'accepter cette petite collation, je crois que vous devez en avoir besoin ”. Elle dit ces derniers mots d'un air si malicieux que je la soupçonnai presque d'avoir fait enlever la mule chargée de nos provisions, mais elle les remplaçoit si bien, qu'il n'y avoit pas moyens de lui en vouloir.

Nous nous mimes à table, et la même Dame, avançant vers moi un vase de Japon, me dit : “ Seigneur Cavalier, vous trouverez ici une Olla-podrida, composée de toutes sortes de viandes, une seule exceptée, car nous sommes fidelles, je veux dire Musulmanes.

— Belle inconnue (lui répondis-je) il me semble que vous aviez bien dit. Sans doute vous êtes fidelles, c'est la religion de l'amour. Mais daignez satisfaire ma curiosité avant mon appetit, dites moi

qui vous êtes.

— Mangez toujours, Seigneur Cavalier (reprit la belle Maure) ce n'est pas avec vous, que nous garderons l'incognito. Je m'appelle Emina et ma sœur Zibeddé ; nous sommes établies à Tunis, mais notre famille est originaire de Grenade, et quelques uns de nos parents sont restés en Espagne où ils professent en secret la loi de leurs pères. Il y a huit jours que nous avons quitté Tunis ; nous avons débarqué près de Malaga dans une plage déserte. Puis nous avons passé dans les montagnes entre Sohha et Antequerra, puis nous sommes venues dans ce lieu solitaire pour y changer de costume, et prendre tous les arrangements nécessaires à notre sûreté. Seigneur Cavalier vous voyez donc que notre voyage est un secret important que nous avons confiées à votre loyauté. ”

J'assurai les belles qu'elles n'avoient aucune indiscretion à redouter de ma part, et puis je me mis à manger, un peu goulument à la vérité, mais pourtant avec de certaines graces contraintes, qu'un jeune homme a volontiers lorsqu'il se trouve seul de son sexe, dans une société de femmes.

Lorsqu'on se fut aperçu que ma première faim étoit apaisée, et que je m'en prenois à ce que l'on appelle en Espagne “ Las Dolces. ” — La belle Emina ordonna aux négresses de me faire voir comment on dansoit dans leur pays. Il parut que nul ordre ne pouvoit leur être plus agréable. Elles obéirent avec une vivacité qui tenoit de la licence. Je crois même qu'il eut été difficile de mettre fin à leur danse, mais je demandai à leurs belles maîtresses, si elles dansoient quelquefois. Pour toute réponse elles se levèrent et demandèrent des castagnettes. Leurs pas tenoient du Voléro de Murcie et de la Foffa que l'on danse dans les Algarves ; ceux qui ont été dans ces provinces, pourront s'en faire une idée. Mais pourtant ils ne comprendront jamais tout le charme qu'y ajoutoient les graces naturelles des deux Africaines, relevées par les draperies diaphanes dont elles étoient revêtues.

Je les contempalai quelque tems avec une sorte de sang froid, enfin leur mouvements pressés par une cadence plus vive, le bruit étourdissant de la musique moresque, mes esprits soulevés par une nourriture soudaine ; en moi, hors de moi, tout se réunissoit pour troubler ma raison. Je ne savois plus si j'étois avec des femmes ou bien avec d'insidieuses succubes. Je n'osois voir — je ne voulois pas regarder. Je mis ma main sur mes yeux, et je me sentis défaillir.

Les deux sœurs se rapprochèrent de moi, chacune d'elles prit une de mes mains. Emina demanda si je me trouvois mal ? Je la rassurai — Zibeddé me demanda ce que c'étoit qu'un médaillon qu'elle voyoit dans mon sein et si c'étoit le portrait d'une maîtresse — “ c'est (lui répondis-je) un joyau que ma mère m'a donné, et que j'ai promis de porter toujours, il contient un morceau de la vraie croix. ” à ces mots je vis Zibeddé reculer et pâlir.

“ Vous vous troublez (lui di-je) cependant la croix ne peut épouvanter que l'esprit des ténèbres. ”

Emina répondit pour sa sœur : “ Seigneur Cavalier, (me dit-elle) vous savez que nous sommes Musulmanes et vous ne devez pas être surpris du chagrin que ma sœur vous a fait voir. Je le partage, nous sommes bien fâchées de voir un chrétien en vous, qui êtes notre plus proche parent. Ce discours vous étonne, mais votre mère n'étoit elle pas une Gomélèz ? nous sommes de la même famille, qui n'est qu'une branche de celle des Abencerages, mais mettons nous sur ce sofa, et je vous en apprendrai davantage. ”

Les négresses se retirèrent. Emina me plaça dans le coin du sofa, et se mit à côté de moi, les jambes croisées sous elle. Zibeddé s'assit de l'autre côté, s'appuya sur mon coussin, et nous étions si près les uns des autres, que leur haleine se confondoit avec la mienne. Emina parut rêver un instant, puis me regardant avec l'air du plus vif intérêt, elle prit ma main et me dit : “ Cher Alphonse, il est inutile de vous le cacher, ce n'est pas le hasard qui nous amène ici. Nous vous y attendions ; si la crainte vous eût fait prendre une autre route, vous perdiez à jamais notre estime.

— Vous me flattez Emina, (lui répondis-je), et je ne vois pas quel intérêt vous pouvez prendre à ma valeur ?

— Nous prenons beaucoup d'intérêt à vous (reprit la belle Maure) mais peut-être en serez vous moins flatté lorsque vous saurez, que vous êtes à peu-près le premier homme que nous ayons vû. — Ce que je dis vous étonne, et vous semblez en douter. — Je vous avois promis l'histoire de nos ancêtres, mais peut-être vaudra-t'il mieux que je commence par la nôtre. ”

Histoire d'Emina et de sa sœur Zibeddé.

Nous sommes filles de Gasir Gomélèz, oncle maternel du Dey de Tunis actuellement règnant, nous n'avons jamais eû de frère, nous n'avons point connû notre père, si bien que renfermées dans les murs du sérail, nous n'avons aucune idée de votre sexe. — Cependant comme nous étions nées toutes les deux avec un extrême penchant pour la tendresse, nous nous sommes aimées l'une l'autre avec beaucoup de passion. Cet attachement avoit commencé dès notre première enfance. Nous pleurions dès que l'on vouloit nous séparer, même pour des instants. Si l'on grondoit l'une, l'autre fondoit en larmes. Nous passions les journées à jouer à la même table, et nous couchions dans le même lit.

Ce sentiment si vif sembloit croître avec nous, et il prit de nouvelles forces, par une circonstance que je vais raconter. J'avois alors seize ans, et ma sœur quatorze. Depuis longtems nous avions remarqué des livres que ma mère nous cachoit avec soin. D'abord nous y avions fait peu d'attention, étant déjà fort ennuyées des livres où l'on nous apprenoit à lire ; mais la curiosité nous étoit venue avec l'âge. Nous saisîmes l'instant, où l'armoire défendue se trouvoit ouverte, et nous enlevâmes à la hâte un petit volume, qui se trouva être : Les amours de Medgenoun et de Léïllé, traduit du Persan par Ben-Omri. Ce divin ouvrage qui peint en traits de flammes tous les délices de l'amour, alluma nos jeunes têtes. Nous ne pouvions le bien comprendre, parce que nous n'avions point vû d'être de votre sexe, mais nous répétions ses expressions. Nous parlions le langage des amants ; enfin nous voulumes nous aimer à leur maniere. Je pris le rôle de Medgénoun, ma sœur celui de Léïllé. D'abord je lui déclarai ma passion par l'arrangement de quelques fleurs, sorte de chiffre mystérieux, fort en usage dans toute l'Asie. Puis je fis parler mes regards, je me prosternai devant elle, je baisai la trace de ses pas, je conjurai les zéphirs de lui porter mes tendres plaintes, et du feu de mes soupirs je croyois embraser leur haleine.

Zibeddé fidelle aux leçons de son auteur, m'accorda un rendez-vous. Je me jettai à ses genoux, je baisai ses mains, je baignai ses pieds de mes larmes ; ma maitresse faisoit d'abord une douce résistance, puis me permettoit de lui dérober quelques faveurs, enfin elle finissoit par s'abandonner à mon ardeur impatiente. En vérité nos ames sembloient se confondre, et même j'ignore encore ce qui pourroit nous rendre plus heure[uses] que nous ne l'étions alors.

Je ne sais plus combien de tems nous nous amusâmes de ces scènes passionées, mais enfin nous leurs fîmes succéder des sentiments plus tranquilles. Nous primes du goût pour l'étude de quelques sciences, surtout pour la connoissance des plantes, que nous étudions dans les écrits du célèbre Averroès.

Ma mère qui croyoit qu'on ne pouvoit trop s'armer contre l'ennui des serrails, vit avec plaisir que nous aimions à nous occuper. Elle fit venir de la Mecque une sainte personne que l'on appelloit Hazéréta, ou la sainte par excellence. Hazéréta nous enseigna la loi du prophète ; ses leçons étoient conçues dans ce langage si pur, et si harmonieux, que l'on parle dans la tribu des Koréïsch. Nous ne pouvions nous lasser de l'entendre, et nous savions, par cœur presque tout le Coran. Ensuite ma mère nous instruisit elle même de l'histoire de notre maison, et mit entre nos mains, un grand nombre de mémoires dont les uns étoient en Arabe, d'autres en Espagnol. Ah cher Alphonse, combien votre loi, nous y parut odieuse ; combien nous haïssions vos prêtres persécuteurs. Mais que d'intérêt nous prenions au contraire à tant d'illustres infortunés, dont le sang couloit dans nos veines.

Tantôt nous nous enflammions pour Saïd Gomélèz, qui souffrit le martyre dans les prisons de l'inquisition, tantôt pour son neveu Léïss, qui mena longtems dans les montagnes une vie sauvage et peu différente de celle des animaux féroces. De pareils caractères nous firent aimer les hommes, nous eussions voulu en voir, et souvent nous montions sur notre terrasse, pour appercevoir de loin les gens qui s'embarquoient sur le lac de la golette, ou ceux qui alloient aux bains de Hamam-Nef. Si nous n'avions pas tout à fait oublié les leçons de l'amoureux Medgénoun, au moins, nous ne les répétions plus ensemble. Il me parût même, que ma tendresse pour ma sœur n'avoit plus le caractère d'une passion, mais un nouvel incident me prouva le contraire.

Un jour ma mère nous amena une Princesse du Tafilet, femme d'un certain âge, nous la reçumes de

notre mieux. Lorsqu'elle fut partie, ma mère me dit qu'elle m'avoit demandée en mariage pour son fils, et que ma sœur épouserait un Gomélèz. Cette nouvelle fut pour nous un coup de foudre ; d'abord nous en fumes saisies au point de perdre l'usage de la parole. Ensuite le malheur de vivre l'une sans l'autre, se peignit à nos yeux avec tant de force, que nous nous abandonnâmes au plus affreux désespoir. Nous arrachâmes nos cheveux, nous remplîmes le sérail de nos cris. Enfin les démonstrations de notre douleur allèrent jusqu'à l'extravagance. Ma mère effrayée, promit de ne point forcer nos inclinations, elle nous assura, qu'il nous seroit permis de rester filles, ou d'épouser le même homme. Ces assurances nous calmèrent un peu.

Quelque tems après, ma mère vint nous dire qu'elle avoit parlé au chef de notre famille, et qu'il avoit permis que nous eussions le même mari, à condition, que ce seroit un homme du sang des Gomélèz.

Nous ne répondîmes point d'abord, mais cette idée d'avoir un mari à nous deux, nous rioit tous les jours davantage. Nous n'avions jamais vû d'homme, ni jeune ni vieux que de très loin, mais comme les jeunes femmes nous paroisoient plus agréables que les vieilles, nous voulions que notre époux fut jeune. Nous espérions aussi qu'il nous expliqueroit quelques passages du livre de Ben-Omri dont nous n'avions pas bien saisi le sens...

Ici Zibeddé interrompit sa sœur, et me serrant dans ses bras, elle me dit : “ Cher Alphonse, que n'êtes vous Musulman, quel seroit mon bonheur de vous voir dans les bras d'Emina d'ajouter à vos délices, de m'unir à vos étreintes — car enfin, cher Alphonse, dans notre maison comme dans celle du prophète, les fils d'une fille ont les mêmes droits que la branche masculine. Il ne tiendrait peut-être qu'à vous, d'être le chef de notre maison, qui est prête à s'éteindre. Il ne faudroit pour cela qu'ouvrir les yeux aux saintes vérités de notre loi. ”

Ceci me parut ressembler si fort à une insinuation de Satan, que je croyois déjà voir des cornes sur le joli front de Zibeddé. Je balbutiai quelques mots de religion. Les deux sœurs se reculèrent un peu. Emina prit une contenance plus sérieuse, et continua en ces termes.

“ Seigneur Alphonse, je vous ai trop parlé de ma sœur et de moi. Ce n'étoit pas mon intention, je ne m'étois mise ici que pour vous instruire de l'histoire des Gomélèz, dont vous descendez par les femmes. Voici donc ce que j'avois à vous dire. ”

Histoire du Château de Cassar-Gomélèz.

Le premier auteur de notre race fut Massoud Ben-Taher, frère de Yousouf Ben-Taher, qui est entré en Espagne à la tête des Arabes et a donné son nom à la montagne de Gebal-Taher, que vous prononcés Gibraltar. Massoud qui avoit beaucoup contribué au succès de leurs armes, obtint du Calife de Bagdad, le gouvernement de Grénade, où il resta jusqu'à la mort de son frère. Il y seroit resté plus longtems, car il étoit chéri des Musulmans ainsi que des Mossarabes, c'est-à-dire des chrétiens restés sous la domination des Arabes : mais Massoud avoit des ennemis dans Bagdad, qui le noircirent dans l'esprit du Calif. Il sut que sa perte étoit résolue, et prit le parti de s'éloigner. Massoud rassembla donc les siens et se retira dans les Alpuharras, qui sont, comme vous le savez, une continuation des montagnes de la Sierra-Moréna, et cette chaine sépare le royaume de Grenade d'avec celui de Valence.

Les Visigoths, sur qui nous avons conquis l'Espagne, n'avoient point pénétré dans les Alpuharras. La plus part des vallées étoient désertes. Trois seulement étoient habitées par les descendants d'un ancien peuple de l'Espagne. On les appelloit Turdules : ils ne reconnoissoient ni Mahomet, ni votre prophète Nazaréen ; leurs opinions religieuses et leurs lois étoient contenues dans des chansons que les pères enseignoient à leurs enfants : ils avoient eu des livres qui s'étoient perdus.

Massoud soumit les Turdules plutôt par la persuasion que par la force : il apprit leur langue et leur enseigna la loi musulmane. Les deux peuples se confondirent par des mariages : c'est à ce mélange et à l'air des montagnes que nous devons ce teint animé, que vous voyez à ma sœur et à moi, et qui

distingue les filles des Gomélez. On voit chez les Maures beaucoup de femmes très blanches, mais elles sont toujours pâles.

Massoud prit le titre de Scheïk, et fit bâtir un château très fort, qu'il apella Cassar Gomélez. Plutôt juge que souverain de sa tribu, Massoud étoit en tout tems accessible et s'en faisoit un devoir, mais au dernier vendredi de chaque lune il prenoit congé de sa famille, s'enfermoit dans un souterrain du château, et y restoit jusqu'au vendredi suivant. Ces disparitions donnèrent lieu à différentes conjectures : les uns disoient que notre Scheïk avoit des entretiens avec le douzieme Iman, qui doit paroître sur la terre à la fin des siècles. D'autres croyoient que l'Antichrist étoit enchainé dans notre cave. D'autres pensoient que les sept dormants y reposoient avec leur chien Caleb. Massoud ne s'embarassa pas de ces bruits ; il continua de gouverner son petit peuple tant que ses forces le lui permirent. Enfin il choisit l'homme le plus prudent de la tribu, le nomma son successeur, lui remit la clef du souterrain, et se retira dans un hermitage, où il vécut encore bien des années.

Le nouveau Scheïk gouverna comme avoit fait son prédcesseur, et fit les mêmes disparitions au dernier vendredi de chaque lune. Tout subsista sur le même pied, jusqu'au tems où Cordoue eut ses Califs particuliers, indépendants de ceux de Bagdad. Alors les montagnards des Alpuharras, qui avoient pris part à cette revolution, commencèrent à s'établir dans les plaines, où ils furent connus sous le nom d'Abencerages tandis que l'on conserva le nom de Gomélez à ceux qui restèrent attachés au Scheïk de Cassar Gomélez.

Pendant les Abencerages achetèrent les plus belles terres du royaume de Grenade, et les plus belles maisons de la ville. Leur luxe fixa l'attention du public, on supposa que le souterrain du Scheïk renfermoit un trésor immense, mais on ne put s'en assurer, car les Abencerages ne connoissoient pas eux mêmes la source de leurs richesses.

Enfin ces beaux royaumes ayant attiré sur eux les vengeances celestes, furent livrés aux mains des infidelles. Grenade fut prise, et huit jours après le célèbre Gonzalve de Cordoue vint dans les Alpuharras, à la tête de trois mille hommes. Hatem Gomélez étoit alors notre Scheïk, il alla au devant de Gonsalve et lui offrit les clefs de son château ; l'Espagnol lui demanda celles du souterrain. Le Scheïk les lui donna aussi sans difficultés. Gonsalve voulut y descendre lui même, il n'y trouva qu'un tombeau et des livres, se moqua hautement de tous les contes qu'on lui avoit faits, et se hâta de retourner à Valadolid, où le rappeloient l'amour et la galanterie.

Ensuite la paix regna sur nos montagnes, jusqu'au tems où Charles monta sur le trône. Alors notre Scheïk étoit Séfi Gomélez. Cet homme, par des motifs que l'on n'a jamais bien su, fit savoir au nouvel Empereur, qu'il lui révéleroit un secret important, s'il vouloit envoyer dans les Alpuharras quelque Seigneur, en qui il eût confiance. Il ne se passa pas quinze jours que Don Ruïs de Tolède se présenta aux Gomélez de la part de Sa Majesté, mais il trouva que le Scheïk avoit été assassiné la veille. Don Ruïs persécuta quelques individus, se lassa bientôt des persécutions, et retourna à la cour.

Pendant le secret des Scheïks étoit resté au pouvoir de l'assassin de Séfi. Cet homme qui s'appelloit Billah Gomélez, rassembla les anciens de la tribu, et leur prouva la nécessité de prendre de nouvelles précautions pour la garde d'un secret aussi important. Il fut décidé que l'on instruiroit plusieurs membres de la famille des Gomélez, mais que chacun d'eux ne seroit initié qu'à une partie du mystère, et que même ce ne seroit qu'après avoir donné des preuves éclatantes de courage, de prudence, et de fidélité.

Ici Zibeddé interrompit encore sa sœur et lui dit : “ Chère Emina, ne croyez vous pas, qu'Alphonse eût résisté à toutes les épreuves. Ah ! qui peut en douter ! Cher Alphonse, que n'êtes vous musulman, d'immenses trésors seroient peut-être en votre pouvoir ”... Ceci ressembloit encore tout à fait à l'esprit de ténèbres, qui n'ayant pu m'induire en tentation par la volupté, cherchoit à me faire succomber par l'amour de l'or. Mais les deux beautés se rapprochèrent de moi, et il me sembloit bien que je touchois des corps et non pas des esprits. Après un moment de silence Emina reprit le fil de son histoire.

Cher Alphonse (me dit-elle) vous savez assez les persécutions que nous avons essuyées sous le regne de Philippe, fils de Charles. On enlevait des enfants, on les faisoit élever dans la loi Chrétienne. On donnoit à ceux-ci tous les biens de leurs parents qui étoient restés fidelles. Ce fut alors qu'un

Gomélez fut reçu dans le Teket des Dervis de St. Dominique, et parvint à la charge de Grand-Inquisiteur...

Ici nous entendimes le chant du coq, et Emina cessa de parler... Le coq chanta encore une fois... Un homme superstitieux eût pu s'attendre à voir les deux belles s'envoler par le tuyau de la cheminée. Elles ne le firent point, mais elles parurent rêveuses et préoccupées...

Emina fut la première à rompre le silence : “ Aimable Alphonse, (me dit-elle) le jour est prêt à paroître, les heures que nous avons à passer ensemble sont trop précieuses, pour les employer à conter des histoires. Nous ne pouvons être vos épouses, qu'autant que vous embrasserez notre sainte loi. Mais il vous est permis de nous voir en songe. Y consentez vous ? ” Je consentis à tout. “ Ce n'est pas assez (reprit Emina avec l'air de la plus grande dignité), ce n'est pas assez, cher Alphonse ; il faut encore que vous vous engagiez sur les lois sacrées de l'honneur, à ne jamais trahir nos noms, notre existence, et tout ce que vous savez de nous. Osez vous en prendre l'engagement solennel ? ” Je promis tout ce qu'on voulut.

“ Il suffit (dit Emina) ; ma sœur, apportez la coupe consacrée par Massoud, notre premier chef. ” Tandis que Zibeddé alloit chercher le vase enchanté, Emina s'étoit prosternée et récitait des prières en langue Arabe. Zibeddé reparut, tenant une coupe, qui me sembla taillée d'une seule émeraude, elle y trempa ses lèvres. Emina en fit autant, et m'ordonna d'avalier, d'un seul trait, le reste de la liqueur. — Je lui obeïs — Emina me remercia de ma docilité, et m'embrassa d'un air fort tendre. — Ensuite Zibeddé colla sa bouche sur la mienne, et parut ne pouvoir l'en détacher. Enfin elles me quittèrent en me disant, que je les reverrois, et qu'elles me conseilloient de m'endormir le plutôt possible.

Tant d'événements bizarres, de récits merveilleux et de sentiments inattendus, auroient sans doute eu de quoi me faire réfléchir toute la nuit ; mais il faut en convenir, les songes que l'on m'avoit promis, m'occupaient plus que tout le reste. Je me hâtai de me deshabiller et de me mettre dans un lit, que l'on avoit préparé pour moi. Lorsque je fus couché, j'observai avec plaisir, que mon lit étoit très large, et que des rêves n'ont pas besoin d'autant de place. Mais à peine avois-je eu le tems de faire cette réflexion, qu'un sommeil irrésistible appésantit ma paupière, et tous les mensonges de la nuit s'emparèrent aussitôt de mes sens. Je les sentois égarés par de fantastiques prestiges, mais ma pensée, emportée sur l'aile des désirs, malgré moi, me plaçoit au milieu des serails de l'Afrique, et s'emparoit des charmes renfermés dans leurs enceintes, pour en composer mes chimériques jouissances. Je me sentois rêver, et j'avois cependant la conscience de ne point embrasser des songes. Je me perdois dans le vague des plus folles illusions, mais je me retrouvais toujours avec mes belles cousines. Je m'endormois sur leur sein, je me reveillois dans leurs bras. — J'ignore combien de fois j'ai cru ressentir ces douces alternatives...

SECONDE JOURNÉE.

Enfin je me réveillai réellement ; le soleil bruloit mes paupières — je les ouvris avec peine — Je vis le ciel — Je vis que j'étois en plein air — Mais le sommeil appésantissoit encore mes yeux — Je ne dormois plus, mais je n'étois pas encore éveillé — Des images de supplices se succédèrent les unes aux autres. — J'en fus épouvanté. Je me soulevai en sursaut, et me mis sur mon séant...

Où trouverai-je des termes pour exprimer l'horreur dont je fus alors saisi... J'étois couché sous le gibet de los hermanos. Les cadavres des deux frères de Zoto n'étoient point pendus, ils étoient couchés à mes côtés. J'avois apparemment passé la nuit avec eux — Je reposois sur des morceaux de corde, des débris de roues, des restes de carcasses humaines, et sur les affreux haillons, que la pourriture en avoit détaché.

Je crus encore n'être pas bien éveillé, et faire un rêve pénible. Je refermai les yeux, et je cherchai dans ma mémoire, où j'avois été la veille... Alors je sentis que des griffes s'enfonçoient dans mes flancs. — Je vis qu'un vautour s'étoit perché sur moi, et dévorait un des compagnons de ma couche. La douleur que me causoit l'impression de ses serres, acheva de me réveiller. Je vis que mes habits

étoient près de moi, et je me hâtai de les mettre. Lorsque je fus habillé, je voulus sortir de l'enceinte du gibet, mais je trouvai la porte clouée, et j'essayai envain de la rompre. Il me fallut donc grimper ces tristes murailles. J'y réussis, et m'appuyant sur une des colonnes de la potence, je me mis à considérer le pays des environs. Je m'y reconnus aisément. J'étois réellement à l'entrée de la vallée de los hermanos, et non loin des bords du Guad al Quivir.

Comme je continuois à observer, je vis près du fleuve deux voyageurs, dont l'un apprêtoit un déjeuner, et l'autre tenoit la bride de deux chevaux. Je fus si charmé de voir des hommes, que mon premier mouvement fut de leurs crier : “ Agour, Agour ! ” Ce qui veut dire en Espagnol, “ Bon jour, ou, je vous salue. ” Les deux voyageurs qui virent les politesses qu'on leur faisoit du haut de la potence, parurent un instant indécis, mais tout à coup ils montèrent sur leurs chevaux, les mirent au plus grand galop, et prirent le chemin des Alcornouques — Je leur criai de s'arrêter, ce fut en vain ; plus je criois, et plus ils donnoient de coups d'éperons à leurs montures. Lorsque je les eus perdu de vue, je songeai à quitter mon poste. Je sautai à terre et me fis un peu de mal.

Boitant tout bas, je gagnai les bords du Guad al Quivir, et j'y trouvai le déjeuner que les deux voyageurs avoient abandonné ; rien ne pouvoit me venir plus à-propos, car je me sentois très épuisé. Il y avoit du chocolat qui cuissoit encore, du Sponhao trempé dans du vin d'Alicante, du pain et des œufs. Je commençai par réparer mes forces, après quoi je me mis à réfléchir, sur ce qui m'étoit arrivé pendant la nuit. Les souvenirs en étoient très confus, mais ce que je me rappellois bien, c'étoit d'avoir donné ma parole d'honneur d'en garder le secret, et j'étois fortement résolu à la tenir. Ce point une fois décidé, il ne me restoit qu'à voir ce que j'avois à faire pour l'instant, c'est-à-dire, le chemin que j'avois à prendre : et il me parut que les loix de l'honneur m'obligeoient plus que jamais, à passer par la Sierra Morena.

L'on sera peut-être surpris de me voir si occupé de ma gloire, et si peu des événements de la veille ; mais cette façon de penser étoit encore un effet de l'éducation que j'avois reçue, c'est ce que l'on verra par la suite de mon récit. — Pour le moment j'en reviens à celui de mon voyage.

J'étois fort curieux de savoir ce que les diables avoient fait de mon cheval, que j'avois laissé à la Venta Quemada ; et comme c'étoit d'ailleurs mon chemin, je me résolus à y passer. Il me fallut faire à pied, toute la vallée de los hermanos, et celle de la venta, ce qui ne laissa pas de me fatiguer et de me faire souhaiter beaucoup de retrouver mon cheval. Je le retrouvai en effet, il étoit dans la même écurie où je l'avois laissé, et paroissoit fringant, bien soigné et etrillé de fraix. Je ne savois qui pouvoit avoir pris ce soin, mais j'avois vu tant de choses extraordinaires que celle-là de plus ne m'arrêta pas longtems. Je me serois mis tout de suite en chemin, si je n'eusse eu la curiosité, de parcourir encore une fois l'intérieur de l'hôtellerie. Je retrouvai la chambre où j'avois couché, mais quelques recherches que j'en fisse, il me fut impossible de retrouver celle où j'avois vu les belles Africaines. Je me lassai donc de la chercher plus longtems, je montai à cheval et continuai ma route.

Lorsque je m'étois éveillé sous le gibet de los hermanos, le soleil étoit déjà au milieu de sa course. J'avois mis plus de deux heures à venir à la venta. Si bien que lorsque j'eus encore fait une couple de lieues, il me fallut songer à un gîte, mais n'en voyant aucun je continuai toujours à marcher. Enfin j'aperçus au loin une chapelle Gothique, avec une cabane, qui paroissoit être la demeure d'un hermite. Tout cela étoit éloigné du grand chemin, mais comme je commençois à avoir faim, je n'hésitai pas à faire ce détour pour me procurer de la nourriture. Lorsque je fus arrivé, j'attachai mon cheval à un arbre. Puis je frappai à la porte de l'hermitage et j'en vis sortir un religieux de la figure la plus vénérable. Il m'embrassa avec une tendresse paternelle, puis il me dit : “ Entrez mon fils ; hâtez vous. Ne passez pas la nuit dehors — craignez le tentateur — Le Seigneur a retiré sa main de dessus nous. ”

Je remerciai l'hermite de la bonté qu'il me temoignoit, et je lui dis que je ressentais un extrême besoin de manger. —

Il me répondit : “ Songez à votre ame, O ! mon fils. — Passez dans la chapelle. — Prosternez vous devant la croix. — Je songerai aux besoins de votre corps. Mais vous ferez un repas frugal tel qu'on peut l'attendre d'un hermite. ”

Je passai à la chapelle, et je priai réellement, car je n'étois pas esprit fort, et j'ignorois même qu'il y

en eût, tout cela étoit encore un effet de mon éducation.

L'hermite vint me chercher au bout d'un quart d'heure, et me conduisit dans la cabane où je trouvais un petit couvert assez propre. Il y avoient d'excellentes olives, des cardes conservées dans du vinaigre, des oignons doux dans une sauce, et du biscuit au lieu de pain. Il y avoit aussi une petite bouteille de vin. L'hermite me dit qu'il n'en buvoit jamais, mais qu'il en gardoit chez lui pour le sacrifice de la messe. Alors je ne buvois pas plus de vin que l'hermite, mais le reste du souper me fit grand plaisir. Tandis que j'y faisais honneur, je vis entrer dans la cabane une figure plus effrayante, que tout ce que j'avois vu jusqu'alors. C'étoit un homme qui paroissoit jeune, mais d'une maigreur hideuse. — Ses cheveux étoient hérissés, un de ses yeux étoit crevé, et il en sortoit du sang — Sa langue pendoit hors de sa bouche, et laissoit couler une écume baveuse. — Il avoit sur le corps un assez bon habit noir, mais c'étoit son seul vêtement, il n'avoit même ni bas ni chemise.

L'affreux personnage ne dit rien à personne, et alla s'accroupir dans un coin, où il resta aussi immobile qu'une statue, son œil unique fixé sur un crucifix qu'il tenoit à la main. Lorsque j'eus achevé de souper je demandai à l'hermite, ce qu'étoit cet homme ? L'hermite me répondit : “ Mon fils, cet homme est un possédé que j'exorcise, sa terrible histoire prouve bien la fatale puissance que l'ange des ténèbres usurpe dans cette malheureuse contrée, le récit en peut-être utile à votre salut, et je vais lui ordonner de le faire. ” Alors se tournant du côté du possédé, il lui dit : “ Pascheco, Pascheco, au nom de ton rédempteur, je t'ordonne de raconter ton histoire. ” Pascheco, poussa un horrible hurlement, et commença en ces termes.

Histoire du Démoniaque Pascheco.

Je suis né à Cordoue, mon père y vivoit dans un état au dessus de l'aisance. Ma mère est morte il y a trois ans. Mon père parut d'abord la regretter beaucoup, mais au bout de quelques mois, ayant eu occasion de faire un voyage à Seville, il y devint amoureux d'une jeune veuve, appelée Camille de Tormes. Cette personne ne jouissoit pas d'une trop bonne réputation, et plusieurs des amis de mon père cherchèrent à le détacher de son commerce ; mais en dépit des soins qu'ils voulurent bien en prendre, le mariage eut lieu, deux ans après la mort de ma mère. La nôce se fit à Seville, et quelques jours après, mon père revint à Cordoue, avec Camille sa nouvelle épouse, et une sœur de Camille, qui s'appelloit Inésille.

Ma nouvelle belle mère répondit parfaitement à la mauvaise opinion que l'on avoit eu d'elle, et débuta dans la maison par vouloir m'inspirer de l'amour. Elle n'y réussit pas. Je devins pourtant amoureux, mais ce fut de sa sœur Inésille. Ma passion devint même bientôt si forte, que j'allai me jeter aux pieds de mon père, et lui demander la main de sa belle sœur.

Mon père me releva avec bonté, puis il me dit : “ Mon fils, je vous défens de songer à ce mariage, et je vous le défens pour trois raisons. Premièrement : il seroit contre la gravité, que vous devins[s]iez en quelque façon le beau-frère de votre père. Secondement : les saints canons de l'église n'approuvent point ces sortes de mariages. Troisièmement : je ne veux pas que vous épousiez Inésille ” Mon père m'ayant fait part de ces trois raisons, me tourna le dos et s'en alla.

Je me retirai dans ma chambre, où je m'abandonnai au désespoir. Ma belle mère, que mon père informa aussitôt de ce qui s'étoit passé, vint me trouver, et me dit : que j'avois tort de m'affliger ; que, si je ne pouvois devenir l'époux d'Inésille, je pouvois être son cortehho, c'est-à-dire son amant, et qu'elle en faisoit son affaire : mais en même tems elle me déclara l'amour qu'elle avoit pour moi, et fit valoir le sacrifice qu'elle faisoit en me cédant à sa sœur. Je n'ouvris que trop mon oreille à des discours qui flattoient ma passion, mais Inésille étoit si modeste, qu'il me sembloit impossible qu'on pût jamais l'engager à répondre à mon amour.

Dans ce tems là mon père se détermina à faire le voyage de Madrid, dans l'intention d'y briguer la place de corrégidor de Cordoue ; et il conduisit avec lui sa femme et sa belle sœur. Son absence ne devoit être que de deux mois, mais ce tems me parut très long, parce que j'étois éloigné d'Inésille.

Lorsque les deux mois furent à peu-près passés, je reçus une lettre de mon père, dans laquelle il

m'ordonnoit d'aller à sa rencontre, et de l'attendre à la Venta-Quémada, à l'entrée de la Sierra-Moréna. Je ne me serois pas aisément déterminé à passer par la Sierra Moréna quelques semaines auparavant ; mais on venoit précisément de pendre les deux frères de Zoto. Sa bande étoit dispersée, et les chemins passoient pour être assez surs.

Je partis donc de Cordoue, vers les dix heures du matin, et j'allai coucher à Anduhhar, chez un hôte des plus bavards qu'il y ait en Andalousie. Je commandai chez lui un souper abondant, j'en mangeai une partie et gardai le reste pour mon voyage.

Le lendemain je dinai à Los Alcornouques, de ce que j'avois réservé la veille, et j'arrivai le même soir à la Venta-Quémada. Je n'y trouvai point mon père, mais comme par sa lettre il m'ordonnoit de l'attendre, je m'y déterminai d'autant plus volontiers, que je me trouvois dans une hôtellerie spacieuse et commode. L'aubergiste qui la t[e]noit alors, étoit un certain Gonzalez de Murcie, assez bon homme, quoique hableur, qui ne manqua pas de me promettre un souper digne d'un grand d'Espagne. Tandis qu'il s'occupoit du soin de le préparer, j'allai me promener sur les bords du Guad al Quivir, et lorsque je revins à l'hôtellerie, j'y trouvai un souper qui effectivement n'étoit point mauvais.

Lorsque j'eus mangé, je dis à Gonzalez de faire mon lit... Alors je vis qu'il se troublait, il me tint quelques discours qui n'avoient pas trop de sens. Enfin il m'avoua que l'hôtellerie étoit obsédée par des revenants, que lui et sa famille passoient toutes les nuits dans une petite ferme, sur les bords du fleuve, et il ajouta, que si j'y voulois coucher aussi, il me feroit faire un lit auprès du sien.

Cette proposition me parut très déplacée, je lui dis, qu'il n'avoit qu'à s'aller coucher où il voudroit, et qu'il eût à m'envoyer mes gens. Gonzalez m'obéit, et se retira en hochant la tête, et levant les épaules.

Mes domestiques arrivèrent un instant après ; ils avoient aussi entendu parler de revenants, et voulurent m'engager à passer la nuit à la ferme. Je reçus leurs conseils un peu brutalement, et leur ordonnai de faire mon lit dans la chambre même où j'avois soupé. Ils m'obéirent quoique à regret, et lorsque le lit fut fait, ils me conjurèrent encore, les larmes aux yeux, de venir coucher à la ferme. Sérieusement impatienté de leurs remontrances, je me permis quelques démonstrations qui les mirent en fuite, et comme je n'étois pas dans l'usage de me faire déshabiller par mes gens, je me passai facilement d'eux, pour m'aller coucher : cependant ils avoient été plus attentifs que je ne le méritois par mes façons à leur égard. Ils avoient laissé, près de mon lit, une bougie allumée, une autre de rechange, deux pistolets, et quelques volumes, dont la lecture pouvoit me tenir éveillé, mais la vérité est, que j'avois perdu le sommeil.

Je passai une couple d'heures, tantôt à lire, tantôt à me retourner dans mon lit. Enfin j'entendis le son d'une cloche, ou d'une horloge, qui sonna minuit — J'en fus surpris, parce que je n'avois pas entendu sonner les autres heures — Bientôt la porte s'ouvrit, et je vis entrer ma belle mère ; elle étoit en deshabilité de nuit, et tenoit un bougeoir à la main. Elle s'approcha de moi, en marchant sur la pointe de ses pieds, et le doigt sur sa bouche, comme pour m'imposer silence : Puis elle posa son bougeoir sur ma table de nuit, s'assit sur mon lit, prit une de mes mains, et me parla en ces termes : “ Mon cher Pascheco, voici le moment où je puis vous donner les plaisirs que je vous ai promis. Il y a une heure que nous sommes arrivés à ce cabaret. Votre père est allé coucher à la ferme, mais comme j'ai su que vous étiez ici, j'ai obtenu la permission, d'y passer la nuit avec ma sœur Inésille. Elle vous attend, et se dispose à ne vous rien refuser ; mais il faut vous informer des conditions que j'ai mises à votre bonheur. Vous aimez Inésille, et je vous aime. Il ne faut pas que de nous trois deux soyent heureux aux dépens du troisième. Je prétens qu'un seul lit nous serve cette nuit. Venez ” Ma belle mère ne me laissa pas le tems de lui répondre, elle me prit par la main, et me conduisit, de corridor en corridor, jusqu'à ce que nous fumes arrivés à une porte, où elle se mit à regarder par le trou de la serrure.

Lorsqu'elle eut assez regardé, elle me dit : “ Tout va bien, voyez vous même. ”

Je pris sa place à la serrure, et je vis effectivement la charmante Inésille dans son lit ; mais qu'elle étoit loin de la modestie, que je lui avois toujours vue. L'expression de ses yeux, sa respiration troublée, son teint animé, son attitude, tout en elle prouvoit qu'elle attendoit un amant.

Camille m'ayant laissé bien regarder, me dit : “ Mon cher Pascheco, restez à cette porte, quand il

en sera tems je viendrai vous avertir. ”

Lorsqu'elle fut entrée, je remis mon œil au trou de la serrure, et je vis mille choses, que j'ai de la peine à raconter. D'abord Camille se deshabilla, assez exactement, puis se mettant dans le lit de sa sœur, elle lui dit : “ Ma pauvre Inésille, est-t-il bien vrai que tu veuille avoir un amant. Pauvre enfant, tu ne sais pas, le mal qu'il te fera. D'abord il te terrassera, te foulera, et puis il t'écrasera, te déchirera. ”

Lorsque Camille crut son élève assez endoctrinée, elle vint m'ouvrir la porte, me conduisit au lit de sa sœur, et se coucha avec nous. — Que vous dirai-je de cette nuit fatale. J'y épuisai les délices et les crimes. Long tems, je combattis contre le sommeil et la nature, pour prolonger d'autant mes infernales jouissances — Enfin je m'endormis, et je m'éveillai le lendemain sous le gibet des frères de Zoto, et couché entre leurs infames cadavres.

L'hermite interrompit ici le démoniaque et me dit : “ Eh bien mon fils, que vous en semble, je crois, que vous auriez été bien effrayé de vous trouver couché entre deux pendus. ”

Je lui répondis : “ Mon père vous m'offensez. Un gentilhomme ne doit jamais avoir peur, et moins encore, lorsqu'il a l'honneur d'être Capitaine aux Gardes Vallones.

— Mais mon fils (reprit l'hermite) avez vous jamais ouï dire, qu'une pareille aventure soit arrivée à quelqu'un ? ”

J'hésitai un instant, après quoi je lui répondis : “ Mon père, si cette aventure est arrivée, au Seigneur Pascheco, elle peut-être arrivée à d'autres, j'en jugerai encore mieux si vous voulez bien lui ordonner de continuer son histoire. ”

L'hermite se tourna du côté du possédé, et lui dit : “ Pascheco Pascheco ! au nom de ton redempteur je t'ordonne de continuer ton histoire ” Pascheco poussa un affreux hurlement et continua en ces termes.

J'étois à demi-mort lorsque je quittai le gibet. Je me trainai sans savoir où. Enfin je rencontrai des voyageurs qui eurent pitié de moi, et me ramenèrent à la Venta-Quémada. J'y trouvai le cabaretier et mes gens, fort en peine de moi. Je leur demandai si mon père avoit couché à la ferme ? Ils me répondirent, que personne n'étoit venu.

Je ne pus prendre sur moi de rester plus long tems à la Venta, et je repris le chemin d'Anduhhar. Je n'y arrivai qu'après le soleil couché. L'auberge étoit pleine, on me fit un lit dans la cuisine et je m'y couchai, mais je ne pus dormir, car je ne pouvois éloigner de mon esprit les horreurs de la nuit précédente. — J'avois laissé une chandelle allumée sur le foyer de la cuisine. Tout à coup elle s'éteignit, et je sentis aussitôt comme un frisson mortel qui me glaça les veines. —

L'on tira ma couverture — puis j'entendis une petite voix qui disoit : “ Je suis Camille, ta belle mère, j'ai froid mon petit cœur — fais moi place sous ta couverture. ”

Puis une autre petite voix dit : “ Moi je suis Inésille. Laisse moi entrer dans ton lit. J'ai froid, j'ai froid. ”

Puis je sentis une main glacée qui me prenoit sous le menton. Je ramassai toutes mes forces pour dire tout haut “ Satan, retire toi ! ”

Alors les petites voix me dirent : “ Pourquoi nous chasses tu ? N'es-tu pas notre petit mari ? Nous avons froid. Nous allons faire un peu de feu. ”

En effet je vis bientôt après de la flamme sur l'âtre de la cuisine. — Elle devint plus claire, et j'aperçus, non plus Inésille et Camille, mais les deux frères de Zoto, pendus dans la cheminée.

Cette vision me mit hors de moi. Je sortis de mon lit. Je sautai par la fenêtre et me mis à courir dans la campagne. Un moment je pus me flatter d'avoir échappé à tant d'horreurs, mais je me retournai, et je vis que j'étois suivi par les deux pendus. — Je me mis encore à courir, et je vis que les pendus étoient restés en arrière. Mais ma joye ne fut pas de longue durée. Les détestables êtres se mirent à faire la roue, et furent en un instant sur moi. — Je courus encore, enfin mes forces m'abandonnèrent.

Alors je sentis qu'un des pendus me saisissoit par la cheville du pied gauche. Je voulus m'en débarrasser, mais l'autre pendu me coupa le chemin — Il se présenta devant moi, faisant des yeux épouvantables, et tirant une langue rouge comme du fer, que l'on sortiroit du feu. — Je demandai

grace, ce fut en vain. — D'une main il me saisit à la gorge et de l'autre il m'arracha l'œil qui me manque. — A la place de mon œil, il entra sa langue brulante. — Il m'en lécha le cerveau et me fit rugir de douleur.

Alors l'autre pendu qui m'avoit saisi la jambe gauche, voulut aussi jouer de la griffe. D'abord il commença par me chatouiller la plante du pied qu'il tenoit — Puis le monstre en arracha la peau, en sépara tous les nerfs, les mit à nud, et voulut jouer dessus comme sur un instrument de musique ; mais comme je ne rendois pas un son qui lui fit plaisir, il enfonça son ergot dans mon jarret, pinça les tendons et se mit à les tordre, comme on fait pour accorder une harpe — Enfin il se mit à jouer sur ma jambe, dont il avoit fait un psalterion — J'entendis son rire diabolique — Tandis que la douleur m'arrachoit des mugissements affreux — Les hurlements de l'enfer y firent Chorus — Mais lorsque j'en vins à entendre les grincements des damnés, il me sembla, que chacune de mes fibres étoit broyée sous leurs dents. — Enfin je perdis connoissance.

Le lendemain des pâtres me trouvèrent dans la campagne, et me portèrent à cet hermitage. J'y ai confessé mes péchés, et j'ai trouvé aux pieds de la croix quelque soulagement à mes maux — Ici le Démoniaque poussa un affreux hurlement et se tut.

Alors l'hermite prit la parole et me dit : “ Jeune homme, vous voyez la puissance de satan, priez et pleurez. Mais il est tard. Il faut nous séparer. Je ne vous propose pas de coucher dans ma cellule, car Pascheco fait pendant la nuit des cris, qui pourroient vous incommoder. Allez vous coucher dans la chapelle. Vous y serez sous la protection de la croix, qui triomphe des démons. ”

Je répondis à l'hermite, que je coucherois où il voudroit. Nous portames à la chapelle un petit lit de sangles. Je m'y couchai et l'hermite me souhaita le bon soir.

Lorsque je me trouvai seul, le récit de Pascheco me revint à l'esprit. J'y trouvois beaucoup de conformité avec mes propres aventures, et j'y réfléchissois encore, lorsque j'entendis sonner minuit. Je ne savois pas si c'étoit l'hermite qui sonnoit, ou si j'aurois encore à faire à des revenants. Alors j'entendis gratter à ma porte. J'y allai et je demandai : “ Qui va la. ”

Une petite voix me répondit : “ Nous avons froid, ouvrez nous, ce sont vos petites femmes.

— Oui dà, maudits pendus, (leur répondis-je) retournez à votre gibet et laissez moi dormir. ”

Alors la petite voix me dit : “ Tu te moques de nous, parceque tu es dans une chapelle, mais viens un peu dehors.

— J'y vais à l'instant (leur répondis-je aussitôt). ” J'allai chercher mon épée et je voulus sortir, mais je trouvai que la porte étoit fermée. Je le dis aux revenants qui ne répondirent point. J'allai me coucher et je dormis jusqu'au jour.

TROISIEME JOURNÉE.

Je fus reveillé par l'hermite, qui parut très content de me voir sain et sauf. Il m'embrassa, me baigna les joues de ses larmes, et me dit : “ Mon fils, il s'est passé cette nuit d'étranges choses. Dis moi vrai ; as tu couché à la Venta-Quémada ? les démons se sont ils emparé de toi ? Il y a encore du remède. Viens aux piéds de l'autel. Confesse tes fautes. Fais pénitence. ” L'hermite se répandit en exhortations pareilles. Puis il se tut pour attendre ma réponse. Alors je lui dis : “ Mon père, je me suis confessé, en partant de Cadix. Depuis lors je ne crois pas avoir commis aucun péché mortel, si ce n'est peut-être en songe. Il est véritable que j'ai couché à la Venta-Quémada. Mais si j'y ai vû quelque chose, j'ai de bonnes raisons pour n'en point parler. ” Cette réponse parut surprendre l'hermite. Il m'accusa d'être possédé du démon de l'orgueil, et voulut me persuader qu'une confession générale m'étoit nécessaire, mais voyant que mon obstination étoit invincible, il quitta un peu son ton apostolique, et prenant un air plus naturel, il me dit : “ Mon enfant, votre courage m'étonne. Dites moi qui vous êtes ? l'éducation que vous avez reçue ? et si vous croyez aux revenants, ou bien si vous n'y croyez pas ? Ne vous refusez pas à contenter ma curiosité. ”

Je lui répondis : “ Mon père, le désir que vous montrez de me connoître, ne peut que me faire honneur, et je vous en suis obligé comme je le dois. Permettez que je me lève, j'irai vous trouver à

l'hermitage, où je vous informerai de tout ce que vous voudrez savoir sur mon compte. ” L'hermite m'embrassa encore et se retira.

Lorsque je fus habillé j'allai le trouver. Il réchauffoit du lait de chèvre, qu'il me présenta avec du sucre et du pain ; lui même mangea, quelques racines cuites à l'eau.

Quand nous eûmes fini de déjeuner, l'hermite se tourna du côté du démoniaque, et lui dit : “ Pascheco ! Pascheco ! Au nom de ton redempteur je t'ordonne d'aller conduire mes chèvres sur la montagne ” Pascheco poussa un affreux hurlement et se retira — Alors je commençai mon histoire, que je lui contai en ces termes.

Histoire d'Alphonse Van-Worden.

Je suis issu d'une famille très ancienne, mais qui n'a eu que peu d'illustration et moins encore de biens. Tout notre patrimoine n'a jamais consisté qu'en un fief noble, appelé Worden, relevant du cercle de Bourgogne, et situé au milieu des Ardennes.

Mon père ayant un frère aîné, dut se contenter d'une très mince légitime, qui suffisoit cependant pour l'entretenir honorablement à l'armée. Il fit toute la guerre de succession, et à la paix, le Roi Philippe cinq lui donna le grade de Lieutenant Colonel aux Gardes-Vallones.

Il régnoit alors dans l'armée Espagnole un certain point d'honneur, poussé jusqu'à la plus excessive délicatesse, et mon père enchérissoit encore sur cet excès, et véritablement l'on ne peut l'en blâmer, puisque l'honneur est proprement l'ame et la vie d'un militaire. Il ne se faisoit pas dans Madrid un seul duel dont mon père ne règlât le cérémonial, et dès qu'il disoit que les réparations étoient suffisantes, chacun se tenoit pour satisfait. Si par hasard quelq[u']un ne s'en monroit pas content ; il avoit aussitôt à faire avec mon père lui même, qui ne manquoit pas de soutenir à la pointe de l'épée, la valeur de chacune de ses décisions. De plus, mon père avoit un livre blanc, dans le quel il inscrivoit l'histoire de chaque duel, avec toutes ses circonstances, ce qui lui donnoit réellement un grand avantage, pour pouvoir prononcer avec justice, dans tous les cas embarrassants.

Presque uniquement occupé de son tribunal de sang, mon père s'étoit fait voir peu sensible aux charmes de l'amour, mais enfin son cœur fut touché par les attraits d'une demoiselle, encore assez jeune, appelée Uraque de Gomélez, fille de l'Oidor de Grenade, et du sang des anciens Rois du pays. Des amis communs eurent bientôt rapproché les parties intéressées, et le mariage fut conclu.

Mon père jugea à propos, d'inviter à sa noce, tous les gens avec qui il s'étoit battu, s'entend ceux qu'il n'avoit pas tué. Il s'en trouva cent vingt deux à table, treize absents de Madrid, et trente-trois avec qui il s'étoit battu à l'armée, dont il n'avoit pas de nouvelles. Ma mère m'a dit souvent, que cette fête avoit été extraordinairement gaye, et que l'on y avoit vû regner la plus grande cordialité, ce que je n'ai pas de peine à croire, car mon père avoit au fond un excellent cœur, et il étoit fort aimé de tout le monde.

De son côté mon père étoit très attaché à l'Espagne, et jamais il ne l'eût quittée ; mais deux mois après son mariage, il reçut une lettre, signée par le magistrat de la ville de Bouillon. On lui annonçoit que son frère étoit mort sans enfans, et que le fief lui étoit échu. Cette nouvelle jetta mon père dans le plus grand trouble, et ma mère m'a conté, qu'il étoit alors si distrait, que l'on ne pouvoit en tirer une parole. Enfin il ouvrit sa chronique des duels, choisit les douze hommes de Madrid qui en avoient eû le plus, les invita à se rendre chez lui, et leur tint ce discours : “ Mes chers frères d'armes, vous savez assez combien de fois j'ai mis votre conscience en repos, dans les cas où l'honneur sembloit compromis. Aujourd'hui je me vois moi même obligé de m'en rapporter à vos lumières, parce que je crains que mon propre jugement ne se trouve en défaut, ou plutôt je crains qu'il ne soit obscurci par quelque sentiment de partialité. Voici la lettre que m'écrivent les magistrats de Bouillon, dont le témoignage est respectable, bien qu'ils ne soyent pas gentilshommes. Dites moi si l'honneur m'oblige à habiter le château de mes pères, ou si je dois continuer à servir le Roi Don Philippe, qui m'a comblé de ses bienfaits, et qui vient dernièrement de m'élever au rang de brigadier général. Je laisse la lettre sur la table et je me retire. Je reviendrai dans une demie-heure savoir ce que vous aurez décidé. ”

Après avoir ainsi parlé, mon père sortit en effet. Il rentra au bout d'une demie-heure et alla aux voix. Il s'en trouva cinq pour rester au service, et sept pour aller vivre dans les Ardennes. Mon père se rangea sans murmure à l'avis du plus grand nombre.

Ma mère auroit bien voulu rester en Espagne, mais elle étoit si attachée à son époux, qu'il ne put même s'apercevoir de la répugnance qu'elle avoit à s'expatrier. Enfin l'on ne s'occupa plus que des préparatifs du voyage et de quelques personnes qui devoient en être, afin de représenter l'Espagne au milieu des Ardennes. Quoique je ne fusse pas encore au monde, mon père qui ne doutoit pas que j'y vinsse, songea qu'il étoit tems de me donner un maître en fait d'armes. Pour cela il jeta les yeux sur Garciaz Hierro, le meilleur prévôt de salle qu'il-y-eût à Madrid. Ce jeune homme, las de recevoir tous les jours des bourades à la place de la Cévada, se détermina facilement à venir. D'un autre côté ma mère, ne voulant point partir sans un aumônier, fit choix d'Innigo Velez, Théologien gradué à Cuenza. Il devoit aussi m'instruire dans la religion Catholique, et la langue Castellane. Tous ces arrangements pour mon éducation furent pris, un an et demi avant ma naissance.

Lorsque mon père fut prêt à partir, il alla prendre congé du Roi, et selon l'usage de la cour d'Espagne, il mit un genou en terre pour lui baiser la main, mais en le faisant il eut le cœur si serré, qu'il tomba en défaillance, et l'on fut obligé de l'emporter chez lui. Le lendemain il alla prendre congé de Don Fernand de Lara, alors premier ministre. Ce Seigneur le reçut avec une distinction extraordinaire et lui apprit que le Roi lui accordoit une pension de douze mille réales, avec le grade de Serhente hénéral, qui revient à celui de marechal de Camp. Mon père eût donné une partie de son sang, pour la satisfaction de se jeter encore une fois aux pieds de son maître, mais comme il avoit déjà pris congé, il se contenta d'exprimer dans une lettre, une partie des sentiments dont son cœur étoit plein. — Enfin il quitta Madrid en repandant bien des larmes.

Mon père choisit la route de Catalogne, pour revoir encore une fois, les pays où il avoit fait la guerre, et prendre congé de quelques uns de ses anciens camarades, qui avoient des commandements sur cette frontière. Ensuite il entra en France par Perpignan.

Son voyage jusqu'à Lyon ne fut troublé par aucun événement fâcheux, mais comme il étoit parti de cette ville avec des chevaux de poste, il fut devancé par une chaise qui étant plus légère arriva la première au relai. Mon père qui arriva un instant après, vit que l'on mettoit déjà les chevaux à la chaise. Aussitôt il prit son épée, et s'approchant du voyageur, il lui demanda la permission de l'entretenir un instant en particulier. Le voyageur qui étoit un colonel François, voyant à mon père un uniforme d'officier général, prit aussi son épée pour lui faire honneur. Ils entrèrent dans une auberge, qui étoit vis-à-vis de la poste et demandèrent une chambre. Lorsqu'ils furent seuls, mon père dit à l'autre voyageur. “ Seigneur Cavalier, votre chaise a devancé mon carosse, pour arriver à la poste avant moi. Ce procedé, qui en lui même n'est point une insulte, a cependant quelque chose de désobligeant, dont je crois devoir vous demander raison. ”

Le Colonel, très surpris, rejeta toute la faute sur les postillons, et assura qu'il n'y en avoit aucune de sa part.

“ Seigneur Cavalier, (reprit mon père) je ne prétens pas non plus faire de ceci une affaire sérieuse, et je me contenterai du premier sang. ” En disant celà il tira son épée.

“ Attendez encore un instant (dit le François). Il me semble que ce ne sont point mes postillons, qui ont devancé les vôtres, mais que ce sont les vôtres, qui allant plus lentement sont, restés en arriere. ”

Mon père, après avoir un peu réfléchi, dit au Colonel : “ Seigneur Cavalier, je crois que vous avez raison, et si vous m'eussiez fait cette observation plutôt, et avant que j'eusse tiré l'épée, je pense que nous ne nous serions pas battûs, mais vous sentez bien, qu'au point où en sont les choses, il faut un peu de sang. ”

Le Colonel, qui sans doute trouva cette dernière raison assez bonne, tira aussi son épée. Le combat ne fut pas long. Mon père se sentant blessé, baissa aussitôt la pointe de son épée, et fit beaucoup d'excuses au colonel, de la peine qu'il lui avoit donnée, celui ci y répondit par des offres de services, donna l'adresse où on le trouveroit à Paris, remonta dans sa chaise et partit.

Mon père jugea d'abord sa blessure très légère, mais il en étoit si couvert qu'un nouveau coup, ne pouvoit guere porter que sur [une] ancienne cicatrice. En effet, le coup d'épée du colonel, avoit rouvert

un ancien coup de mousquet, dont la balle étoit restée. Le plomb fit de nouveaux efforts pour se faire jour, sortit enfin après un pansement de deux mois, et l'on se remit en route.

Mon père, étant arrivé à Paris, son premier soin fut de rendre ses devoirs au colonel, qui s'appelloit le Marquis d'Urfé. C'étoit un des hommes de la cour, dont on faisoit le plus de cas. Il reçut mon père avec une extrême obligeance, et lui offrit de le présenter au ministre ainsi que dans les meilleures maisons. Mon père le remercia, et le pria seulement de le présenter au Duc de Tavannes, qui étoit alors Doyen des Maréchaux, parcequ'il voulut être informé de tout ce qui regardoit le tribunal du point d'honneur, dont il s'étoit fait toujours les plus hautes idées, et dont il avoit souvent parlé en Espagne, comme d'une institution très sage, et qu'il auroit bien voulu voir introduire dans le royaume. Le Maréchal reçut mon père avec beaucoup de politesse et le recommanda au chevalier de Bélièvre, premier exempt de Messieurs les Maréchaux et rapporteur de leur tribunal.

Comme le Chevalier venoit souvent chez mon père, il eut connoissance de sa chronique des duels. Cet ouvrage lui parut unique en son genre, et il demanda la permission de le communiquer à Messieurs les Maréchaux, qui en jugèrent comme leur premier exempt et firent demander à mon père la faveur d'en faire une copie, qui seroit gardée au Greffe de leur tribunal. Nulle proposition ne pouvoit flatter d'avantage mon père, et il en ressentit [une] joie inexprimable.

De pareils témoignages d'estime, rendoient le séjour de Paris très agréable à mon père, mais ma mère en jugeoit autrement. Elle s'étoit fait une loi, non seulement de ne point apprendre le françois, mais même de ne pas écouter, lorsqu'on parloit cette langue. Son confesseur Inigo Vélez, ne cessoit de faire d'amères plaisanteries sur les libertés de l'église gallicane, et Garcias Hierro terminoit toutes les conversations, par décider que les François étoient des Gavaches.

Enfin on quitta Paris, l'on arriva au bout de quatre jours à Bouillon. Mon père s'y fit reconnoître du magistrat et alla prendre possession de son fief.

Le toit de nos pères, privé de la présence de ses maitres, l'étoit aussi d'une partie de ses thules, si bien qu'il pleuvoit dans les chambres, autant que dans la cour ; avec la différence, que le pavé de la cour sechoit très promptement, au lieu que l'eau avoit fait dans les chambres des mares qui ne séchoient jamais. Cette inondation domestique ne déplut pas à mon père, parce qu'elle lui rappelloit le siège de Lérida, où il avoit passé trois semaines les jambes dans l'eau.

Pendant son premier soin fut de placer à sec le lit de son épouse. Il y avoit dans le salon de compagnie, une cheminée à la flamande, autour de laquelle quinze personnes pouvoient se chauffer à l'aise, et le manteau de la cheminée y formoit comme un toit soutenu par deux colonnes de chaque côté. L'on boucha le tuyeau de cette cheminée, et sous son manteau, l'on put placer le lit de ma mère, avec sa table de nuit et une chaise, et comme l'âtre étoit élevé d'un pied au-dessus, il formoit une sorte d'isle assez inabordable.

Mon père s'établit de l'autre côté du sallon, sur deux tables jointes par des planches, et de son lit à celui de ma mère on pratiqua une jetée, fortifiée dans le milieu, par une sorte de batardeau, construit de coffres et de caisses. Cet ouvrage fut achevé le jour même de notre arrivée au château, et je suis venu au monde neuf mois après, jour pour jour.

Tandis que l'on travailloit avec beaucoup d'activité aux réparations les plus nécessaires, mon père reçut une lettre qui le combla de joie. Elle étoit signée par le Maréchal de Tavannes, et ce Seigneur lui demandoit son opinion sur une affaire d'honneur, qui alors occupoit le tribunal. Cette faveur authentique parut à mon père d'une telle conséquence, qu'il la voulut célébrer, en donnant une fête à tout le voisinage — Mais nous n'avions pas de voisin, si bien que la fête se borna à un fandango, exécuté par le maître d'armes et la Signora Frasca, première cameriste de ma mère.

Mon père en répondant à la lettre du Maréchal, demanda qu'on voulût bien dans la suite, lui communiquer les extraits des procédures portées au tribunal. Cette grace lui fut accordée, et tous les premiers de chaque mois, il en recevoit un pli, qui suffisoit pendant plus de quatre semaines aux entretiens et menus devis, dans les soirées d'hiver, autour de la grande cheminée, et pendant l'été sur deux bancs, qui étoient devant la porte du château.

Pendant toute la grossesse de ma mère, mon père lui parla toujours du fils qu'elle auroit, et il songea à me donner un parrain. Ma mère penchoit pour le Maréchal de Tavannes, ou pour le Marquis

d'Urfé. Mon père convenoit que ce seroit beaucoup d'honneur pour nous, mais il craignit, que ces deux Seigneurs ne crussent lui faire trop d'honneur, et par une délicatesse bien placée, il se décida pour le Chevalier de Bélièvre, qui de son côté accepta avec estime et reconnaissance.

Enfin je vins au monde ; à trois ans je tenois déjà un petit fleuret, et à six je pouvois tirer un coup de pistolet sans cligner les yeux... J'avois environ sept ans, lorsque nous eumes la visite de mon perein. Ce gentil-homme s'étoit marié à Tournai et il y exerçoit la charge de Lieutenant de la connétablie et rapporteur du point d'honneur. Ce sont des emplois, dont l'institution remonte au tems des jugemens par champions, et dans la suite ils ont été réunis au tribunal des maréchaux de France.

Madame de Bélièvre étoit d'une santé très délicate, et son mari la menoit aux eaux de Spa. Tous deux me prirent en une extrême affection, et comme ils n'avoient point d'enfants, ils conjurèrent mon père de leur confier mon éducation, qui aussi bien n'eût pû être soignée, dans une contrée aussi solitaire que l'étoit celle du château de Worden. Mon père y consentit, déterminé surtout par la charge de rapporteur du point d'honneur, qui lui promettoit, que dans la maison de Bélièvre je ne manquerois pas d'être imbû de bonne heure, de tous les principes qui devoient un jour déterminer ma conduite.

Il fut d'abord question de me faire accompagner par Garcias de Hierro, parce que mon père jugeoit, que la plus noble manière de se battre, étoit à l'épée et le poignard dans la main gauche. Genre d'escrime tout à fait inconnû en France. Mais comme mon père avoit pris l'habitude, de tirer tous les matins à la muraille avec Hierro, et que cet exercice étoit devenu nécessaire à sa santé, il ne crut pas devoir s'en priver.

Il fut aussi question d'envoyer avec moi le Théologien Innigo Velez, mais comme ma mère ne savoit toujours que l'Espagnol, il étoit bien naturel qu'elle ne pût se passer d'un confesseur qui sût cette langue. Si bien que je n'eus pas auprès de moi les deux hommes qui avant ma naissance avoient été destinés à faire mon éducation. Cependant on me donna un valet de chambre Espagnol, pour m'entretenir dans l'usage de la langue Espagnole.

Je partis pour Spa avec mon parrain, nous y passames deux mois, nous fimes un voyage en Hollande et nous arrivâmes à Tournai vers la fin de l'automne. Le chevalier de Bélièvre répondit parfaitement à la confiance que mon père avoit eue en lui, et pendant six ans il ne négligea rien de ce qui pouvoit contribuer à faire un jour de moi un excellent officier. Au bout de ce tems Madame de Bélièvre vint à mourir, son mari quitta la Flandre pour venir s'établir à Paris, et je fus rappellé dans la maison paternelle.

Après un voyage que la saison avancée rendit assez facheux, j'arrivai au château, environs deux heures après le soleil couché, et j'en trouvai les habitans rassemblés autour de la grande cheminée. Mon père, bien que charmé de me voir, ne s'abandonna point à des démonstrations qui eussent pu compromettre ce que vous autres Espagnols appelez la Gravedad. Ma mère me baigna de ses larmes. Le Théologien Innigo Velez, me donna sa bénédiction, et le Spadassin Hierro, me présenta un fleuret. Nous fimes un assaut dont je me tirai d'une manière au dessus de mon âge. Mon père étoit trop connoisseur pour ne pas s'en appercevoir, et sa gravité fit place à la plus vive tendresse. On servit à souper et l'on y fut très gai.

Après souper l'on se remit autour de la cheminée, et mon père dit au Théologien : " Révérend Don Innigo, vous me feriez plaisir d'aller chercher votre gros volume dans lequel il y a tant d'histoires merveilleuses, et de nous en lire quelqu'une. " Le Théologien monta dans sa chambre, et en revint avec un in-folio, relié en parchemin blanc, que le tems avoit rendu jaune. Il l'ouvrit au hasard et y lut ce qui suit.

Histoire de Trivulce de Ravenne.

Il y avoit une fois dans une ville d'Italie appelée Ravenne, un jeune homme appelé Trivulce. Il étoit beau, riche, et rempli d'une haute opinion de lui même. Les jeunes filles de Ravenne se mettoient aux fenêtres, pour le voir passer, mais aucune ne lui plaisoit. Ou s'il prenoit quelque fois un peu de gout pour l'une ou pour l'autre, il ne le lui témoignoit pas, dans la crainte de lui faire trop d'honneur,

enfin tout cet orgueilleux ne put tenir contre les charmes de la jeune et belle Nina Dei-Gieraci. Trivulce daigna lui déclarer son amour. Nina répondit, que le Seigneur Trivulce lui faisoit bien de l'honneur, mais que depuis son enfance elle aimoit son cousin Thebaldo Dei Gieraci, et que sûrement elle n'aimeroit jamais que lui — A cette réponse inattendue, Trivulce sortit en donnant des marques de la plus extrême fureur.

Huit jours après qui étoit un dimanche, comme tous les citoyens de Ravenne alloient à l'église métropolitaine de Saint Pierre, Trivulce distingua dans la foule, Thebaldo donnant le bras à sa cousine. Il mit son manteau sur son nez et les suivit. Lorsque l'on fut entré dans l'église ; où il n'est point permis de cacher son visage dans son manteau, les deux amants se seroient facilement aperçus que Trivulce les suivoit, mais ils n'étoient occupés que de leur amour, et ils y songeoient plus qu'à la messe, ce qui est un grand péché.

Pendant Trivulce s'étoit assis dans un banc derrière eux. Il entendoit tous leurs discours et il en nourrissoit sa rage. Alors un prêtre monta en chaire et dit : “ Mes frères, je suis ici pour publier les bands de Thébaldo et de Nina Dei-Gieraci, quelqu'un fait-il opposition à leur mariage ?

— J'y fais opposition ! (s'écria Trivulce) ” et en même tems il donna vingt coups de poignard aux deux amants. On voulut l'arrêter, mais il donna encore des coups de poignard, sortit de l'église, puis de la ville et gagna l'état de Venise.

Trivulce étoit orgueilleux, gâté par la fortune, mais son ame étoit sensible. Les remords vengèrent ses victimes, et il traîna de ville en ville une existence déplorable. Au bout de quelques années ses parents arrangèrent son affaire, et il revint à Ravenne, mais ce n'étoit plus ce même Trivulce, rayonnant de bonheur et fier de ses avantages. Il étoit si changé, que sa nourrice elle même ne le reconnut point.

Dès le premier jour de son arrivée, Trivulce demanda où étoit le tombeau de Nina ? on lui dit, qu'elle étoit enterrée avec son cousin dans l'église de Saint-Pierre. Tout auprès de la place où ils avoient été assassinés. Trivulce y alla en tremblant, et lorsqu'il fut auprès du tombeau, il l'embrassa et versa un torrent de larmes.

Quelque fut la douleur qu'éprouva dans ce moment le malheureux assassin, il sentit que les pleurs l'avoient soulagé. C'est pourquoi il donna sa bourse au sacristain, et obtint de lui, de pouvoir entrer dans l'église toutes les fois qu'il le voudroit. Si bien qu'il finit par y venir tous les soirs, et le sacristain qui s'y étoit accoutumé, y faisoit peu d'attention.

Un soir Trivulce, qui n'avoit pas dormi la nuit précédente, s'endormit auprès du tombeau, et lorsqu'il se reveilla, il trouva que l'église étoit fermée. Il prit aisement le parti d'y passer la nuit, parce qu'il aimoit à entretenir sa tristesse et nourrir sa mélancolie. Il entendoit successivement sonner les heures, et il auroit voulu être à celle de sa mort.

Enfin minuit sonna. Alors la porte de la sacristie s'ouvrit, et Trivulce vit entrer le sacristain, tenant sa lanterne dans une main et un balai dans l'autre — Mais ce sacristain n'étoit qu'un squelette. Il avoit un peu de peau sur le visage, et comme des yeux fort creux, mais son surplis qui colloit sur ses os, faisoit assez voir qu'il n'avoit pas de chair du tout.

L'affreux sacristain posa sa lanterne sur le maître autel et alluma les cierges comme pour vêpres. Ensuite il se mit à balayer l'église et epousseter les bancs. Il passa même plusieurs fois près de Trivulce, mais il ne parut point l'apercevoir.

Enfin il alla à la porte de la Sacristie et sonna la petite cloche qui y est toujours. — Alors les tombeaux s'ouvrirent, les morts y parurent enveloppés de leurs linceuls, et entonnèrent des lithanies sur un ton fort mélancolique.

Après qu'ils eurent ainsi psalmodié pendant quelque tems, un mort revêtu d'un surplis et d'une etole, monta sur la chaire et dit : “ Mes frères, je suis ici pour publier les bands de Thébaldo et de Nina Dei Gieraci, damné Trivulce, y faites vous opposition ? ”

Mon père interrompit ici le Théologien, et se tournant vers moi, il me dit : “ Mon fils Alphonse, à la place de Trivulce, auriez vous eu peur ? ”

Je lui répondis : “ Mon cher père, il me semble que j'aurois eu grand peur. ”

Alors mon père se leva furieux, sauta sur son épée et voulut me la passer au travers du

corps. On se mit au devant de lui, et enfin on l'appaisa un peu. Cependant lorsqu'il eut repris sa place, il me lança un regard terrible et me dit : " Fils indigne de moi, ta lâcheté deshonne en quelque façon le régiment des Gardes Vallones, ou j'avois intention de te faire entrer. "

Après ces durs reproches, qui manquèrent à me faire mourir de honte, il se fit un grand silence. Garcias le rompit le premier et s'adressant à mon père, il lui dit : " Monseigneur, si j'osois dire mon avis à votre Excellence, ce seroit de prouver à Monsieur votre fils, qu'il n'y a point de revenants, ni de spectres, ni de morts qui chantent des lithanies, et qu'il ne peut y en avoir. De cette manière là, il n'en n'auroit surement pas peur.

— Monsieur Hierro, (répondit mon père, avec un peu d'aigreur) vous oubliez que j'ai eu l'honneur de vous montrer hier une histoire de revenants, écrite de la propre main de mon bisaïeul.

— Monseigneur (réprit Garciaz) je ne donne pas un démenti au Bisaïeul de votre Excellence.

— Qu'apellez vous, (dit mon père) je ne donne pas un démenti ? Savez vous que cette expression suppose la possibilité d'un démenti, donné par vous à mon bisaïeul.

— Monseigneur, (dit encore Garciaz) je sais bien que je suis trop peu de chose, pour que Monseigneur votre bisaïeul voulut tirer aucune satisfaction de moi. "

Alors mon père, prenant un air encore plus terrible, dit : " Hierro, que le ciel vous preserve de faire des excuses, car elles supposeroient une offense.

— Enfin (dit Garciaz) il ne me reste plus qu'à me soumettre au châtement, qu'il plaira à votre Excellence de m'infliger au nom de son bisaïeul, seulement pour l'honneur de ma profession je voudrois que cette peine me fut administrée par notre Aumonier, pour que je pusse la considerer comme pénitence ecclésiastique.

— Cette idée n'est point mauvaise, (dit alors mon père, d'un ton plus tranquille). Je me rappelle avoir écrit autrefois un petit traité, sur les satisfactions admissibles dans les cas où le duel ne pouvoit avoir lieu. Laissez moi y réfléchir. "

Mon père parut d'abord s'occuper de cet objet, mais de reflexions en reflexions il finit par s'endormir dans son fauteuil. Ma mère dormoit déjà, ainsi que le Théologien, et Garciaz ne tarda pas à suivre leur exemple. Alors je crus devoir me retirer, et c'est ainsi que s'est passée la première journée de mon retour à la maison paternelle.

Le lendemain je fis des armes avec Garciaz. J'allai à la chasse. On soupa, et lorsqu'on fut levé de table, mon père pria encore le Théologien, d'aller chercher son gros volume. Le révérend obeit, l'ouvrit au hasard, et lut ce que je vais raconter.

Histoire de Landulphe de Ferare.

Dans une ville d'Italie appelée Ferare, il y avoit un jeune homme appelé Landulphe. C'étoit un libertin sans religion, et en horreur à toutes les bonnes ames, qu'il y avoit dans ce pays. Ce méchant aimoit passionnément le commerce des courtisannes, et il avoit fait le tour de toutes celles de la ville, mais aucune ne lui plut autant que Blanca de Rossi, parce qu'elle surpassoit toutes les autres en impureté.

Blanca étoit non seulement libertine intéressée, dépravée, mais elle vouloit encore que ses amants fissent pour elle des actions qui les deshonoreroient, et elle exigea de Landulphe, qu'il la conduisit tous les soirs chez lui, et la fit souper avec sa mère et sa sœur. Landulphe alla aussitôt chez sa mère et lui en fit la proposition, comme de la chose du monde la plus convenable. La bonne mère fondit en larmes, et conjura son fils d'avoir égard à la reputation de sa sœur. Landulphe fut sourd à ses prières et promit seulement de tenir la chose aussi secrète qu'il pourroit, puis il alla chez Blanca et la conduisit chez lui.

La mère et la sœur de Landulphe reçurent la courtisanne mieux qu'elle ne méritoit. Mais celle-ci voyant leur bonté en redoubla d'insolence, elle tint à souper des propos très libres, et donna à la sœur

de son amant des leçons dont elle se seroit bien passée. Enfin elle lui signifia ainsi qu'à sa mère, qu'elles feroient bien de s'en aller, parce qu'elle vouloit reste seule avec Landulphe.

Le lendemain la courtisane raconta cette histoire dans toute la ville, et pendant plusieurs jours on ne parla pas d'autre chose. Si bien que le bruit public en informa bientôt Odoardo Zampi, frère de la mère de Landulphe. Odoardo étoit un homme que l'on n'offensoit point impunément. Il crut l'être dans la personne de sa sœur, et fit dès le jour même assassiner l'infame Blanca. Landulphe étant allé voir sa maîtresse, la trouva poignardée et nageant dans son sang. Il apprit bientôt que c'étoit son oncle, qui avoit fait le coup, il courut chez lui, pour l'en punir, mais il le trouva environné de plus braves de la ville, qui se moquèrent de son ressentiment.

Landulphe ne sachant sur qui exercer sa fureur, courut chez sa mère, avec l'intention de l'accabler d'outrages. La pauvre femme étoit avec sa fille, et alloit se mettre à table. Lorsqu'elle vit entrer son fils, elle lui demanda si Blanca viendrait souper.

“ Puisse-t-elle venir (dit Landulphe) et te mener en enfer, avec ton frère et toute ta famille des Zampi. ”

La pauvre mère tomba à genoux et dit : “ Oh mon Dieu, pardonne lui ses blasphèmes. ”

Dans ce moment la porte s'ouvrit avec fracas, et l'on vit entrer un spectre hâve, déchiré de coups de poignards, et conservant néanmoins avec Blanca une affreuse ressemblance.

La mère et la sœur de Landulphe se mirent en prière, et Dieu leur fit la grace, de pouvoir soutenir ce spectacle sans expirer d'horreur.

Le fantôme s'avança à pas lents et s'assit à table comme pour souper. Landulphe, avec un courage que le démon seul pouvoit inspirer, osa prendre un plat et l'offrir. Le fantôme ouvrit une bouche si grande, que sa tête parut se partager en deux, et il en sortit une flamme rougeâtre. Ensuite il avança une main toute brulée, prit un morceau, l'avalait, et on l'entendit tomber sous la table. Il engloutit ainsi tout le plat, et tous les morceaux tombèrent sous la table. Lorsque le plat fut vide. Le fantôme fixant Landulphe avec des yeux épouvantables, lui dit : “ Landulphe, quand je soupe ici, j'y couche. Allons, mets toi au lit. ”

Ici, mon père, interrompit l'Aumonier et se tournant de mon côté, il me dit : “ Mon fils Alphonse, à la place de Landulphe auriez vous eu peur ? ”

Je lui répondis : “ Mon cher père, je vous assure que je n'aurois pas eu la plus légère frayeur. ” Mon père parut satisfait de cette réponse et fut très gai pendant tout le reste de la veillée.

Nos jours se passoient ainsi sans que rien en altéra l'uniformité. Si ce n'est que dans la belle saison, au lieu de se mettre autour de la cheminée, on s'assoyoit sur des bancs qui étoient près de la porte. Six ans entiers se sont écoulés dans cette douce tranquillité, et à présent il me semble que ce soient autant de semaines.

Lorsque j'eus achevé ma dix-septième année, mon père songea à me faire entrer au régiment des gardes vallones, et en écrivit à ceux de ses anciens camarades, sur les quels il comptoit le plus. Ces dignes et respectables militaires réunirent en ma faveur, tout ce qu'ils avoient de crédit, et obtinrent une commission de capitaine. Quand mon père en reçut la nouvelle, il éprouva un saisissement si vif, que l'on craignit pour ses jours. Mais il se rétablit promptement et ne songea plus qu'aux préparatifs de mon départ. Il voulut que j'allasse par mer, afin d'entrer en Espagne par Cadix, et me présenter d'abord à Don Henri de Sa, commandant de la province, et qui avoit le plus contribué à mon avancement.

Lorsque la chaise de poste fut déjà tout attelée dans la cour du château, mon père me conduisit dans sa chambre, et après en avoir fermé la porte, il me dit : “ Mon cher Alphonse, je vais vous confier un secret, que je tiens de mon père, et que vous ne confierez qu'à votre fils, lorsque vous l'en croirez digne. ”

Comme je ne doutois pas qu'il ne s'agit de quelque trésor caché, je répondis, que je n'avois jamais regardé l'or, que comme un moyen de venir au secours des malheureux.

Mais mon père me répondit : “ Non, mon cher Alphonse, il ne s'agit ici ni d'or ni d'argent. Je veux vous enseigner une botte secrète, avec laquelle, en parant au contre et marquant la flanconade, vous

êtes sur de désarmer votre ennemi. ” Alors il prit des fleurets, me montra la botte en question, me donna sa bénédiction et me conduisit à ma voiture. Je baisai encore la main de ma mère, et je partis.

J’allai en poste jusqu’à Flessingue, où je trouvai un vaisseau, qui me porta à Cadix. Don Henri de Sa me reçut comme si j’eusse été son propre fils, il s’occupa de mon équipage et me recommanda deux domestiques dont l’un s’appelloit Lopez et l’autre Moschito. De Cadix j’ai été à Séville, et de Séville à Cordoue, puis je suis venu à Anduhhar, où j’ai pris le chemin de la Sierra Morena. J’ai eu le malheur d’être séparé de mes domestiques près de l’abreuvoir de Los Alcornos. Cependant je suis arrivé le même jour à la Venta-Quemada, et hier au soir dans votre hermitage.

— Mon cher enfant, (me dit l’hermite) votre histoire m’a vivement intéressé, et je vous suis très obligé d’avoir bien voulu me la raconter. Je vois bien à présent, que de la manière dont vous avez été élevé, la peur est un sentiment qui vous doit être tout à fait étranger. Mais puisque vous avez couché à la Venta-Quemada, je crains bien que vous ne soyez exposé, aux obsessions des deux pendus, et que vous n’ayez le triste sort du démoniaque.

— Mon père, (répondis-je à l’Annachorète) j’ai beaucoup réfléchi cette nuit au récit du Seigneur Pascheco. Bien qu’il ait le diable au corps, il n’en n’est pas moins gentilhomme, et à ce titre je le crois incapable de manquer à ce que l’on doit à la vérité. Mais Inigo Velez, aumonier de notre château m’a dit, que bien qu’il y ait eu des possédés dans les premiers siècles de l’église, il n’y en n’avoit plus à présent, et son témoignage me paroît d’autant plus respectable, que mon père m’a ordonné de croire Inigo sur toutes les matières qui ont rapport à notre religion.

— Mais (dit l’hermite) n’avez vous pas vu la mine affreuse du possédé et comme les démons l’ont rendu borgne ? ”

Je lui répondis : “ Mon père, le Seigneur Pascheco peut avoir perdu l’œil d’une autre manière. Au reste je m’en rapporte sur toutes ces choses à ceux qui en savent plus que moi. Il me suffit de n’avoir peur ni des revenants, ni des vampires. Cependant si vous voulez me donner quelque sainte relique, pour me préserver de leurs entreprises. Je vous promets de la porter avec foi et vénération. ”

L’hermite me parut sourire un peu de cette naïveté, puis il me dit : “ Je vois, mon cher enfant, que vous avez encore de la foi, mais je crains que vous n’y persistiez pas. Ces Gomélez de qui vous descendez par les femmes, sont tous nouveaux chrétiens. Quelques uns même sont, à ce que l’on dit Musulmans au fond du cœur. S’ils vous offroient une fortune immense pour changer de religion, l’accepteriez vous ? ”

— Non assurément (lui répondis-je), il me semble, que de renoncer à sa religion, ou d’abandonner ses drapaux, sont deux choses également deshonorantes. ”

Ici l’hermite parut encore sourire, puis il me dit : “ Je vois avec chagrin, que vos vertus reposent sur un point d’honneur, beaucoup trop exagéré, et je vous avertis que vous ne trouverez plus Madrid aussi féraillant qu’il étoit au tems de votre père. De plus les vertus ont d’autres principes plus surs. Mais je ne veux pas vous arrêter davantage, car vous avez une forte journée à faire avant que d’arriver à la venta del Pegnon, ou cabaret du rocher. L’hôte y est resté, en dépit des voleurs, parce qu’il compte sur la protection d’une bande de Bohémiens, campés dans les environs. Après-demain vous arriverez à la Venta de Cardagnas, où vous serez déjà hors de la Sierra-Moréna. J’ai mis quelques provisions dans les poches de votre selle ” Ayant dit ces choses, l’hermite m’embrassa tendrement, mais il ne me donna point de relique, pour me préserver des démons. Je ne voulus plus lui en parler et je montai à cheval.

Chemin faisant, je me mis à réfléchir sur les maximes que je venois d’entendre, ne pouvant concevoir, qu’il y eût pour les vertus des bases plus solides, que le point d’honneur, qui me sembloit comprendre, à lui seul, toutes les vertus. J’étois encore occupé de ces réflexions, lorsqu’un cavalier, sortant tout à coup de derrière un rocher, me coupa le chemin et me dit : “ Vous appelez-vous Alphonse ? ” Je répondis qu’oui.

— “ Si cela est (dit le cavalier) je vous arrête, de la part du Roi et de la très sainte inquisition. Rendez moi votre épée. ” J’obéis sans réplique. Alors le cavalier donna un coup de siflet et de tous les côtés je vis des gens armés fondre sur moi. Ils m’attachèrent les mains derrière le dos, et nous primes dans les montagnes un chemin de traverse, qui au bout d’une heure nous conduisit à un château très

fort. Le pont-levis se baissa et nous entrâmes. Comme nous étions encore sous le donjon, l'on ouvrit une petite porte de côté, et l'on me jeta dans un cachot, sans se donner seulement la peine de défaire les liens qui me tenoient garoté.

Le cachot étoit tout-à-fait obscur, et n'ayant pas les mains libres pour les mettre devant moi, j'aurois eu de la peine à y marcher, sans donner du nez contre les murailles. C'est pourquoi je m'assis à la place où je me trouvois, et comme on l'imagine aisément, je me mis à réfléchir, sur ce qui pouvoit avoir donné lieu à mon emprisonnement. Ma première, et ma seule idée fut que l'inquisition s'étoit emparée de mes belles cousines, et que les négresses avoient dit tout ce qui s'étoit passé à la Venta-Quémada. Dans la supposition que je fusse interrogé sur le compte des belles Africaines, je n'avois que le choix, ou de les trahir et de manquer à ma parole d'honneur, ou de nier que je les connusse, ce qui m'auroit embarqué dans une suite de honteux mensonges. Après m'être un peu consulté sur le parti que j'avois à prendre, je me décidai pour le silence le plus absolu, et je pris une ferme résolution de ne rien répondre à tous les interrogatoires.

Ce doute une fois éclairci dans mon esprit, je me mis à rêver aux événemens de[s] deux jours précédents. Je ne doutai pas, que mes cousines ne fussent des femmes en chair et en os. J'en étois averti par je ne sais quel sentiment, plus fort que tout ce qu'on m'avoit dit sur la puissance des démons. Quant au tour que l'on m'avoit joué, de me mettre sous la potence, j'en étois fort indigné.

Pendant les heures se passoient. Je commençai d'avoir faim, et comme j'avois entendu dire, que les cachots étoient quelque fois garnis de pain et d'une cruche d'eau, je me mis à chercher avec les jambes et les pieds, si je ne trouverois pas quelque chose de semblable. Effectivement je sentis bientôt un corps étranger, qui se trouva être la moitié d'un pain. La difficulté étoit de la porter à ma bouche. Je me couchai à côté du pain, et je voulus le saisir avec les dents, mais il m'échappoit et glissoit, faute de résistance. Je le poussai tant, que je l'appuyai contre le mur, alors je pus manger, parce que le pain étoit coupé par le milieu. S'il avoit été entier, je n'aurois pu y mordre. Je trouvai aussi une cruche, mais il me fut impossible de boire. A peine avois-je humecté mon gosier, que toute l'eau se versa. Je poussai plus loin mes recherches, je trouvai de la paille dans un coin, et je m'y couchai. Mes mains étoient artistement nouées, c'est-à-dire très fort, mais sans me faire du mal. Si bien que je n'eus pas de peine à m'endormir.

QUATRIÈME JOURNÉE.

Il me semble que j'avois dormi plusieurs heures, lorsque l'on vint me réveiller. — Je vis entrer un moine de saint Dominique, suivi de plusieurs hommes de très mauvaise mine. Quelques uns portoient des flambaux, d'autres des instruments qui m'étoient tout-à-fait inconnus, et que je jugeai devoir servir à des tortures. Je me rappelai mes résolutions et je m'y raffermis. Je songeai à mon père. Il n'avoit jamais eu la torture. Mais n'avoit il pas souffert entre les mains des chirurgiens mille opérations douloureuses. Je savois qu'il les avoit souffert sans proférer une seule plainte. Je résolus de l'imiter, de ne pas proférer une parole, et s'il étoit possible, de ne pas laisser échapper un soupir. L'inquisiteur se fit donner un fauteuil, s'assit auprès de moi, prit un air doux et patelin, et me tint à-peu-près ce discours : “ Mon cher, mon doux enfant, rends grâces au ciel qui t'a conduit dans ce cachot. Mais dis moi, pourquoi y es tu ? Quelles fautes a tu commises. Confesse toi, répans tes larmes dans mon sein. — Tu ne me réponds pas ? Hélas mon enfant, tu a tort. — Nous n'interrogeons point, c'est notre méthode. Nous laissons au coupable le soin de s'accuser lui même. Cette confession quoiqu'un peu forcée, n'est pas sans quelque mérite, surtout lorsque le coupable dénonce ses complices. Tu ne réponds pas ? Tant pis pour toi. — Allons, il faut te mettre sur les voyes. Connois-tu deux princesses de Tunis ? ou plutôt deux infâmes sorcières, vampires exécrables, et démons incarnés ? — Tu ne dis rien. Que l'on fasse venir ces deux Infantes de la cour de lucifer. ”

Ici l'on amena mes deux cousines, qui avoient comme moi les mains liées derrière le dos. Puis l'inquisiteur continua en ces termes : “ Et bien, mon cher fils, les reconnois tu ? Tu ne dis rien encore. — Mon cher fils, ne t'effraye point de ce que je vais te dire — On va te faire un peu de mal. Tu vois

ces deux planches. On y mettra tes jambes, on les serrera avec une corde. Ensuite on mettra entre tes jambes les coins que tu vois ici, et on les enfoncera à coup de marteau. D'abord tes pieds enfleront. — Ensuite le sang jaillira de tes orteils, et les ongles des autres doigts tomberont tous. Ensuite la plante de tes pieds crevera, et l'on en verra sortir une graisse, mêlée de chairs écrasées — Cela te fera beaucoup de mal. — Tu ne réponds rien ; aussi tout cela n'est-il encore que la question ordinaire. — Cependant tu t'évanouiras. Voici des flacons, remplis de divers esprits, avec lesquels on te fera revenir — Lorsque tu auras repris tes sens, on ôtera ces coins, et l'on mettra ceux-ci, qui sont beaucoup plus gros — Au premier coup, tes genoux et tes chevilles se briseront. Au second, tes jambes se fendront dans leur longueur. La moëlle en sortira et coulera sur cette paille, mêlée avec ton sang. — tu ne veux pas parler ? — allons qu'on lui serre les pouces. (Les bourreaux prirent mes jambes et les attachèrent entre les planches).

Tu ne veux pas parler ? — placez les coins. — Tu ne veux pas parler ? — Levez les marteaux... ”

En ce moment on entendit une décharge d'armes à feu. Emina s'écria : “ O ! Mahomet, nous sommes sauvés. Zoto est venu à notre secours. ” Zoto entra avec sa troupe, mit les bourreaux à la porte, et attacha l'inquisiteur à un anneau, qu'il y avoit dans la muraille du cachot. Puis il nous dégarotta, les deux Moresques et moi. Le premier usage qu'elles firent de la liberté de leurs bras, fut de se jeter dans les miens. On nous sépara, Zoto me dit : de monter à cheval et de prendre les devants, m'assurant qu'il suivroit bientôt avec les deux dames.

L'avant garde, avec laquelle je partis, étoit de quatre cavaliers. A la pointe du jour, nous arrivâmes en un lieu fort désert, où nous trouvâmes un relais. Ensuite nous suivîmes de hauts sommets, et des crêtes de montagnes chenues.

Vers les quatre heures nous arrivâmes à de certains creux de rocher, où nous devions passer la nuit ; mais je me félicitai bien, d'y être venu pendant qu'il faisoit encore jour, car la vue en étoit admirable, et devoit surtout me paroître telle à moi, qui n'avois vu que les Ardennes et la Zelande. J'avois à mes pieds cette belle Vega de Granada, que les Grénadins appellent, pur [*sic*] contre vérité, l a N u e s t r a V e g i l l a. Je la voyois toute entière avec ses six villes, ses quarante villages. Le cours tortueux du Hénil, les torrents qui se précipitoient du haut des Alpuharras, des bosquets, de frais ombrages, des édifices, des jardins et une immense quantité de Quintas, ou métayries. Charmé de voir que mon œil pouvoit à la fois embrasser tant de beaux objets, je m'abandonnai à la contemplation. Je sentis que je devenois amant de la nature. J'oubliai mes cousines, cependant elles arrivèrent bientôt dans des litières, portées sur des chevaux. Elles prirent place sur des carreaux dans la grotte, et lorsqu'elles furent un peu reposées, je leur dis : “ Mesdames, je ne me plains point de la nuit que j'ai passée à la Venta-Quémada, mais je vous avoue, qu'elle a fini d'une manière qui m'a infiniment déplu. ”

Emina me répondit : “ Mon Alphonse, ne nous accusez, que de la belle partie de vos songes. Mais de quoi vous plaignez vous ? N'avez-vous pas eu une occasion de faire preuve d'un courage plus qu'humain ?

— Comment (lui répondis-je) quelqu'un douteroit-il de mon courage ? Si je savois le trouver, je me battois avec lui, sur un manteau ou le mouchoir en bouche. ”

Emina me répondit : “ Je ne sais ce que vous voulez dire avec votre mouchoir et votre manteau. Il y a des choses que je ne puis vous dire. Il y en a que je ne sais pas moi même. Je ne fais rien que par les ordres du chef de notre famille, successeur du Scheïk Massoud, et qui sait tout le secret du Kassar Gomélez. Tout ce que je puis vous dire c'est, que vous êtes notre très proche parent. L'Oidor de Grénade, père de votre mère, avoit eu un fils qui fut trouvé digne d'être initié. Il embrassa la religion Musulmane, et épousa les quatre filles du Dey de Tunis alors régnant. La cadette seule eut des enfants et elle est notre mère. Peu de tems après la naissance de Zibeddé, mon père et ses trois autres femmes moururent dans une contagion, qui, à cette époque, désola toute la côte de Barbarie... mais laissons là toutes ces choses que peut-être vous saurez un jour. Parlons de vous, de la reconnaissance que nous vous devons, ou plutôt de notre admiration pour vos vertus. Avec quelle indifférence vous avez regardé les apprêts du supplice. Quel respect religieux pour votre parole. Oui Alphonse, vous surpassez tous les héros de notre race, et nous sommes devenues votre bien. ”

Zibeddé, qui laissoit volontiers parler sa sœur, lorsque la conversation étoit sérieuse, reprenoit ses droits, lorsqu'elle prenoit le ton du sentiment. Enfin, je fus flatté, caressé, content de moi même et des autres. Puis arrivèrent les négresses, on donna le souper, et Zoto nous servit lui même, avec les marques du plus profond respect. Ensuite les négresses firent pour mes cousines un assez bon lit, dans une espèce de grotte. J'allai me coucher dans une autre, et nous goûtâmes tous un repos, dont nous avions besoin.

CINQUIEME JOURNÉE.

Le lendemain la caravane fut sur pied de bonne heure. Nous descendîmes les montagnes et tournâmes dans de creux vallons, ou plutôt dans des précipices, qui sembloient atteindre aux entrailles de la terre. Ils coupoient la chaîne des monts, sur tant des directions différentes, qu'il étoit impossible de s'y orienter, ni de savoir de quel côté l'on alloit.

Nous marchâmes ainsi pendant six heures, et nous arrivâmes aux ruines d'une ville abandonnée et déserte. Là Zoto nous fit mettre pied à terre, et me conduisant à un puits, il me dit : " Seigneur Alphonse, faites moi la grace de regarder dans ce puits et de me dire ce que vous en pensez. "

Je lui répondis, que j'y voyois de l'eau, et que je pensois que c'étoit un puits.

" Et bien, (reprit Zoto) vous vous trompez, car c'est l'entrée de mon palais. " Ayant ainsi parlé, il mit la tête dans le puits, et cria d'une certaine manière. Alors je vis d'abord des planches, qui sortirent d'un côté du puits, et qui furent posée à quelques pieds au-dessus de l'eau. Ensuite un homme armé sortit de la même ouverture et puis un autre. Ils grimperent hors du puits, et lorsqu'ils furent dehors, Zoto me dit : " Seigneur Alphonse, j'ai l'honneur de vous présenter mes deux frères Cicio et Momo. Vous avez peut-être vu leurs corps, attachés à une certaine potence, mais ils ne s'en portent pas moins bien, et vous seront toujours dévoués, étant, ainsi que moi, au service et à la solde du grand Scheïk des Gomelez " Je lui répondis, que j'étois charmé de voir les frères d'un homme qui sembloit m'avoir rendu un service important.

Il fallut se résoudre à descendre dans le puits. On apporta une échelle de corde, dont les deux sœurs se servirent, avec plus d'aisance que je ne l'avois espéré. Je descendis après elles. Lorsque nous fumes arrivés aux planches, nous trouvâmes une petite porte latérale, où l'on ne pouvoit passer qu'en se baissant beaucoup. Mais tout de suite après, nous nous trouvâmes sur un bel escalier, taillé dans le roc, éclairé par des lampes. Nous descendîmes plus de deux cents marches. Enfin nous entrâmes dans une demeure souterraine, composée d'une quantité de salles et de chambres. Les pièces que l'on habitoit, étoient tapissées en liège. Ce qui les garantissoit de l'humidité. J'ai vu depuis à Cintra, près de Lisbonne, un couvent, taillé dans le roc, dont les cellules étoient ainsi tapissées, et que l'on appelle, à cause de cela, le couvent de liège. — De plus, de bons feux, bien disposés, donnoient une température très agréable au souterrain de Zoto. Les chevaux qui servoient à sa cavallerie étoient dispersés dans les environs. Cependant, en un besoin, on pouvoit aussi les retirer dans le sein de la terre, par une ouverture, qui donnoit sur un vallon voisin, et il y avoit une machine, faite exprès pour les hisser, mais on s'en servoit rarement.

" Toutes ces merveilles (me dit Emina) sont l'ouvrage des Gomélez. Ils creusèrent ce rocher dans le tems qu'ils étoient les maîtres du pays, c'est-à-dire qu'ils achevèrent de le creuser, car les idolâtres, qui habitoient les Alpuharras à leur arrivée, en avoient déjà fort avancé le travail. Les savants prétendent, qu'en ce lieu même, étoient les mines d'or natif de la Betique, et d'anciennes prophéties anoncent que toute la contrée doit retourner un jour au pouvoir des Gomélez. Qu'en dites vous Alphonse, ce seroit un joli patrimoine ? "

Ce discours d'Emina me parut très déplacé, je le lui témoignai, puis changeant de propos je lui demandai quels étoient ses projets pour l'avenir ?

Emina me répondit, qu'après ce qui s'étoit passé, elles ne pouvoit [*sic*] plus rester en Espagne, mais qu'elles vouloient se reposer un peu jusqu'à ce que l'on eut préparé leur embarquement.

On nous donna un diné très abondant, surtout en venaison, et beaucoup de confitures sèches. Les

trois frères nous servoient avec le plus grand empressement. J'observai à mes cousines, qu'il étoit impossible de trouver des pendus plus honnêtes, Emina en convint, et s'adressant à Zoto, elle lui dit : " Vous et vos frères, vous devez avoir eu des aventures bien étranges, vous nous feriez beaucoup de plaisir de nous les raconter. "

Zoto, après s'être fait un peu presser, prit place auprès de nous, et commença en ces termes.

Histoire de Zoto.

Je suis né dans la ville de Bénévent, capitale du duché de ce nom. Mon père, qui s'appelloit Zoto comme moi, étoit un armurier, habile dans sa profession. Mais comme il y en avoit deux autres dans la ville, qui avoient même plus de réputation, son état ne suffisoit, qu'à peine à l'entretenir avec sa femme et ses trois enfans, à savoir mes deux frères et moi.

Trois ans après que mon père se fut marié, une sœur cadette de ma mère épousa un marchand d'huile, appelé Lunardo, qui lui donna pour présens de noces, des boucles d'oreilles en or, avec une chaîne du même métal, à mettre autour du cou. Ma mère, en revenant de la noce, parut plongée dans une sombre mélancolie. Son mari voulut en savoir le motif, elle se défendit long tems de le lui dire, enfin elle lui avoua qu'elle se mourroit d'envie d'avoir des pendants d'oreilles et un collier comme sa sœur. Mon père ne répondit rien. Il avoit un fusil de chasse, du plus beau travail, avec les pistolets de même façon, ainsi que le couteau de chasse. Le fusil tiroit quatre coups sans être rechargé. Mon père y avoit travaillé quatre ans. Il l'estimoit trois cent onces d'or de Naples. Il alla chez un amateur, vendit toute la garniture pour quatre vingt onces. Puis il alla acheter des bijoux tels que sa femme en avoit désiré, et les lui apporta. Ma mère alla dès le même jour les montrer à la femme de Lunardo, et même ses boucles d'oreille furent trouvées un peu plus riches que celles de sa sœur, ce qui lui fit un extrême plaisir.

Mais huit jours après, la femme de Lunardo vint chez ma mère, pour lui rendre sa visite. Elle avoit les cheveux tressés tournés en limaçon, et rattachés par une aiguille d'or, dont la tête étoit une rose de filigrane, enrichie d'un petit rubis. Cette rose d'or enfonça une cruelle épine dans le cœur de ma mère. Elle retomba dans sa mélancolie, et n'en sortit, que lorsque mon père lui eut promis, une aiguille, pareille à celle de sa sœur. Cependant comme mon père n'avoit ni argent ni moyen de s'en procurer, et qu'une pareille aiguille coutoit quarante cinq onces, il devint bientôt aussi mélancolique, que ma mère l'avoit été quelques jours auparavant.

Sur ces entrefaites, mon père reçut la visite d'un brave du pays, appelé Grillo Monaldi, qui vint chez lui pour faire nettoyer ses pistolets. Monaldi, s'apercevant de la tristesse de mon père, lui en demanda la raison, et mon père ne la lui cacha point. Monaldi, après un moment de reflexion, lui parla en ces termes : " Monsieur Zoto, je vous suis plus redevable que vous ne le pensez. L'autre jour on a par hazard trouvé mon poignard dans le corps d'un homme, assassiné sur le chemin de Naples. La justice a fait porter ce poignard chez tous les armuriers, et vous avez généreusement attesté, que vous ne le connoissiez point. Cependant c'étoit une arme que vous aviez faite, et vendue à moi même. Si vous eussiez dit la verité, vous pouviez me causer quelque embarras. Voici donc les quarante cinq onces, dont vous avez besoin, et de plus ma bourse vous sera toujours ouverte. " Mon père accepta avec reconnoissance, alla acheter une aiguille d'or, enrichie d'un rubis, et la porta à ma mère, qui ne manqua pas dès le jour même, de s'en parer aux yeux de son orgueilleuse sœur.

Ma mère de retour chez elle, ne douta point de revoir Madame Lunardo, ornée de quelque nouveau bijou. Mais celle-ci formoit bien d'autres projets. Elle vouloit aller à l'église, suivie d'un laquais de louage en livrée, et elle en avoit fait la proposition à son mari. Lunardo, qui étoit très avare, avoit bien consenti à faire l'acquisition de quelque morceau d'or, qui au fond lui sembloit aussi en sûreté sur la tête de sa femme, que dans sa propre cassette. Mais il n'en fut pas de même, lorsqu'on lui proposa de donner une once d'or à un drôle, seulement pour se tenir une demie heure derrière le banc de sa femme. Cependant les persécutions de Madame Lunardo furent si violentes et si souvent répétées, qu'il se determina enfin à la suivre lui même en habit de livrée. Madame Lunardo trouva que son mari

étoit pour cet emploi aussi bon qu'un autre, et dès le dimanche suivant elle voulut paroître à la paroisse, suivie de ce laquais d'espèce nouvelle. Les voisins rirent un peu de cette mascarade, mais ma tante n'attribua leurs plaisanteries qu'à l'envie qui les dévorait.

Lorsqu'elle fut proche de l'église, les mendiants firent une grande huée, et lui crièrent dans leur jargon. " Mira Lunardu che fa lu criadu de sua mugiera. " Cependant, comme les gueux ne poussent la hardiesse que jusqu'à un certain point, Madame Lunardo entra librement dans l'église, où on lui rendit toutes sortes d'honneurs. On lui présenta l'eau bénite, et on la plaça dans un banc, tandis, que ma mère étoit debout, et confondue avec les femmes de la dernière classe du peuple.

Ma mère de retour au logis, prit aussitôt un habit bleu de mon père, et se mit à en orner les manches d'un reste de bandoulière jaune, qui avoit appartenu à la giberne d'un Miquelet. Mon père surpris, demanda ce qu'elle faisoit ? Ma mère lui raconta toute l'histoire de sa sœur, et comme son mari avoit eu la complaisance de la suivre en habit de livrée — Mon père l'assura, qu'il n'auroit jamais cette complaisance. Mais le dimanche suivant, il donna une once d'or à un laquais de louage qui suivit ma mère à l'église, où elle joua un rôle encore plus beau que Madame Lunardo n'avoit fait le dimanche précédent.

Ce même jour, tout-de-suite après la messe, Monaldi vint chez mon père et lui tint ce discours. " Mon cher Zoto, je suis informé de la rivalité d'extravagances, qui existe entre votre femme et sa sœur. Si vous n'y remédiez, vous serez malheureux toute votre vie ; vous n'avez donc que deux partis à prendre : l'un de corriger votre femme, l'autre d'embrasser un état qui vous mette à-même de satisfaire son goût pour la dépense. Si vous prenez le premier parti, je vous offre une baguette de coudrier, dont je me suis servi avec ma défunte femme, tant qu'elle a ve[c]u. On a d'autres baguettes de coudrier, qu'on prend par les deux bouts, elles tournent dans la main, et servent à découvrir les sources d'eau ou même les trésors. Cette baguette-ci n'a point les mêmes propriétés. Mais si vous la prenez par un bout et que vous appliquiez l'autre sur les épaules de votre épouse, je vous assure que vous la corrigerez aisément, de tous ses caprices.

Si au contraire, vous prénez le parti de satisfaire à toutes les fantaisies de votre femme, je vous offre l'amitié des plus braves gens de toute l'Italie. Ils se rassemblent volontiers à Bénévent parceque c'est une ville frontière. Je pense que vous m'entendez, ainsi faites vos réflexions. " Après avoir ainsi parlé, Monaldi laissa sa baguette de coudrier sur l'établi de mon père et s'en alla.

Pendant ce tems là, ma mère étoit allée après la messe, montrer son laquais de louage au Corso et chez quelques unes de ses amies. Enfin elle rentra toute triomphante, mais mon père la reçut tout autrement qu'elle ne s'y attendoit. De sa main gauche, il saisit son bras gauche, et prenant la baguette de coudrier de la main droite, il commença de mettre en exécution les conseils de Monaldi, sa femme s'évanouit — Mon père maudit la baguette, demanda pardon, l'obtint et la paix se trouva rétablie.

Quelques jours après mon père alla trouver Monaldi, pour lui dire que le bois de coudrier n'avoit point fait un bon effet, et qu'il se recommandoit aux braves dont il lui avoit parlé. Monaldi lui répondit : " Monsieur Zoto, il est assez surprenant, que n'ayant pas le cœur d'infliger la moindre punition à votre femme, vous ayez celui d'attendre les gens au coin d'un bois. Cependant tout cela est possible, et le cœur humain recèle bien d'autres contradictions. Je veux bien vous présenter à mes amis, mais il faut auparavant que vous ayez commis au moins un assassinat. Tous les soirs, lorsque vous aurés fini votre ouvrage, prenez une épée de longueur, mettez un poignard à votre ceinture, et promenez vous d'un air un peu fier, vers le portail de la Madonne, peut-être quelqu'un viendra-t-il vous employer. Adieu, puisse le ciel bénir vos entreprises. "

Mon père fit ce que Monaldi lui avoit conseillé, et bientôt il s'aperçut, que divers cavaliers de sa trempe et les sbires, le saluoient d'un air d'intelligence. Au bout de quinze jours de cet exercice, mon père fut un soir acosté par un homme bien mis, qui lui dit : " Monsieur Zoto, voici cent onces que je vous donne. Dans une demie-heure vous verrez passer deux jeunes gens, qui auront des plumes blanches à leurs chapeaux. Vous vous approcherez d'eux, avec l'air de vouloir leur faire une confidence et vous direz à demi-voix : Qui de vous est le Marquis Feltri ? L'un d'eux dira : c'est moi. Vous lui donnerez un coup de poignard dans le cœur. L'autre jeune homme qui est un lâche s'enfuira. Alors vous acheverez Feltri. Lorsque le coup sera fait, n'allez pas vous réfugier dans une église.

Retournez tranquillement chez vous et je vous suivrai de près. ” Mon père suivit ponctuellement les instructions qu’on lui avoit données ; et lorsqu’il fut de retour chez lui, il vit arriver l’inconnu dont il avoit servi le ressentiment. Celui-ci lui dit : “ Monsieur Zoto, je suis très sensible à ce que vous avez fait pour moi. Voici encore une bourse de cent onces, que je vous prie d’accepter, et en voici encore une autre de même valeur, que vous présenterez au premier homme de justice qui viendra chez vous ” Après avoir ainsi parlé, l’inconnu se retira.

Bientôt après, le chef des Sbirres se présenta chez mon père, qui lui donna aussitôt les cent onces destinées à la justice, et celui-ci invita mon père à venir faire chez lui un souper d’amis. Ils se rendirent à un logement adossé à la prison publique, et ils y trouvèrent pour convives le Barigel et le confesseur des prisonniers. Mon père étoit un peu ému, et ainsi qu’on l’est d’ordinaire après un premier assassinat. L’ecclésiastique remarquant son trouble, lui dit : “ Monsieur Zoto, point de tristesse. Les messes de la cathédrale sont à douze taris la pièce. On dit, que le Marquis Feltri a été assassiné. Faites dire une vingtaine de messes pour le repos de son ame, et l’on vous donnera par-dessus le marché une absolution générale. ” Après cela, il ne fut plus question de ce qui s’étoit passé et le souper fut assez gai.

Le lendemain Monaldi vint chez mon père, et lui fit compliment sur la manière dont il s’étoit montré. Mon père voulut lui rendre les quarante cinq onces, qu’il en avoit reçues ; mais Monaldi lui dit : “ Zoto vous offensez ma délicatesse. Si vous me reparlez encore de cet argent, je croirai que vous me reprochez de n’en avoir pas fait assez. Ma bourse est à votre service et mon amitié vous est acquise. Je ne vous cacherai plus, que je suis moi même le chef de la troupe dont je vous ai parlé. Elle est composée de gens d’honneur et d’une exacte probité. Si vous voulez en être, dites que vous allez à Brescia pour y achèter des canons de fusils, et venez nous joindre à Capoue. Logez vous à la croce d’oro et ne vous embarrassez pas du reste. ” Mon père partit au bout de trois jours et fit une campagne aussi honorable que lucrative.

Quoique le climat de Bénévent soit très doux, mon père qui n’étoit pas encore fait au métier, ne voulut pas travailler dans la mauvaise saison. Il passa son quartier d’hiver, dans le sein de sa famille, et son épouse eut un laquais le dimanche, des agraffes d’or à son corset noir, et un crochet d’or où pendoient ses clefs.

Vers le printemps, il arriva que mon père fut appelé dans la rue, par un domestique inconnu, qui lui dit de le suivre à la porte de la ville. Là il trouva un Seigneur d’un certain âge et quatre hommes à cheval. Le Seigneur lui dit : “ Monsieur Zoto, voici une bourse de cinquante sequins. Je vous prie de vouloir bien me suivre dans un château voisin, et de permettre que l’on vous bande les yeux. ” Mon père consentit à tout, et après une assez longue traite et plusieurs détours, ils arrivèrent au château du vieux Seigneur. On le fit monter et on lui ôta son bandeau. Alors il vit une femme masquée, attachée dans un fauteuil, et ayant un bâillon dans la bouche. Le vieux Seigneur lui dit : “ Monsieur Zoto, voici encore cent sequins. Ayez la complaisance de poignarder ma femme. ”

Mais mon père répondit : “ Monsieur, vous vous êtes mépris sur mon compte. J’attends les gens au coin d’une rue, ou je les attaque dans un bois, ainsi qu’il convient à un homme d’honneur, mais je ne me charge point de l’office d’un bourreau. ” Après avoir ainsi parlé, mon père jeta les deux bourses aux pieds du vindicatif époux. Celui-ci n’insista pas davantage, fit encore bander les yeux à mon père, et ordonna à ses gens de le conduire aux portes de la ville. Cette action noble et généreuse fit beaucoup d’honneur à mon père, mais ensuite, il en fit une autre, qui fut encore plus généralement approuvée.

Il y avoit à Bénévent deux hommes de qualité, dont l’un s’appelloit le Comte Montalto et l’autre le Marquis Serra. Le Comte Montalto fit appeler mon père, et lui promit cinq cent sequins, pour assassiner Serra. Mon père s’en chargea, mais il demanda du tems, parce qu’il savoit, que le Marquis étoit fort sur ses gardes.

Deux jours après, le Marquis Serra fit appeler mon père, dans un lieu écarté, et lui dit : “ Zoto, voici une bourse de cinq cent sequins. Elle est à vous, donnez moi votre parole d’honneur de poignarder Montalto. ”

Mon père prit la bourse et lui répondit : “ Monsieur le Marquis, je vous donne ma parole d’honneur de tuer Montalto. Mais il faut que je vous avoue, que je lui ai aussi donné parole de vous faire périr. ”

Le Marquis dit en riant : “ J’espère bien que vous ne le ferez pas. ”

Mon père répondit très sérieusement : “ Pardonnez moi, Monsieur le Marquis, je l’ai promis et je le ferai. ”

Le Marquis sauta en arrière et tira son épée. Mais mon père tira un pistolet de sa ceinture et cassa la tête au Marquis. Ensuite il se rendit chez Montalto et lui annonça que son ennemi n’était plus. Le Comte l’embrassa et lui remit les cinq cent sequins. Alors mon père avoua d’un air un peu confus, que le Marquis avant de mourir lui avoit donné cinq cent sequins pour l’assassiner. Le Comte dit, qu’il étoit charmé d’avoir prevenu son ennemi : “ Monsieur le Comte (lui répondit mon père) cela ne vous servira de rien, car j’ai donné ma parole ” En même tems il lui donna un coup de poignard. Le Comte en tombant poussa un cri qui attira ses domestiques. Mon père se débarassa d’eux à coups de poignard, et gagna les montagnes, où il trouva la troupe de Monaldi. Tous les braves qui la composoient, vantèrent à l’envi un attachement aussi réligieux à sa parole. Je vous assure, que ce trait est encore, pour ainsi dire, dans la bouche de tout le monde, et que pendant long tems on en parlera dans Bénévent...

Comme Zoto en étoit à cet endroit de l’histoire de son père, un de ses frères vint lui dire, qu’on demandoit des ordres au sujet de l’embarquement. Il nous quitta donc, en nous demandant la permission, de reprendre le lendemain le fil de son récit. Mais ce qu’il avoit dit me donnoit beaucoup à penser. Il n’avoit cessé de vanter l’honneur, la délicatesse, l’exacte probité de gens, à qui l’on auroit fait grace de les pendre. L’abus de ces mots, dont il se servoit avec tant de confiance, brouilloit toutes mes idées.

Emina, s’apercevant de ma rêverie, m’en demanda le sujet. Je lui répondis, que l’histoire du père de Zoto me rappelloit ce que j’avois entendu dire, il y avoit deux jours, à un certain hermite, à savoir : qu’il y avoit pour les vertus des bases plus sûres que le point d’honneur. Emina me répondit : “ Mon cher Alphonse, respectez cet hermite, et croyez ce qu’il vous dit. Vous le retrouverez plus d’une fois dans le cour de votre vie. ” Puis les deux sœurs se levèrent et se retirèrent avec les négresses, dans l’intérieur de l’appartement, c’est-à-dire dans la partie du souterrain qui leurs étoit destinée. Elles revinrent pour le souper et puis chacun s’alla coucher.

Mais lorsque tout fut tranquille dans la caverne, je vis entrer Emina, tenant comme Psyché une lampe d’une main et conduisant de l’autre sa petite sœur, qui étoit plus jolie que l’amour. Mon lit étoit fait de façon qu’elles purent s’y assoir toutes les deux. Puis Emina me dit : “ Cher Alphonse, je t’ai dit que nous étions à toi, que le grand Scheïk nous le pardonne, si nous prévenons un peu sa permission. ”

Je lui répondis : “ Belle Emina, pardonnez moi vous même. Si c’est encore là une épreuve où vous mettiez ma vertu, j’ai peur qu’elle ne s’en tire pas trop bien

— L’on y a pourvu (répondit la belle Africaine) ”, et mettant ma main sur sa hanche, elle me fit sentir une ceinture, qui n’étoit point celle de Venus, bien qu’elle tint à l’art et au génie de l’époux de cette déesse. La ceinture étoit fermée par un cademat, dont la clef n’étoit pas au pouvoir de mes cousines, ou du moins elles me l’assurèrent.

Le centre de toute pruderie ainsi mis à couvert, l’on ne songea point à m’en disputer les surfaces. Zibeddé se rappella le rôle d’amante, qu’elle avoit autre fois étudié avec sa sœur. Celle-ci voyoit dans mes bras, l’objet de ses feintes amours et livroit ses sens à cette douce contemplation. La cadette souple, vive, brulante, devoit par le tact, et pénétoit par ses caresses. — Nos moments furent encore remplis par je ne sais quoi, — par des projets sur lesquels on ne s’expliquoit pas, par tout ce doux babil de jeunes gens, qui sont entre le souvenir récent et l’espérance d’un bonheur prochain.

Enfin le sommeil vint appesantir les belles paupières de mes cousines, et elles se retirèrent dans leur appartement. Lorsque je me trouvai seul, je pensai qu’il me seroit bien désagréable, de me reveiller encore sous le gibet. Je ne fis que rire de cette idée, mais néanmoins elle m’occupa jusqu’au moment où je m’endormis.

SIXIEME JOURNÉE.

Je fus réveillé par Zoto, qui me dit, que j'avois dormi très longtems, et que le diné étoit prêt. Je m'habillai à la hâte et j'allai trouver mes cousines, qui m'attendoient dans la salle à manger. Leur[s] yeux me carressoient encore, et elles sembloient occupées de la veille, plus que du diné qu'on leur servoit. Lorsque l'on eut ôté la table, Zoto prit place auprès de nous, et reprit en ces termes le récit de son histoire.

Suite de l'histoire de Zoto.

Lorsque mon père alla joindre la troupe de Zoto [*sic*], je pouvois avoir sept ans, et je me rappelle, qu'on nous mena en prison, ma mère, mes deux frères et moi. Mais ce ne fut que pour la forme, comme mon père n'avoit pas oublié la part des gens de loi, ils furent aisément convaincus, que nous n'avions aucune relation avec lui.

Le chef des Sbirres eut un soin tout particulier de nous, pendant notre détention, et même il en abrégéa le terme. Ma mère, au sortir de la prison, fut très bien reçue, par les voisines et tout le quartier, car dans le midi de l'Italie, les bandits sont les héros du peuple, comme les contrebandiers le sont en Espagne. Nous avons notre part dans l'estime universelle, et moi en particuliers, j'étois regardé comme le prince des polissons de notre rue.

Vers ce tems Monaldi fut tué dans une affaire, et mon père, qui prit le commandement de la troupe, voulut débiter par une action d'éclat. Il alla se poster sur le chemin de Salerne, pour y attendre une remise d'argent, qu'envoyoit le Viceroi de Sicile. L'entreprise réussit, mais mon père y fut blessé, d'un coup de mousquet, dans les reins, qui le rendit incapable de servir plus longtems. Le moment où il prit congé de la troupe, fut extraordinairement touchant. L'on assure même, que plusieurs bandits y pleurèrent ; ce que j'aurois de la peine à croire, si moi même je n'avois pleuré une fois, en ma vie, et ce fut après avoir poignardé ma maîtresse, ainsi que je vous le dirai en son lieu.

La troupe ne tarda pas à se dissoudre ; quelques uns de nos braves allèrent se faire pendre en Toscane ; les autres furent joindre Testalunga, qui commençoit à acquérir quelque réputation en Sicile. Mon père lui même passa le détroit et se rendit à Messine, où il demanda un asile aux Augustins del Monte. Il mit son petit pécule entre les mains de ces pères, fit une pénitence publique, et s'établit sous le portail de leur église, où il ménoit une vie fort douce, ayant la liberté de se promener dans les jardins et les cours du couvent. Les moines lui donnoient la soupe, et il faisoit chercher une couple de plats à une gargote voisine. Le frater de la maison pansoit encore ses blessures par dessus le marché.

Je suppose, qu'alors mon père nous faisoit tenir de fortes remises, car l'abondance règnoit dans notre maison. Ma mère prit part aux plaisirs du carnaval, et dans le carême elle fit une crèche (ou Présépe) représentée par des petites poupées, des châteaux de sucre et autres enfantillages de cette espèce, qui sont fort en vogue dans tout le royaume de Naples, et forment un objet de luxe pour le bourgeois. Ma tante Lunardo eut aussi un présépe, mais il n'approchoit pas du nôtre.

Autant que je me rappelle de ma mère, il me semble qu'elle étoit très bonne, et souvent nous l'avons vu pleurer, sur les dangers auxquels s'exposoit son époux ; mais quelques triomphes, remportés sur sa sœur ou sur ses voisines, séchoient bien vite ses larmes. La satisfaction que lui donna sa belle crèche, fut le dernier plaisir de ce genre, qu'elle put goûter. Je ne sais comment elle gagna une pleuresie, dont elle mourut au bout de quelques jours.

A sa mort nous n'aurions su que devenir, si le Barigel ne nous eut retiré chez lui. Nous y passâmes quelques jours, après quoi l'on nous remit à un muletier, qui nous fit traverser toute la Calabre, et arriver le quatorzième jour à Messine. Mon père étoit déjà informé de la mort de son épouse. Il nous reçut avec beaucoup de tendresse, nous fit donner une natte auprès de la sienne, et nous présenta aux moines, qui nous mirent au nombre des enfants de chœur. Nous servions la messe, nous mouchions les cierges, nous allumions les lampes, et à cela près, nous étions d'aussi fieffés polissons, que nous l'avions été à Bénévint. Lorsque nous avons mangé la soupe des moines, mon père nous donnoit un tari à chaqu'un, dont nous achétions des chataignes et des craquelins, après quoi nous allions jouer sur le port, et ne revenions plus qu'à la nuit. Enfin nous étions d'heureux polissons. — Lorsqu'un

événement, qu'aujourd'hui même je ne puis me rappeler sans un mouvement de rage, décida du sort de ma vie entière.

Un certain dimanche, comme l'on alloit chanter vêpres, je revins au portail de l'église, chargé de marons, que j'avois acheté pour mes frères et pour moi, et j'en faisois les dividendes : lorsque je vis arriver une voiture superbe, attelée de six chevaux, et précédée de deux chevaux de même couleur, qui couroient en liberté ; sorte de luxe que je n'ai vu qu'en Sicile. La voiture s'ouvrit et j'en vis sortir d'abord un gentilhomme braciere, qui donna le bras à une belle dame, en suite un Abbé, et enfin un petit garçon de mon âge, d'une figure charmante et magnifiquement habillé à la Hongroise, ainsi que l'on habilloit alors les enfants assez communément. La petite hongrelaine étoit de velours bleu, brodée en or et garnie de zibelines, elle lui descendoit à la moitié des jambes, et couvroit même une partie de ses bottines qui étoient en maroquin jaune. — Son bonnet, également garni de zibellines, étoit aussi en velours bleu, et surmonté d'une houpe de perles, qui tomboit sur une épaule. Sa ceinture étoit en glands et cordons d'or, et son petit sabre enrichi de pierreries. Enfin il avoit à la main un livre de prières monté en or.

Je fus si émerveillé de voir un si bel habit, à un garçon de mon âge, que ne sachant trop ce que je faisois, j'allai à lui et lui offris deux chataignes, que j'avois à la main, mais l'indigne garnement, au lieu de répondre à la petite amitié que je lui faisois, me donna de son livre de prières par le nez, et cela de toute la force de son bras. J'eus l'œil gauche presque poché, et un fermoir du livre, étant entré dans une de mes narines, la déchira de façon que je fus en un instant couvert de sang. Il me semble, qu'alors j'entendis aussi le petit Seigneur pousser des cris affreux, mais j'avois pour ainsi dire perdu connoissance ; lorsque je la repris, je me trouvai près de la fontaine du jardin, entouré de mon père et de mes frères, qui me lavoient le visage et cherchoient à arrêter l'hémorrhagie.

Cependant, comme j'étois encore tout en sang, nous vîmes revenir le petit Seigneur, suivi de son abbé, du gentilhomme braciere, et de deux valets de pied, dont l'un portoit un paquet de verges. Le gentilhomme expliqua en peu de mots, que Madame la Princesse de Rocca Fiorita, exigeoit que je fusse fouetté jusqu'au sang, en réparation de la frayeur, que je lui avois causée, ainsi qu'à son Principino, — et tout de suite les valets de pied mirent la sentence en exécution. Mon père, qui craignoit de perdre son asyle, n'osa d'abord rien dire, mais voyant que l'on me déchiroit impitoyablement, il n'y put tenir, et s'adressant au gentilhomme, avec tout l'accent d'une fureur étouffée, il lui dit : “ Faites finir ce-ci, ou rappelez vous, que j'en ai assassiné qui en valaient dix de votre sorte ” Le gentilhomme, considerant que ces paroles renfermoient un grand sens, ordonna que l'on mit fin à mon supplice, mais comme j'étois encore couché sur le ventre, le Principino s'approcha de moi, et me donna un coup de pied dans le visage, en me disant : “ Managia la tua faccia de banditu ” Cette dernière insulte mit le comble à ma rage. Je puis dire, que depuis ce moment, je n'ai plus été enfant, ou du moins que je n'ai plus goûté les douces joyes de cet âge, et longtems après, je ne pouvois de sang froid voir un homme richement habillé.

Il faut que la vengeance soit le péché originel de notre pays, car bien que je n'eusse alors que huit ans, la nuit comme le jour, je ne songeai plus qu'à punir le Principino. Je me reveillois en sursaut, rêvant que je le tenois aux cheveux, et le rouois de coups ; et le jour je pensois à lui faire du mal de loin, car je me doutois bien, qu'on ne me laisseroit pas approcher. De plus je voulois m'enfuir, après avoir fait le coup. Enfin je me décidai à lui lancer une pierre dans le visage, sorte d'exercice que j'entendois déjà assez bien ; cependant pour m'y entretenir, je choisis un but contre lequel je m'exercois presque toute la journée.

Une fois mon père me demanda ce que je faisois ? Je lui répondis, que mon intention étoit d'écraser le visage du Principino, et puis de m'enfuir et de me faire bandit — Mon père parut ne pas croire à ce que je disois, mais il me sourit d'une manière, qui me confirma dans mon projet.

Enfin arriva le dimanche qui devoit être le jour de la vengeance. Le carosse parut, l'on descendit. J'étois fort ému, cependant je me remis. Mon petit ennemi me démêla dans la foule et me tira la langue. Je tenois ma pierre, je la lançai et il tomba à la renverse.

Aussitôt je me mis à courir et ne m'arrêtai qu'à l'autre bout de la ville. Là je rencontraï un petit ramoneur de ma connoissance, qui me demanda où j'allois ? Je lui racontai mon histoire, et il me

conduisit aussitôt à son maître. Celui-ci, qui manquoit de garçons, et ne savoit où en prendre, pour un métier aussi rude, me reçut avec plaisir. Il me dit que personne ne me reconnoitroit, lorsque j'aurois le visage barbouillé de suie, et que de grimper les cheminées, étoit une science souvent très utile. En cela il ne m'a point trompé. J'ai souvent du la vie au talent que j'acquis alors.

La poussière des chaminées, et l'odeur de la suie m'incommodèrent beaucoup d'abord, mais je m'y accoutumai, car j'étois dans l'âge où l'on se fait à tout. Il y avoit environs six mois, que j'exercois ma profession, lorsque m'arriva l'aventure que je vais rapporter.

J'étois sur un toit, et je prêtois l'oreille pour savoir par quel tuyeau sortiroit la voix du maître. Il me parut l'entendre crier dans la cheminée la plus voisine de moi. J'y descendis, mais je trouvai, que sous le toit le tuyeau se séparoit en deux. Là j'aurois encore du appeler, mais je ne le fis point, et je me décidai étourdiment pour une des deux ouvertures. Je m'y laissai glisser et je me trouvai dans un beau salon, mais le premier objet que j'y aperçus, fut mon Principino, en chemise et jouant aux volants.

Quoique ce petit sot eut sans doute vu d'autres ramoneurs, il s'avisa de me prendre pour le diable. Il se mit à genoux, et me pria de ne point l'emporter, et promettant d'être bien sage. Les protestations m'auroient peut-être touché, mais j'avois à la main mon petit balai de ramoneur, et la tentation d'en faire usage, étoit devenue trop forte ; de plus je m'étois bien vengé, du coup que le Principino m'avoit donné avec son livre de prières, et en partie des coups de verges, mais j'avois encore sur le cœur le coup de pied, qu'il m'avoit donné au visage, en me disant : “ Managia la tua faccia de banditu ” Enfin, un Napolitain aime à se venger plutôt un peu plus qu'un peu moins.

Je détachai donc une poignée de verges de mon balai. Puis je déchirai la chemise du Principino, et quand son dos fut à nud, je le déchirai aussi, ou du moins je l'accommodai assez mal, mais ce qu'il y avoit de plus singulier, c'est que la peur l'empêchoit de crier.

Lorsque je crus en avoir fait assez, je me débarbouillai le visage, et lui dis : “ Ciucio Maledetto io no zuno lu diavolu, io zuno lu piciolu banditu delli Augustini ” Alors le Principino retrouva l'usage de la voix, et se mit à crier au secours, mais je n'attendis pas que l'on vint, et je remontai, par où j'étois descendu.

Lorsque je fus sur le toit, j'entendis encore la voix du maître qui m'appelloit, mais je ne jugeai pas à propos de répondre. Je me mis à courir de toit en toit, et j'arrivai à celui d'une écurie, devant laquelle étoit un chariot de foin. Je me jettai du toit sur le chariot et du chariot à terre. Puis j'arrivai tout courant au portail des Augustins, où je racontai à mon père, tout ce qui venoit de m'arriver. Mon père, m'écouta avec beaucoup d'intérêt, puis il me dit : “ Zoto, Zoto ! Gia Vegio che tu sarai banditu ” Ensuite se tournant vers un homme, qui étoit à côté de lui, il lui dit : “ Padron Lettereo prendete lo chiuostosto vui. ”

Lettereo est un nom de baptême, particulier à Messine. Il provient d'une lettre, que la vierge doit avoir écrite aux habitants de cette ville, et qu'elle doit avoir datée, l'an 1452 de la naissance de mon fils. Les Messinois ont autant de dévotion à cette lettre, que les Napolitains au sang de St. Janvier. Je vous fais ce détail, parce qu'un an et demi après, j'ai fait à la Madonna della lettera, une prière que j'ai cru être la dernière de ma vie.

Or donc Patron Lettereo étoit Capitaine d'un Pinque, armé, (soit disant) pour la pêche du corail, mais au fond contrebandier et même forban, selon que l'occasion s'en présentoit. Ce qui lui arrivoit rarement, parcequ'il ne portoit pas de canons, et qu'il lui falloit surprendre des batiments en des plages désertes.

L'on savoit tout cela à Messine, mais Lettereo faisoit la contrebande pour le compte des principaux marchands de la ville. Les commis de la douanne y avoient leur part, et d'ailleurs, le patron passoit pour être très libéral de Coltellades, ce qui en imposoit à ceux qui auroient voulu lui faire de la peine. Enfin il avoit une figure véritablement imposante, sa taille et sa carrure auroient déjà suffi à le faire remarquer, mais tout le reste de son extérieur y répondoit si bien, que les gens d'un caractère timide, ne le voyoient point sans ressentir un mouvement de frayeur. Son visage d'un brun déjà très foncé, étoit encore obscurci par un coup de poudre à canon, qui lui avoit laissé beaucoup de marques, et sa peau bise étoit chamarée de divers dessins tout particuliers. Les matelots de la Méditerranée, ont presque tous l'usage, de se faire picoter sur les bras et la poitrine des chiffres, des profils de Galère,

des croix et autres ornements pareils. Mais Lettereo avoit encheri sur cet usage. Il avoit gravé sur l'une de ses joues un crucifix et sur l'autre une madonne, des quelles images l'on ne voyoit pourtant que le haut, car le bas en étoit caché dans une barbe epaisse, que le rasoir ne touchoit jamais, et que les ciseaux seuls contenoient dans de certaines bornes. Ajoutez à cela des anneaux d'or aux oreilles, un bonnet rouge, une ceinture de même couleur, une veste sans manches, des culottes de matelot, les bras et les pieds nuds, et les poches pleines d'or — Tel étoit le Patron.

L'on prétend, que dans sa jeunesse il avoit eu des bonnes fortunes du plus haut parage. Alors encore, il étoit la coqueluche des femmes de son état, et la terreur de leurs époux.

Enfin, pour achever de vous faire connoître Lettereo, je vous dirai, qu'il avoit été l'ami intime d'un homme, d'un vrai mérite, qui depuis a fait parler de lui sous le nom du capitaine Pepo. Ils avoient servi ensemble dans les corsaires de Malte. Ensuite Pepo étoit entré au service de son Roi, tandis que Lettereo, à qui l'honneur étoit moins cher que l'argent, avoit pris le parti de s'enrichir par toutes sortes de voies, et en même tems, il étoit devenu l'irréconciliable ennemi de son ancien camarade.

Mon père, qui dans son asyle n'avoit rien à faire, qu'à panser sa blessure, dont il n'espéroit plus l'entière guérison, entroit volontiers en conversation avec des héros de son acabit. C'étoit là ce qui l'avoit lié avec Lettereo ; et en me recommandant à lui, il avoit lieu d'espérer, que je ne serois pas refusé. Il ne se trompa point ; Lettereo fut même sensible à cette marque de confiance. Il promit à mon père, que mon noviciat seroit moins rude, que ne l'est d'ordinaire celui d'un mousse de vaisseau, et il l'assura, que puisque j'avois été ramoneur, il ne me faudroit pas deux jours, pour apprendre à monter dans les manœuvres.

Pour moi, j'étois enchanté, car mon nouvel état me paroissoit plus noble que de gratter les cheminées. J'embrassai mon père et mes frères, et pris gaiement avec Lettereo le chemin de son navire. Lorsque nous fumes à bord, le Patron rassembla son équipage, composé de vingt hommes, dont les figures répondoient assez bien à la sienne. Il me présenta à ces Messieurs et leur tint ce discours : “ Anime managie quista criadura e lu filiu de Zotu, se uno de vui a outri, li mette la mano sopra io li mangio l'anima. ” Cette recommandation eut tout l'effet qu'elle devoit avoir. On voulut même que je mangeasse à la gamelle commune ; mais comme je vis deux mousses de mon âge, qui servoient les matelots et mangeoient leurs restes, je fis comme eux. On me laissa faire et l'on m'en aima davantage. Mais lorsque l'on vit ensuite, comme je montois l'antenne, chacun s'empressa à me combler de témoignages d'estime. L'antenne tient lieu de la vergue, dans les voiles latines, mais il est beaucoup moins dangereux de se tenir sur les vergues, car elles sont toujours dans une position horizontale.

Nous mimes à la voile et arrivâmes le troisième jour au détroit de St. Boniface, qui sépare la Sardaigne d'avec la Corse. Nous y trouvâmes plus de soixante barques, occupées de la pêche du corail. Nous nous mimes aussi à pêcher, ou plutôt nous en faisons le semblant. Mais moi en mon particulier, j'en tirai beaucoup d'instruction, car en quatre jours, je nageois et plongeois comme le plus hardi de mes camarades.

Au bout de huit jours, notre petite flotille fut dispersée par une Grégalade, c'est le nom, que dans la méditerranée, l'on donne à un coup de vent de Nord-Est. Chacun se sauva comme il put. Pour nous, nous arrivâmes à un ancrage, connus sous le nom de la rade de St. Pierre. C'est une plage déserte, sur la côte de Sardaigne. Nous y trouvâmes une Polacre Vénitienne, qui sembloit avoir beaucoup souffert de la tempête. Notre patron forma aussitôt des projets sur ce navire, et jeta l'ancre tant proche de lui. Puis il mit une partie de son équipage à fond de cale, afin de paroître avoir [moins] de monde. Ce qui étoit presque une précaution superflue, car les bâtiments latins en ont toujours plus que les autres.

Lettereo ne cessant d'observer l'équipage Venitien, vit qu'il n'étoit composé, que du capitaine, du contre maître, de six matelots et d'un mousse. Il observa de plus, que la voile de hune étoit déchirée, et qu'on la descendoit pour la raccommoder, car les navires marchands n'ont pas de voiles de rechange. Munis de ces observations, il mit huit fusils et autant de sabres dans la chaloupe, couvrit le tout d'une toile godronnée, et se résolut à attendre le moment favorable.

Lorsque le tems se fut remis au beau, les Matelots ne manquèrent pas de monter sur le hunier, pour déferler la voile, mais comme ils ne s'y prenoient pas bien, le contre-maître monta aussi et fut suivi du capitaine. Alors Lettereo fit mettre la chaloupe à la mer, s'y glissa avec sept matelots et aborda par

l'arrière de la Polacre. Le capitaine qui étoit sur la vergue leur cria : “ A larga ladron, a larga. ” Mais Lettereo le coucha en joue, avec menace de tuer le premier qui voudroit descendre. Le capitaine qui paroissoit un homme déterminé, se jette dans les haubans pour descendre. Lettereo le tira au vol. Il tomba dans la mer et on ne le revit plus. — Les matelots demandèrent grace. Lettereo laissa quatre hommes, pour les tenir en arret, et avec les trois autres, il se mit à parcourir l'intérieur du vaisseau. Dans la chambre du capitaine, il trouva un baril, de ceux où l'on met les olives, mais comme il étoit un peu pesant et cerclé avec soin. Il jugea qu'il y trouveroit peut-être d'autres objets, il l'ouvrit et fut agréablement surpris, d'y trouver plusieurs sacs d'or. Il n'en demanda pas davantage et sonna la retraite. Le détachement revint à bord, et nous mimes à la voile, comme nous rangions l'arrière du Vénitien, nous lui criâmes encore par raillerie : “ Viva St. Marco. ”

Cinq jours après nous arrivâmes à Livourne. Aussitôt le Patron se rendit chez le consul de Naples, avec deux de ses gens, et y fit sa déclaration : “ Comme quoi, son équipage avoit pris querelle avec celui d'une Polacre Vénitienne, et comme quoi le capitaine Vénitien, avoit malheureusement été poussé par un matelot et étoit tombé dans la mer. ” Une partie du baril d'olives, fut employée à donner à ce récit, l'air de la plus grande vraisemblance.

Lettereo, qui avoit un goût décidé pour la piraterie, auroit sans doute tenté d'autres entreprises de ce genre ; mais on lui proposa, à Livourne un nouveau commerce, auquel il donna la préférence. Un juif, appelé Nathan Levi, ayant observé, que le Pape et le Roi de Naples gagnoient beaucoup sur leurs monnoyes de cuivre, voulut aussi prendre part à ce gain. C'est pourquoi il fit fabriquer des monnoyes pareilles, dans une ville d'Angleterre, appelée Birmingham. Lorsqu'il en eut une certaine quantité, il établit un de ses commis à la Flariola, hameau de pêcheurs, situé sur la frontière des deux états, et Lettereo se chargea du soin, d'y transporter et débarquer la marchandise.

Le profit fut considérable, et pendant plus d'un an, nous ne fimes qu'aller et venir, toujours chargés de nos monnoyes Romaines et Napolitaines. — Peut-être même eussions nous pu continuer longtems nos voyages, mais Lettereo qui avoit du génie pour les spéculations, proposa aussi au juif de faire fabriquer des monnoyes d'or et d'argent. Celui-ci suivit son conseil, et établit à Livourne même, une petite manufacture de Sequins et de Scudi. Notre profit excita la jalousie des puissances. Un jour que Lettereo étoit à Livourne, et prêt à mettre à la voile, on vint lui dire que le capitaine Pepo, avoit ordre du Roi de Naples, de l'enlever, mais qu'il ne pouvoit se mettre en mer, qu'à la fin du mois. Ce faux-avis n'étoit qu'une ruse de Pepo, qui tenoit déjà la mer, depuis quatre jours. Lettereo en fut la dupe. Le vent étoit favorable, il crut pouvoir faire encore un voyage et mit à la voile.

Le lendemain à la pointe du jour, nous nous trouvâmes au milieu de l'escadrille de Pepo, composée de deux galliotes et de deux scampavies. Nous étions entourés, il n'y avoit nul moyen d'échapper. Lettereo avoit la mort dans les yeux. Il mit toutes les voiles dehors, et gouverna sur la capitane. Pepo étoit sur le pont et donnoit des ordres pour l'abordage. Lettereo prit un fusil, le coucha en joue, et lui cassa un bras. Tout cela fut l'affaire de quelques secondes.

Bientôt après, les quatre bâtiments mirent le cap sur nous, et nous entendions de tous côtés, “ Mayna Ladro, Mayna can Senzafede ” Lettereo mit à l'orse, en sorte que notre bande rasoit la surface de l'eau. Puis, s'adressant à l'équipage, il nous dit : “ Anime managie, io in galera non civado — Pregate per me la santissima Madonna della lettera. ” Nous nous mimes tous à genoux. Lettereo mit des boulets de canon dans sa poche. Nous crumes qu'il vouloit se jeter à la mer. Mais le malin pirate ne s'y prit pas ainsi. Il y avoit un gros tonneau, plein de cuivre, amarré sur le vent. Lettereo s'arma d'une hache et coupa l'amarre. Aussitôt le tonneau roula sur l'autre bande, et comme nous penchions déjà beaucoup, il nous fit chavirer tout-à-fait. D'abord, nous autres qui étions à genoux, nous tombâmes tous sur les voiles, et lorsque le navire s'engouffra, celles-ci, par leur élasticité, nous rejettèrent heureusement à plusieurs toises de l'autre côté.

Pepo nous repêcha tous, à l'exception du capitaine, d'un matelot et d'un mousse. A mesure que l'on nous tiroit de l'eau, l'on nous garottoit et l'on nous jettoit dans le gavon de la capitane. Quatre jours après nous abordâmes à Messine. Pepo fit avertir la justice, que nous avions [*sic*] à lui remettre des sujets dignes de son attention. Notre débarquement ne manqua pas d'une certaine pompe. C'étoit précisément l'heure du Corso, — où toute la noblesse se promène sur ce que l'on appelle la Marine.

Nous marchions gravement, précédés et suivis par des Sbirres.

Le Principino se trouva au nombre des spectateurs. Il me reconnut aussitôt qu'il m'eut aperçu et s'écria : " Ecco lu picciolu banditu des Augustini " En même tems, il me sauta aux yeux, me saisit par les cheveux et m'egratigna le visage. Comme j'avois les mains liées derrière le dos, j'avois de la peine à me défendre.

Cependant me rappelant un tour, que j'avois vu faire à Livourne à des matelots Anglois, je débarassai ma tête et j'en donnai un grand coup dans l'estomac du Principino. Il tomba à la renverse. Puis se levant furieux, il tira un petit couteau de sa poche, et voulut m'en frapper. Je l'évitai et lui donnant un croc en jambes, je le fis tomber lui même fort rudement, et même en tombant il se blessa avec le couteau qu'il tenoit en main. La princesse, qui arriva sur ces entrefaites, voulut encore me faire battre par ses gens. Mais les Sbirres, s'y opposèrent et nous conduisirent en prison.

Le procès de notre équipage ne fut pas long, ils furent condamnés [*sic*] à recevoir l'Estrapade et puis à passer le reste de leurs jours aux galères. Quant au mousse, qui étoit échappé, et à moi ; nous fûmes relâchés, comme n'ayant pas l'âge compétent. Dès que la liberté nous fut rendue, j'allai au couvent des Augustins. Mais je n'y trouvai plus mon père. Le frère portier me dit, qu'il étoit mort, et que mes frères étoient mousses, sur un vaisseau Espagnol. Je demandai à parler au père Prieur. Je fus introduit, et contai ma petite histoire, sans oublier le coup de tête, et le croc en jambes, donné au Principino. Sa Révérence m'écouta avec beaucoup de bonté, puis elle me dit : " Mon enfant, votre père en mourant a laissé au couvent une somme considérable. C'étoit un bien mal-acquis, auquel vous n'aviez aucun droit. Il est dans les mains de Dieu, et doit être employé à l'entretien de ses serviteurs. Cependant nous avons osé en détourner quelques écus, que nous avons donné au capitaine Espagnol, qui s'est chargé de vos frères. Quant à vous, on ne peut plus vous donner asyle dans ce couvent, par égard pour Madame la Princesse de Rocca Fiorita, notre illustre bienfaitrice. Mais mon enfant, vous irez à la ferme, que nous avons au pied d'Etna et vous y passerez doucement les années de votre enfance. " Après m'avoir dit ces choses, le Prieur appella un frère Lai, et lui donna des ordres relatifs à mon sort.

Le lendemain je partis avec le frère Lai. Nous arrivâmes à la ferme, et je fus installé. De tems à autre l'on m'envoyoit à la ville, pour des commissions qui avoient rapport à l'économie. Dans ces petits voyages, je fis tout mon possible, pour éviter le principino. Cependant une fois que j'achettois des marons dans la rue, il vint à passer, me reconnut et me fit rudement fustiger par ses laquais. Quelques tems après, je m'introduisis chez lui, à la faveur d'un déguisement, et sans doute il m'eut été facile, de l'assassiner, et je me répens tous les jours de ne l'avoir point fait. Mais alors je n'étois point encore familiarisé avec les procédés de ce genre, et je me contentai de le maltraiter. Pendant les premières années de ma jeunesse, il ne s'est point passé six mois, n'y même quatre, sans que j'eusse quelque rencontre avec ce maudit Principino, qui souvent avoit sur moi l'avantage du nombre. Enfin j'atteignis quinze ans, et j'étois alors un enfant pour l'âge et la raison, mais j'étois presque un homme, pour la force et le courage, ce qui ne doit point surprendre, si l'on considère que l'air de la mer et ensuite celui des montagnes, avoient fortifié mon temperament.

J'avois donc quinze ans, lorsque je vis pour la première fois, le brave et digne Testa-Lunga. Le plus honnête et vertueux bandit, qu'il y ait eu en Sicile. Demain si vous le permettez, je vous ferai connoître cet homme, dont la mémoire vivra éternellement dans mon cœur. Pour l'instant je suis obligé de vous quitter, le gouvernement de ma caverne exige des soins attentifs, auxquels je ne puis me refuser.

Zoto nous quitta, et chacun de nous fit sur son récit, de[s] reflexions analogues à son propre caractère. J'avouai ne pouvoir refuser une sorte d'estime, à des hommes aussi courageux, que ceux qu'il me dépeignoit. Emina soutenoit, que le courage ne mérite notre estime, qu'autant qu'on l'emploie à faire respecter la vertu. — Zibeddé dit, qu'un petit bandit de seize ans, pouvoit bien

inspirer de l'amour.

Nous soupâmes, et puis chacun fut se coucher. Les deux sœurs vinrent encore me surprendre. Emina me dit : “ Mon Alphonse, seriez vous capables de nous faire un sacrifice ? Il s'agit de votre intérêt plus que du nôtre.

— Ma belle cousine (lui répondis-je) tous ces préambules ne sont point nécessaires. Dites-moi naturellement, ce que vous désirez.

— Cher Alphonse, (reprit Emina). Nous sommes choquées, glacées par ce joyau, que vous portez au cou, et que vous appelez un morceau de la vraie croix.

— Oh pour ce joyau (dis-je aussitôt), ne me le demandez point. J'ai promis à ma mère de ne le point quitter et je tiens toutes mes promesses, ce ne seroit pas à vous, d'en douter. ”

Mes cousines, ne répondirent point, furent un peu boudeuses, se radoucirent, et la nuit se passa à peu près comme la précédente. C'est-à-dire, que les ceintures ne furent point dérangées.

SEPTIEME JOURNÉE.

Le lendemain matin je me réveillai de meilleure heure que la veille. J'allai voir mes cousines ; Emina lisoit le Coran, Zibeddé essayoit des perles et des shals. J'interrompis ces graves occupations par de douces caresses, qui tenoient presque autant de l'amitié que de l'amour. Puis nous dinâmes. Après le diner, Zoto vint reprendre le fil de son histoire, ce qu'il fit en ces termes.

Suite de l'histoire de Zoto.

J'avois promis de vous parler de Testa-Lunga. Je vais vous tenir parole. Mon ami étoit un paisible habitant de Val-Castera, petit bourg au pied de l'Etna. Il avoit une femme charmante. Le jeune Prince de Val-Castera, visitant un jour ses domaines, vit cette femme, qui étoit venue le complimenter, avec les autres femmes des notables. Le présomptueux jeune homme, loin d'être sensible à l'hommage, que ses vassaux lui offroient, par les mains de la beauté, ne fut occupé que des charmes de Madame Testalunga. Il lui expliqua sans détour, l'effet qu'elle faisoit sur ses sens, et mit la main dans son corset. Le mari se trouvoit dans cet instant derrière sa femme. Il tira un couteau de sa poche, et l'enfonça dans le cœur du jeune Prince. Je crois qu'à sa place, tout homme d'honneur en eut fait autant.

Testa-Lunga, après avoir fait ce coup, se retira dans une église, où il resta jusqu'à la nuit. Mais jugeant qu'il lui falloit prendre d'autres mesures pour l'avenir, il se resolut à joindre quelques bandits, qui s'étoient depuis peu réfugiés, sur les sommets de l'Etna. Il y alla, et les bandits le reconnurent pour leur chef.

L'Etna avoit alors vomie une prodigieuse quantité de lave ; et ce fut au milieu de ces torrents enflammés, que Testalunga fortifia sa troupe, dans des repaires, dont les chemins n'étoient connus que de lui. Lorsqu'il eut ainsi pourvu à sa sûreté, ce brave chef s'adressa au Viceroy, et lui demanda sa grace et celle de ses compagnons. Le gouvernement refusa, dans la crainte, à ce que j'imagine, de compromettre l'autorité. Alors Testalunga entra en pour parler avec les principaux fermiers des terres voisines. Il leur dit : “ Volons en commun, je viendrai, et je demanderai, vous me donnerez ce que vous voudrez, et vous n'en serez pas moins à couvert devant vos maîtres ” C'étoit toujours voler, mais Testalunga partageoit le tout entre ses compagnons, et ne gardoit pour lui que l'absolu nécessaire. Au contraire, s'il traversoit un village, il faisoit tout payer au double ; si bien, qu'il devint en peu de tems, l'idole du peuple des deux Siciles.

Je vous ai déjà dit, que plusieurs bandits de la troupe de mon père, avoient été joindre Testalunga, qui pendant quelques années se tint au midi de l'Etna, pour faire des courses dans le Val di Noto, et le Val di Mazara. Mais à l'époque dont je vous parle ; c'est-à-dire lorsque j'eus atteint quinze ans, la troupe revint au Val Demoni, et un beau jour nous les vîmes arriver à la ferme des Moines.

Tout ce que vous pouvez imaginer de leste et de brillant, n'approcheroit pas encore des hommes de Testalunga. Des habits de Miquelets, les cheveux dans une resille de soie, une ceinture de pistolets et de poignards. Une épée de longueur, et un fusil de même, tel étoit à peu près leur équipement de guerre. Ils furent trois jours à manger nos poules, et boire notre vin. Le quatrième on vint leur annoncer, qu'un détachement des dragons de Syracuse s'avançoit, avec l'intention de les envelopper. Cette nouvelle les fit rire de tout leur cœur. Il se mirent en embuscade, dans une chemin creux, attaquèrent le détachement et le dispersèrent. Ils étoient un contre dix, mais chacun d'eux portoit plus de dix bouches à feu, et toutes de la meilleure qualité.

Après la victoire, les bandits revinrent à la ferme, et moi, qui de loin les avois vu combattre, j'en fus si enthousiasmé, que je me jettai au[x] pieds du chef, pour le conjurer de me recevoir dans sa troupe. Testalunga demanda qui j'étois ? Je repondis, que j'étois le fils du bandit Zoto. — A ce nom chéri, tous ceux qui avoient servi sous mon père, poussèrent un cri de joie. Puis l'un d'eux me prenant dans ses bras, me posa sur la table et dit : “ Mes camarades, le lieutenant de Testalunga a été tué dans le combat, nous sommes embarrassés à le remplacer, que le petit Zoto soit notre lieutenant. Ne voyez vous pas, que l'on donne des régiments aux fils des Ducs et des Princes, faisons pour le fils du brave Zoto, ce que l'on fait pour eux. Je repons qu'il se rendra digne de cet honneur. ” Ce discours mérita de grands applaudissements à l'orateur, et je fus proclamé à l'unanimité. —

Mon grade, d'abord, n'étoit qu'une plaisanterie et chaque bandit éclatoit de rire, en s'appellant : “ Signor tenenté ” Mais il leur fallut changer de ton. Non seulement j'étois toujours le premier à l'attaque, et le dernier à couvrir la retraite ; mais aucun d'eux n'en savoit autant que moi, lorsqu'il s'agissoit d'épier les mouvements de l'ennemi, ou d'assurer le repos de la troupe. Tantôt je gravissais le sommet des rochers, pour decouvrir plus de pays, et faire les signaux convenus, et tantôt je passois des journées entières, tout au milieu des ennemis, ne descendant d'un arbre, que pour grimper sur un autre. Souvent même il m'est arrivé, de passer les nuits sur les plus hauts châtaigniers de l'Etna. Et lorsque je ne pouvois plus resister au sommeil, je m'attachois aux branches avec une courroie. Tout cela ne m'étoit pas bien difficile, puisque j'avois été mousse et ramoneur.

J'en fis tant enfin, que la sureté commune me fut entièrement confiée. Testalunga m'aimoit comme son fils, mais si je l'ose dire, j'acquis une renommée qui surpassoit presque la sienne, et les exploits du petit Zoto devinrent en Sicile le sujet de tous les entretiens. Tant de gloire, ne me rendit pas insensible aux douces distractions, que m'inspiroit mon âge. Je vous ai déjà dit, que chez nous les bandits étoient les heros du peuple, et vous jugez bien, que les bergères de l'Etna, ne m'auroient pas disputé leur cœur ; mais le mien étoit destiné, à se rendre à des charmes plus délicats, et l'amour lui reservoit une conquête plus flatteuse.

J'étois lieutenant depuis deux ans, et j'en avois dix-sept finis, lorsque notre troupe fut obligée de retourner vers le Sud ; parce qu'une nouvelle irruption du volcan, avoit détruit nos retraites ordinaires. Au bout de quatre jours nous arrivâmes à un château, appelé Rocca Fiorita, fief et manoir en chef, du Principino, mon ennemi.

Je ne pensois plus guère aux injures que j'en avois reçues, mais le nom du lieu me rendit toute ma rancune. Ceci ne doit point vous surprendre, dans nos climats les cœurs sont implacables. Si le Principino eut été dans son château, je crois que je l'aurois mis à feu et à sang. Je me contentai d'y faire tout le dégât que je pus, et mes camarades, qui connoissoient mes motifs, me secondoient de leur mieux. Les domestiques du château, qui avoient d'abord voulu nous résister, ne résistèrent point au bon vin de leur maitre, que nous répandions à grands flots. Ils furent des nôtres. Enfin nous fimes de Rocca-Fiorita, un véritable pays de Cocagne.

Cette vie dura cinq jours. Le sixième, nos espions m'avertirent, que nous allions être attaqués par tout le régiment de Siracuse, et que le Principino viendrait ensuite avec sa mère, et plusieurs dames de Messine. Je fis retirer ma troupe, mais je fus curieux de rester, et je m'établis sur le sommet d'un chêne touffu, qui étoit à l'extrémité du jardin ; cependant j'avois eu la précaution, de faire un trou dans la muraille du jardin, pour faciliter mon évacion.

Enfin je vis arriver le régiment, qui campa devant la porte du château, après avoir placé des postes tout autour. Puis arriva une file de litières, dans lesquelles étoient les dames, et dans la dernière étoit le

Principino lui même, couché sur une pile de coussins. Il descendit avec peine, soutenu par deux écuyers, se fit précéder par une compagnie de soldats, et lorsqu'il sut, que personne de nous n'étoit resté dans le château, il y entra avec les dames, et quelques gentilhommes de sa suite.

Il y avoit au pied de mon arbre, une source d'eau fraîche, une table de marbre et des bancs. C'étoit la partie du jardin la plus ornée. Je supposai, que la société ne tarderoit pas à s'y rendre, et je me résolus [à] l'attendre, pour la voir de plus près. Effectivement au bout d'une demie heure, je vis venir une jeune personne, à peu près de mon âge. Les anges n'ont pas plus de beauté, et l'impression, qu'elle fit sur moi, fut si forte et si subite, que je serois peut-être tombé du haut de mon arbre, si je n'y eusse été attaché par ma ceinture, ce que je faisois quelque fois, pour me réposer avec plus de sûreté.

La jeune personne avoit les yeux baissés, et l'air de la mélancolie la plus profonde. Elle s'assit sur un banc, s'appuya sur la table de marbre et versa beaucoup de larmes. Sans trop savoir ce que je faisois, je me laissai couler en bas de mon arbre, et me plaçai de manière, à ce que je pouvois la voir, sans être moi même aperçu. Alors je vis le Principino, qui s'avançoit, tenant un bouquet à la main. Il y avoit près de trois ans, que je ne l'avois vu. Il s'étoit formé. Sa figure étoit belle, pourtant assez fade.

Lorsque la jeune personne le vit, sa physionomie exprima le mépris d'une manière, dont je lui sus bon gré. Cependant le Principino l'aborda, d'un air content de lui même, et lui dit : “ Ma chère promise, voici un bouquet, que je vous donnerai, si vous me promettez, de ne jamais plus me parler de ce petit gieux de Zoto. ”

La demoiselle répondit : “ Monsieur le Prince, il me semble que vous avez tort, de mettre des conditions à vos faveurs, et puis, quand je ne vous parlerois pas du charmant Zoto, toute la maison vous en entretiendrait. Votre nourrice elle même, ne vous a-t-elle pas dit, qu'elle n'avoit jamais vu un aussi joli garçon, et pourtant vous étiez là. ”

Le Principino fort piqué répliqua : “ Mademoiselle Sylvia, souvenez-vous que vous êtes ma promise. ” Sylvia ne répondit point, et fondit en larmes.

Alors le Principino furieux lui dit : “ Méprisable créature, puisque tu es amoureuse d'un bandit, voilà ce que tu mérites. ” En même tems il lui donna un soufflet.

Alors la Demoiselle s'écria : “ Zoto, que n'es-tu ici pour punir ce lâche. ” Elle n'avoit pas achevé ces mots, que je parus et je dis au Prince : “ Tu dois me reconnoître. Je suis bandit et je pourrois t'assassiner. Mais je respecte Mademoiselle, qui a daigné m'appeller à son secours, et je veux bien me battre à la manière de vous autres Nobles ” J'avois sur moi deux poignards, et quatre pistolets. J'en fis deux parts, je les mis à dix pas l'une de l'autre, et je laissai le choix au Principino. Mais le malheureux étoit tombé évanouï sur un banc.

Sylvia prit alors la parole, et me dit : “ Brave Zoto, je suis noble et pauvre. Je devois demain épouser le Prince, ou bien être mise au Couvent. Je ne ferai ni l'un ni l'autre. Je veux être à toi pour la vie ” Et elle se jeta dans mes bras.

Vous pensez bien, que je ne me fis pas prier. Cependant il falloit empêcher le Prince, de troubler notre retraite. Je pris un poignard, et me servant d'une pierre en guise de marteau, je lui clouai la main contre le banc, sur lequel il étoit assis. Il poussa un cri et retomba évanouï. — Nous sortîmes par le trou, que j'avois fait dans le mur du jardin et nous regagnâmes le sommet des monts.

Mes camarades avoient tous des maitresses, ils furent charmés que j'en eusse fait une, et leurs belles jurèrent d'obéir en tout à la mienne.

J'avois passé quatre mois avec Sylvia, lorsque je fus obligé de la quitter, pour reconnoître les changements que la dernière éruption avoit fait dans le nord. Je trouvai dans ce voyage à la nature des charmes, qu'auparavant je n'avois pas aperçus. Je remarquai des gazons, des grottes, des ombrages, en des lieux où je n'aurois auparavant vu, que des embuscades ou des postes de défense. Enfin Sylvia avoit attendri mon cœur de brigand. Mais il ne tarda pas à reprendre toute sa férocité.

Je reviens à mon voyage au nord de la montagne. Je m'exprime ainsi parce que les Siciliens, lorsqu'ils parlent de l'Etna, disent toujours “ Il monté ” ou le mont par excellence. Je dirigeai d'abord ma marche sur ce que nous appellons la tour du Philosophe ; mais je ne pus y parvenir. Un gouffre, qui s'étoit ouvert sur les flancs du volcan, avoit vomi un torrent de lave, qui, se divisant un peu au-dessus de la tour, et se rejoignant un mille au-dessous, y formoit une isle tout-à-fait inabordable.

Je sentis tout-de-suite l'importance de cette position, et de plus nous avions dans la tour même, un dépôt de châtaignes, que je ne voulois pas perdre. A force de chercher, je retrouvai un conduit souterrain, où j'avois passé d'autre fois, et qui me conduisit jusqu'au pied, ou plutôt dans la tour elle même. Aussitôt je résolus, de placer dans cette isle tout notre peuple femelle. J'y fis construire des huttes de feuillage. J'en ornai une autant que je le pus. Puis je retournai au Sud, d'où je ramenai toute la colonie, qui fut enchantée de son nouvel asyle.

A présent, lorsque je reporte ma mémoire au tems que j'ai passé dans cet heureux séjour, je l'y retrouve comme isolé, au milieu des cruelles agitations, qui ont assailli ma vie. Nous étions séparés des hommes, par des torrents de flammes. Celles de l'amour embrasoient nos sens. Tout y obéissoit à mes ordres et tout étoit soumis à ma chère Sylvia. Enfin pour mettre le comble à mon bonheur, mes deux frères me vinrent trouver. Tous les deux avoient eu des aventures intéressantes, et j'ose vous assurer, que si quelque jour vous voulez en entendre le recit, il vous donnera plus de satisfaction que celui que je vous fais.

Il est peu d'hommes, qui ne puissent compter de beaux jours ; mais je ne sais, s'il y en a, qui peuvent compter de belles années. Mon bonheur à moi, ne dura pas un an entier. Les braves de la troupe étoient très honnêtes entre eux. Nul n'auroit osé jeter les yeux sur la maîtresse de son camarade, et moins encore sur la mienne. La jalousie étoit donc bannie de notre isle, ou plutôt elle n'en n'étoit qu'exilée pour un tems, car cette furie ne retrouve que trop aisement le chemin des lieux qu'habite l'amour.

Un jeune bandit appelé Antonino, devint amoureux de Sylvia, et sa passion étant très-forte, il ne pouvoit la cacher. Je l'apercevois moi même, mais le voyant fort triste, je jugeai que ma maitresse n'y répondoit pas et j'étois tranquille. Seulement j'aurois voulu guérir Antonino, que j'aimois à cause de sa valeur. Il y avoit dans la troupe un autre bandit appelé Moro, que je detestois au contraire à cause de sa lacheté, et si Testalunga m'en avoit cru, il l'auroit dès long-tems chassé.

Moro sut gagner la confiance du jeune Antonino, et lui promit de servir son amour. Il sut aussi se faire écouter de Sylvia, et lui fit accroire que j'avois une maitresse dans un village voisin. Sylvia craignit de s'expliquer avec moi. Elle eut un air contraint que j'attribuai à un changement dans le sentiment qu'elle me portoit. En même tems Antonino, instruit par Moro, redoubla d'assiduités auprès de Sylvia, et il prit un air de satisfaction, qui me fit supposer qu'elle le rendoit heureux.

Je n'étois pas exercé à démeler des trâmes de ce genre. Je poignardai Sylvia et Antonino. Celui-ci qui ne mourut pas sur le champ, me dévoila la trahison de Moro. J'allai chercher le scelerat, mon poignard sanglant à la main. Il en fut effrayé, tomba à genoux et m'avoua, [que] le Prince de Roccafiorita l'avoit payé, pour me faire perir ainsi que Sylvia, et qu'enfin il ne s'étoit joint à notre troupe que dans l'intention d'accomplir ce dessein. Je le poignardai. Puis j'allai à Messine, et m'étant introduit chez le Prince à la faveur d'un déguisement, je l'envoyai dans l'autre monde, joindre son confident et mes deux autres victimes. Telle fut la fin de mon bonheur, et même de ma gloire. Mon courage, tourna en une entière indifférence pour la vie, et comme j'avois la même indifférence pour la sûreté de mes camarades, je perdis bientôt leur confiance. Enfin je puis vous assurer que depuis lors, je suis devenu un brigant des plus ordinaires.

Peu de tems après Testalunga mourut d'une pleuresie, et toute sa troupe se dispersa. Mes frères qui connoissoient bien l'Espagne, me persuadèrent d'y aller. Je me mis à la tête de douze hommes. J'allai dans la baye de Taormine, et m'y tins caché pendant trois jours. Le quatrième nous nous emparâmes d'un senaut sur lequel nous arrivâmes aux côtes d'Andalousie.

Quoiqu'il y ait en Espagne plusieurs chaines de montagnes, qui pouvoient nous offrir des retraites avantageuses, je donnai la préférence à la Sierra Morena, et je n'eus point lieu de m'en repentir. J'enlevai [*sic*] deux convois de piastres, et je fis d'autres coups importants.

Enfin mes succès donnèrent de l'ombrage à la cour. Le Gouverneur de Cadix eut ordre de nous avoir morts ou vifs, et fit marcher plusieurs régiments. D'un autre côté, le grand Scheik des Gomélez me proposa d'entrer à son service, et m'offrit une retraite dans cette caverne. J'acceptai sans balancer.

L'audience de Grenade ne voulut point en avoir le démenti. Voyant qu'on ne pouvoit nous trouver, elle fit saisir deux pâtres de la vallée et les fit pendre sous le nom des deux frères de Zoto. Je

connoissois ces deux hommes, et je sais qu'ils ont commis plusieurs meurtres. On dit pourtant qu'ils sont irrités, d'avoir été pendus à notre place, et que la nuit ils se détachent du gibet, pour commettre mille désordre. Je n'en n'ai pas été témoin et je ne sais que vous en dire. Cependant il est véritable qu'il m'est arrivé plusieurs fois, de passer près du gibet pendant la nuit et lorsqu'il y avoit clair de lune, j'ai bien vu que les deux pendus n'y étoient point, et le matin ils y étoient de nouveaux.

Voilà mes chers maitres le récit que vous m'avez demandé. Je crois que mes deux frères, dont la vie n'a pas été aussi sauvage, auroient eu des choses plus intéressantes à vous dire, mais ils n'en n'auront pas le tems, car notre embarquement est prêt et j'ai des ordres positifs pour qu'il ait lieu demain matin.

Zoto se retira, et la belle Emina dit avec l'accent de la douleur : “ Cet homme avoit bien raison, le tems du bonheur tient bien peu de place dans la vie humaine. Nous avons passé ici trois jours que nous ne retrouverons peut-être jamais. ” Le souper ne fut point gai et je me hatai de souhaiter le bon soir à mes cousines. J'espérois les revoir dans ma chambre à coucher et réussir mieux à dissiper leur mélancolie.

Elles y vinrent aussi plutôt que de coutume, et pour comble de plaisir, elles avoient leurs ceintures dans leurs mains, cet emblême n'étoit pas difficile à comprendre ; cependant Emina prit la peine de me l'expliquer. — Elle me dit : “ Cher Alphonse, vous n'avez point mis de borne à votre dévouement pour nous, nous ne voulons point en mettre à notre reconnaissance. Peut-être allons nous être séparés pour toujours. Ce seroit pour d'autres femmes un motif d'être sévères ; mais nous voulons vivre dans votre souvenir, et si les femmes que vous verrez à Madrid l'emportent sur nous, pour les charmes de l'esprit et de la figure, elles n'auront du moins pas l'avantage de vous paroître plus tendres et plus passionnées. Cependant mon Alphonse, il faut encore que vous nous renouvellez le serment que vous avez déjà fait de ne point nous trahir, et jurez encore de ne pas croire le mal, que l'on vous dira de nous. ” Je ne pus m'empêcher de rire un peu de la dernière clause, mais je promis ce qu'on voulut, et j'en fus récompensé par les plus douces caresses. Puis Emina me dit encore : “ Mon cher Alphonse, cette relique qui est à votre cou nous gêne. Ne pouvez vous la quitter un instant ? ” Je refusai, mais Zibeddé avoit des ciseaux à la main, elle les passa derrière mon cou, et coupa le ruban. Emina se saisit de la relique, et la jeta dans une fente du rocher. “ Vous la reprendrez demain (me dit-elle) en attendant mettez à votre cou cette tresse tissée de mes cheveux et de ceux de ma sœur, et le talisman qui y est attaché, préserve aussi de l'inconstance, du moins si quelque chose peut en préserver les amants. ” Puis Emina tira une épingle d'or qui retenoit sa chevelure et s'en servit pour fermer exactement les rideaux de mon lit.

Je ferai comme elle, et je jetterai un rideau sur le reste de cette scène. Il suffira de savoir que mes charmantes amies devinrent mes épouses. Il est sans doute des cas où la violence ne peut sans crime répandre le sang innocent. Mais il en est d'autres, où tant de cruauté sert l'innocence en la faisant paroître dans tout son jour. Ce fut aussi ce qui nous arriva, et j'en conclus que mes cousines n'avoient pas eu une part bien réelle à mes songes de la Venta-Quemada.

Cependant nos sens se calmèrent, et nous étions assez tranquilles, lorsqu'une cloche fatale vint à sonner minuit. Je ne pus me défendre d'un certain saisissement et je dis à mes cousines que je craignois que nous ne fussions menacés de quelque évènement sinistre : “ Je le crains comme vous (dit Emina), et le danger en est prochain, mais écoutez bien ce que je vous dis : ne croyez pas le mal qu'on vous dira de nous. N'en croyez pas même à vos yeux. ”

En cet instant les rideaux de mon lit s'ouvrirent avec fracas, et je vis un homme d'une taille majestueuse, habillé à la Moresque. Il tenoit l'Alcoran d'une main et un sabre dans l'autre. Mes cousines se jettèrent à ses pieds et lui dirent : “ Puissant Scheik des Gomelez, pardonnez nous ” Le Scheik répondit d'une voix terrible : “ Adonde estan las fahhas ” (où sont vos ceintures ?)

Puis se tournant vers moi, il me dit : “ Malheureux Nazaréen, tu as déshonoré le sang des Gomelez. Il faut te faire Mahométan ou mourir. ”

J'entendis un affreux hurlement, et j'aperçus le démoniaque Pascheco, qui me faisoit des signes dans le fond de la chambre ; mes cousines l'aperçurent aussi, elles se levèrent avec fureur, saisirent Pascheco, et l'entraînèrent hors de la chambre.

“ Malheureux Nazaréen (reprit encore le Scheïk des Gomelez) avale d’un trait le breuvage contenu dans cette coupe, ou tu periras d’une mort honteuse et ton corps suspendu entre ceux des frères de Zoto y sera la proie des vautours, et le jouet des esprits de ténèbres, qui s’en serviront dans leurs infernales métamorphoses. ” Il me parut qu’en pareille occasion l’honneur me commandoit le suicide. Je m’écriai avec douleur : “ Oh mon père, à ma place vous eussiez fait comme moi. ” Puis je pris la coupe et la vidai d’un trait. Je sentis un malaise affreux et tombai sans connoissance.

HUITIEME JOURNÉE.

Puisque j’ai l’honneur de vous raconter mon histoire, vous jugez bien que je ne suis point mort du poison que j’avois cru prendre. Je tombai seulement en défaillance et j’ignore combien de tems j’y suis resté. Tout ce que j’en sais, c’est que je me suis réveillé sous le gibet de los Hermanos, et pour cette fois je me reveillai avec une sorte de plaisir, car au moins j’avois la satisfaction de voir que je n’étois point mort. Je ne me reveillai pas non plus entre les deux pendus, j’étois à leur gauche et je vis à leur droite un autre homme, que je pris aussi pour un pendu, parce qu’il paroissoit sans vie et qu’il avoit une corde au cou. Cependant je reconnus qu’il dormoit et je le reveillai. L’inconnu voyant où il étoit, se mit à rire et dit : “ Il faut convenir que dans l’étude de la cabale, on est sujet à de facheuses méprises. Les mauvais génies savent prendre tant de formes que l’on ne sait à qui l’on a à faire. — Mais (ajouta-t-il), pourquoi ai-je une corde au cou ? je croyois y avoir une tresse de cheveux. ” Puis il m’aperçut et me dit : “ Ah vous, vous êtes bien jeune pour un cabaliste. Mais vous avez aussi une corde au cou. ” Effectivement j’en avois une. Je me rappelai qu’Emina avoit passée à mon cou une tresse tissée de ses cheveux et de ceux de sa sœur, et je ne savois qu’en penser.

Le cabaliste me fixa quelques instants, et puis il me dit : “ Non, vous n’êtes pas des nôtres, vous vous appelez Alphonse, votre mère étoit une Gomelez ; vous êtes Capitaine aux gardes-Vallones, brave, mais encore un peu simple. N’importe, il faut sortir d’ici, et puis nous verrons ce qu’il y aura à faire. ”

La porte du gibet se trouvoit ouverte. Nous en sortîmes, et je revis encore la vallée maudite de Los-Hermanos. Le cabaliste me demanda où je voulois aller ? Je lui répondis que j’étois décidé à suivre le chemin de Madrid. “ Bon, (me dit-il) je vais aussi de ce côté là, mais commençons d’abord par prendre quelque nourriture. ” Il tira de sa poche, une tasse de vermeil, un pot rempli d’une sorte d’opiat, et un flacon de cristal, qui contenoit une liqueur jaunâtre. Il mit dans la tasse une cuillerée d’opiat, versa dedans quelques gouttes de liqueur et me dit d’avalier le tout. Je ne me la fis point répéter, car le besoin me faisoit défaillir, l’élixir étoit merveilleux. Je m’en sentis tellement restauré, que je n’hésitai point à me mettre en marche à pied, ce qui sans cela m’en parut difficile.

Le soleil étoit déjà assez haut, lorsque nous aperçûmes la malencontreuse Venta-Quémada. Le cabaliste s’arrêta et dit : “ Voici un cabaret, où l’on m’a joué cette nuit un tour bien cruel. Il faut pourtant que nous y entrions. J’y ai laissé de certaines provisions qui nous feront du bien. ”

Nous entrâmes en effet dans la desastreuse Venta, et nous trouvâmes dans la salle à manger, une table couverte et garnie d’un paté de perdrix, et de deux bouteilles de vin. Le cabaliste paroissoit avoir bon appetit, et son exemple m’encouragea, sans cela je ne sais si j’aurois pu prendre sur moi de manger, car tout ce que j’avois vu depuis quelques jours, bouleversoit tellement mes esprits, que je ne savois plus ce que je faisois, et si quelqu’un l’eût entrepris, il seroit parvenu à me faire douter de ma propre existence.

Lorsque nous eumes achevé de diner, nous nous mîmes à parcourir les chambres et nous arrivâmes à celle où j’avois couché, le jour de mon départ d’Anduhar. Je reconnus mon malheureux grabat et m’y étant assis, je me mis à réfléchir sur tout ce qui m’étoit arrivé, et surtout aux evenements de la caverne. Je me rappelai qu’Emina m’avoit averti de ne pas croire le mal qu’on me diroit d’elle. — J’étois occupé de ces reflexions, lorsque le cabaliste, me fit remarquer quelque chose de brillant entre les ais mal joints du plancher. J’y regardai de plus près, et je vis que c’étoit la rélique que les deux sœurs avoient ôtée de mon cou. J’avois vu qu’elles l’avoient jettée dans une fente du rocher de la

caverne, et je la retrouvais dans une fente du plancher. Je me mis à imaginer que je n'étais réellement pas sorti de ce malheureux cabaret, et que l'hermite l'inquisiteur, et les frères de Zoto, étoient autant de fantômes produits par des fascinations magiques. Cependant à l'aide de mon épée je retirai la relique, et je la remis à mon cou.

Le cabaliste se prit à rire et me dit : “ Ceci vous appartient donc Seigneur cavalier. Si vous avez couché ici, je ne suis point surpris que vous vous soyez réveillé sous le gibet. N'importe il faut nous remettre en marche, nous arriverons bien ce soir à l'hermitage. ”

Nous nous remîmes en route, et nous n'étions pas encore à moitié chemin, lorsque nous rencontrâmes l'hermite, qui paroissoit avoir bien de la peine à marcher. Du plus loin qu'il nous aperçut il s'écria : “ Ah mon jeune ami, je vous cherchois, revenez à mon hermitage. Arrachez votre ame des griffes de Satan, mais soutenez moi. J'ai fait pour vous de cruels efforts. ” Nous nous reposâmes et puis nous continuâmes à marcher, et le vieillard put nous suivre, en s'appuyant tantôt sur l'un tantôt sur l'autre. Enfin nous arrivâmes à l'hermitage.

La première chose que j'y vis fut Pascheco, étendu dans le milieu de la chambre. Il sembloit à l'agonie, ou du moins il avoit la poitrine déchirée par ce rale affreux, dernier pronostic d'une mort prochaine. Je voulus lui parler, mais il ne me reconnut pas, l'hermite prit de l'eau benite et en aspergea le démoniaque en lui disant : “ Pascheco, Pascheco, au nom de ton rédempteur, je t'ordonne de nous dire, ce qui t'est arrivé cette nuit. ” Pascheco fremit, fit entendre un long hurlement et commença en ces termes.

Récit de Pascheco.

Mon père, vous étiez dans la chapelle, et vous y chantiez des lithanies, lorsque j'entendis frapper à cette porte et des bêlements qui ressembloient parfaitement à ceux de notre chèvre blanche. Je crus donc que c'étoit elle, et je pensai, qu'ayant oublié de la traire, la pauvre bête venoit m'en rappeler. Je le crus d'autant plus aisement, que la même chose étoit réellement arrivée quelques jours auparavant. Je sortis donc de votre cabanne, et je vis effectivement votre chèvre blanche, qui me tournoit le dos et me montrait ses pis gonflés. Je voulus la saisir pour lui rendre le service qu'elle me demandoit, mais elle s'échappa de mes mains, et toujours s'arrêtant et m'échappant toujours, elle me conduisit au bord du précipice, qui est près de votre hermitage.

Lorsque nous y fumes arrivés, la chèvre blanche se changea en un bouc noir, cette metamorphose me fit grand peur, et je voulus fuir du côté de notre demeure, mais le bouc noir me coupa le chemin et puis se dressant sur ses pieds de derrière, et me regardant avec des yeux enflammés, il me causa une telle frayeur, que mes sens en furent glacés.

Alors le bouc maudit se mit à me donner des coups de cornes, en me ramenant vers le précipice. Lorsque j'y fus, il s'arrêta pour jouir de mes mortelles angoisses. Enfin il me précipita — Je me croyois en poudre, mais le bouc fut au fond du précipice avant moi, et me reçut sur son dos sans que je me fisse du mal.

De nouvelles frayeurs ne tardèrent pas à m'assaillir, car dès que ce maudit bouc, m'eut senti sur son dos, il se mit à galopper d'une étrange manière. Il ne faisoit qu'un bond d'une montagne à l'autre, franchissant les plus profondes vallées, comme si elles n'eussent été que des fossés. Enfin il se secoua, et je tombai je ne sais comment dans le fond d'une caverne ; là je vis le jeune cavalier qui ces jours derniers a couché dans notre hermitage. Il étoit sur son lit et avoit auprès de lui deux filles très belles, habillées à la Moresque ; ces deux jeunes personnes après lui avoir fait quelques caresses, ôtèrent de son cou une relique, qui y étoit, et dès ce moment elles perdirent leur beauté à mes yeux, et je reconnus en elles les deux pendus de la vallée de Los-hermanos. Mais le jeune Cavalier les prenant toujours pour des personnes charmantes, leur prodigua les noms les plus tendres. Alors l'un des pendus ôta la corde qu'il avoit à son cou, et la mit au cou du cavalier qui lui en témoigna sa reconnoissance par de nouvelles caresses. Enfin ils fermèrent leurs rideaux et je ne sais ce qu'ils firent alors, mais je pense que c'étoit quelque affreux pêché.

Je voulois crier, mais je ne pus proferer aucun son, cela dura quelque tems, enfin une cloche sonna minuit, et bientôt après je vis entrer un démon, qui avoit des cornes de feu, et une queue enflammée, que quelques petits diables portoient derrière lui.

Ce démon tenoit un livre dans une main, et une fourche dans l'autre. Il menaça le cavalier de le tuer, s'il n'embrassoit la religion de Mahomet. Alors voyant le danger où se trouvoit l'âme d'un chrétien, je fis un effort, et il me semble que j'étois parvenu à me faire entendre. Mais au même instant les deux pendus sautèrent sur moi et m'entraînèrent hors de la caverne, où je trouvai le bouc noir. L'un de[s] deux pendus se mit à cheval sur le bouc, et l'autre sur mon cou, et puis ils nous forcerent à galopper par monts et par vauds. — Le pendu que je portois sur mon cou, me pressoit les flancs à coups de talons, mais trouvant que je n'allois pas encore à son gré ; tout en courant il ramassa deux scorpions, les attacha à ses pieds en manière d'éperons, et se mit à me déchirer les côtes avec la plus étrange barbarie. Enfin nous arrivâmes à la porte de l'hermitage, où ils me quittèrent. Ce matin, mon père, vous m'y avez trouvé sans connoissance. Je me crus sauvé lorsque je me vis dans vos bras, mais le venin des scorpions a pénétré dans mon sang — Il me déchire les entrailles ; je n'y survivrai point. — Ici le démoniaque poussa un affreux hurlement et se tut.

Alors l'hermite prit la parole et me dit : “ Mon fils, vous l'avez entendu, se peut-il que vous ayez été en conjonction charnelle avec ces deux démons ? Venez, confessez vous, avouez votre coulpe. La clémence divine est sans bornes. Vous ne répondez pas, seriez vous tombé dans l'endurcissement ? ”

Après avoir donné quelques instants à la réflexion, je répondis : “ Mon père, ce gentilhomme démoniaque a vu d'autres choses que moi. L'un de nous a eu les yeux fascinés, et peut-être avons nous mal vu tous les deux. Mais voici, un gentilhomme cabaliste, qui a aussi couché à la Venta-Quemada. S'il veut nous conter son aventure, peut-être y trouverions nous de nouvelles lumières, sur la nature des évènements, qui nous occupent depuis quelques jours.

— Seigneur Alphonse, (répondit le cabaliste), les gens qui comme moi s'occupent des sciences occultes ; ne peuvent pas tout dire. Je tâcherai cependant, de contenter votre curiosité, autant que cela sera en mon pouvoir, mais ce ne sera pas ce soir, s'il vous plait, soupçons et allons nous coucher, demain nos sens seront plus rassés. ”

L'Anachorète nous servit un souper frugal, après lequel chacun ne songea plus qu'à se coucher. Le cabaliste prétendit avoir des raisons, pour passer la nuit auprès du démoniaque, et je fus comme l'autre fois renvoyé à la chapelle. Mon lit de mousse y étoit encore. Je m'y couchai. L'hermite me souhaite le bon soir, et m'avertit que pour plus de sûreté, il fermeroit la porte en s'en allant.

Lorsque je me vis seul, je songeai au récit de Pascheco. Il étoit certain que je l'avois vu dans la caverne. Il l'étoit aussi que j'avois vu mes cousines sauter sur lui et l'entraîner hors de la chambre ; mais Emina m'avoit, averti de ne point mal penser d'elle ou de sa sœur. Enfin les démons qui s'étoient emparé de Pascheco, pouvoient aussi troubler ses sens, et l'assaillir de toutes sortes de visions. Enfin je cherchois encore des motifs pour justifier et aimer mes cousines, lorsque j'entendis sonner minuit... Bientôt après j'entendis frapper à la porte, et comme les beléments d'une chèvre. Je pris mon épée, j'allai à la porte et je dis d'une voix forte : “ Si tu es le diable, tâche d'ouvrir cette porte, car l'hermite l'a fermée ” la chèvre se tut... J'allai me coucher et dormis jusqu'au lendemain.

NEUVIEME JOURNÉE.

L'hermite vint m'éveiller, s'assit sur mon lit, et me dit : “ Mon enfant, de nouvelles obsessions ont cette nuit assailli mon malheureux hermitage. Les solitaires de la Thébaïde n'ont pas été plus exposés à la malice de satan. Je ne sais non plus que penser de l'homme qui est venu avec toi, et qui se dit cabaliste. Il a entrepris de guérir Pascheco, et lui a fait réellement beaucoup de bien, mais il ne s'est

point servi des exorcismes, prescrits par le rituel de notre sainte église. Viens dans ma cabanne, nous déjeunerons, et puis nous lui demanderons son histoire, qu'il nous a promise hier au soir. ”

Je me levai et suivis l'hermite. Je trouvai en effet que l'état de Pascheco étoit devenu plus supportable, et sa figure moins hideuse. Il étoit toujours borgne, mais sa langue étoit rentrée dans sa bouche. Il n'écumoit plus, et son œil unique paroissoit moins hagard. J'en fis compliment au cabaliste, qui me répondit que ce n'étoit la qu'un très foible échantillon de son savoir faire. Ensuite l'hermite apporta le déjeûné qui consistoit en lait bien chaud et châtaignes.

Tandis que nous déjeûnions, nous vîmes entrer un homme sec et hâve, dont toute la figure avoit quelque chose d'effrayant, sans que l'on put dire précisément, ce que c'étoit en lui qui inspireroit ainsi l'épouvante. L'inconnu se mit à genoux devant moi, et ôta son chapeau. Alors je vis qu'il avoit un bandeau sur le front. Il me présenta son chapeau, de l'air dont on demande l'aumône. J'y jettai une pièce d'or. L'extraordinaire mendiant me remercia, et ajouta : “ Seigneur Alphonse, votre bienfait ne sera pas perdu, je vous avertis qu'une lettre importante, vous attend à Puerto-Lapiche. N'entrez pas en Castille sans l'avoir lue. ” Après m'avoir donné cet avis, l'inconnu se mit à genoux devant l'hermite, qui remplit son chapeau de châtaignes. Puis il se mit à genoux devant le cabaliste, mais se relevant aussitôt, il lui dit : “ Je ne veux rien de toi. Si tu dis ici qui je suis, tu t'en repentiras. ” Puis il sortit de la cabanne.

Lorsque le mendiant fut sorti, le cabaliste se prit à rire, et nous dit : “ Pour vous faire voir le peu de cas que je fais des menaces de cet homme, je vous dirai d'abord qu'il est ; c'est le juif errant, dont peut-être vous avez entendu parler. Depuis environs mille sept cents ans, il ne s'est ni assis, ni couché, ni reposé, ni endormi. Tout en marchant il mangera vos châtaignes, et d'ici à demain matin, il aura fait soixante lieues. Pour l'ordinaire il parcourt en tous sens, les vastes déserts de l'Afrique. Il s'y nourrit de fruits sauvages, et les animaux féroces ne peuvent lui faire de mal, à cause du signe sacré du Thau imprimé sur son front, et qu'il voile avec un bandeau comme vous l'avez vu. Il ne paroît guère dans nos contrées, à moins d'y être forcé par les opérations de quelque cabaliste. Au reste je vous assure que ce n'est pas moi qui l'ai fait venir ici, car je le déteste. Cependant je conviens qu'il est informé de beaucoup de choses, et je ne vous conseille point Seigneur Alphonse, de négliger l'avis qu'il vous a donné.

— Seigneur cabaliste (lui répondis-je), le juif m'a dit qu'il y avoit à Puerto-Lapiche une lettre pour moi. J'espère y être après-demain, et je ne manquerai pas de la demander.

— Il n'est pas nécessaire d'attendre si longtems (reprit le cabaliste), et il faudroit que j'eusse bien peu de crédit dans le monde des génies, pour ne pas vous faire avoir cette lettre plutôt. ” Alors il se retourna du côté de son épaule droite, et prononça quelques mots d'un ton impératif. Au bout de cinq minutes, nous vîmes tomber sur la table une grosse lettre à mon adresse. Je l'ouvris et j'y lus ce qui suit :

Seigneur Alphonse !

C'est de la part de notre Roi Don Fernand quarto, que je vous fais parvenir l'ordre de ne point entrer encore en Castille. N'attribuez cette rigueur qu'au malheur que vous avez eu de mécontenter le saint tribunal, chargé de conserver la pureté de la foi dans les Espagnes. Ne diminuez point de zèle pour le service du Roi. Vous trouverez ci-joint un congé de trois mois. Passez ce tems sur les frontières de la Castille, et de l'Andalousie, sans trop vous faire voir dans aucune de ces deux provinces. L'on a eu soin de tranquilliser votre respectable père, et de lui faire voir cette affaire, sous un point-de vue qui ne lui fasse pas trop de peine.

Votre affectionné Don Sanche de Tor de Pennas, Ministre de la guerre.

Cette lettre étoit accompagnée d'un congé de trois mois en bonne forme, et revêtu de tous les seings et cachets accoutumés.

Nous fîmes compliment au cabaliste sur la célérité de ses couriers. Puis nous le priâmes de tenir sa promesse et de nous conter, ce qui lui étoit arrivé la nuit dernière à la Venta-Quemada. Il nous répondit comme la veille, qu'il y auroit bien des choses dans son récit, que nous ne pourrions comprendre, mais après avoir réfléchi un instant, il commença en ces termes.

Histoire du Cabaliste.

On m'appelle en Espagne Don Pedre de Uzeda, et c'est sous ce nom que je possède un joli château, à une lieue d'ici. Mais mon véritable nom est Rabi Sadok Ben Mamoun, et je suis juif. Cet aveu est en Espagne un peu dangereux à faire, mais outre que je m'en fie à votre probité, je vous avertis qu'il ne seroit pas très aisé de me nuire. L'influence des astres sur ma destinée, commença à se manifester des l'instant de ma naissance, et mon père qui tira mon horoscope, fut comblé de joie, lorsqu'il vit que j'étois venu au monde, précisément à l'entrée du soleil, dans le signe de la vierge. Il avoit à la vérité employé tout son art, pour que cela arriva ainsi, mais il n'avoit pas espéré autant de précision dans le succès. Je n'ai pas besoin de vous dire que mon père Mamon étoit le premier astrologue de son tems. Mais la science des constellations étoit une des moindres qu'il posséda, car il avoit poussé celle de la cabale jusqu'à un degré, où nul Rabbin n'étoit parvenu avant lui.

Quatre ans après que je fus venu au monde, mon père eut une fille, qui naquit sous le signe des gémeaux. Malgré cette différence, notre éducation fut la même. Je n'avois pas encore atteint douze ans et ma sœur huit, que nous savions déjà l'Hebreu, le Chaldéen, le Syro-Chaldéen, le Samaritain, le Copte, l'Abyssin, et plusieurs autres langues mortes ou mourantes. De plus, nous pouvions sans le secours d'un crayon, combiner toutes les lettres d'un mot de toutes les manières indiquées par les règles de la Cabale.

Ce fut aussi à la fin de ma douzième année, que l'on nous boucla, tous les deux, avec beaucoup d'exactitude et pour que rien ne démentit la pruderie du signe sous lequel j'étois né, l'on ne nous donna à manger que des animaux vierges, avec l'attention de ne me faire manger que des mâles et des femelles à ma sœur.

Lorsque j'eus atteint l'âge de seize ans, mon père commença à nous innitier aux mystères de la cabale Schafiroth. D'abord il mit entre nos mains le Sepher Zoohâr, ou livre lumineux appelé ainsi, parce que l'on n'y comprend rien du tout, tant la clarté qu'il répand éblouit les yeux de l'entendement. Ensuite nous étudiâmes le Siphra Dzaniutha, ou livre occulte, dont le passage le plus clair peut passer pour une énigme. Enfin nous en vinmes au Hadra Raba et Hadra Sutha, c'est-à-dire au grand et petit Sanhedrin. Ce sont des dialogues dans lesquels Rabbi-Siméon, fils de Johaï, auteur des deux autres ouvrages, rabaisant son style à celui de la conversation, feint d'instruire ses amis des choses les plus simples, et leur révèle cependant les plus étonnans mystères, ou plutôt toutes ces révélations, nous viennent directement du prophète Elie, lequel quitta furtivement le séjour celèste, et assista à cette assemblée sous le nom supposé du Rabin Abba. Peut-être vous imaginez vous vous autres, avoir acquis quelque idée de tous ces divins écrits, par la traduction latine que l'on a imprimée avec l'original Chaldéen en l'année 1684 dans une petite ville de l'Allemagne appelée Francfort, mais nous nous rions de la présomption de ceux qui imaginent, que pour lire il suffise de l'organe matériel de la vue. Cela pourroit suffire en effet pour de certaines langues modernes, mais dans l'Hebreu chaque lettre est un nombre, chaque mot une combinaison savante, chaque phrase une formule épouvantable, qui bien prononcée avec toutes les aspirations, les accents convenables, pourroit abimer les monts et dessécher les fleuves. Vous savez assez qu'Adunaï créa le monde par la parole, ensuite il se fit parole lui même. — La parole frappe l'air et l'esprit, elle agit sur les sens et sur l'âme. Quoique profane vous pouvez aisément en conclure qu'elle doit être le véritable intermédiaire entre la matière et les intelligences de tous les ordres. Tout ce que je puis vous en dire, c'est que tous les jours, nous acquerions non seulement de nouvelles connoissances, mais un pouvoir nouveau, et si nous n'osions pas en faire usage, au moins nous avions le plaisir de sentir nos forces et d'en avoir la conviction intérieure. — Mais nos félicités cabalistiques, furent bientôt interrompues, par le plus funeste de tous les événements. — Tous les jours nous remarquions ma sœur et moi, que notre père Mamon perdoit de ses forces. Il sembloit un esprit pur, qui auroit revêtu une forme humaine seulement pour être perceptible aux sens grossiers des êtres sublunaires. Un jour enfin, il nous fit appeler dans son cabinet. Son air étoit si vénérable et divin, que par un mouvement involontaire, nous nous mîmes tous deux à

genoux — Il nous y laissa ; et nous montrant une horloge de sable, il nous dit : “ Avant que ce sable se soit écoulé, je ne serai plus. — Ne perdez aucune de mes paroles. — Mon fils, je m’adresse d’abord à vous — je vous ai destiné des épouses célestes, filles de Salomon et de la Reine de Saba. Leur naissance ne les destinoit qu’à être de simples mortelles. Mais Salomon avoit révélé à la Reine le grand nom de celui qui est. La reine le proféra à l’instant même de ses couches. Les génies du grand orient accoururent et reçurent les deux jumelles, avant qu’elles eussent touché le séjour impur que l’on nomme terre. — Ils les portèrent dans la sphère des filles d’Elohim, où elles reçurent le don de l’immortalité, avec le pouvoir de le communiquer à celui qu’elles choisiroient pour leur époux commun. — Ce sont ces deux épouses ineffables, que leur père a eu en vue dans son Schir haschirim ou cantique des cantiques. Etudiez ce divin Epithalame de neuf en neuf versets. — Pour vous ma fille, je vous destine un hymen encore plus beau. Les deux Thamims, ceux que les Grecs ont connus sous le nom de Dioscures, les Phéniciens sous celui de Kabires ; en un mot, les gémeaux célestes. Il[s] seront vos époux — Que dis-je — votre cœur sensible, je crains qu’un mortel. — Le sable s’écoule. — Je meurs. ”

Après ces mots, mon père s’évanouit, et nous ne trouvâmes à la place où il avoit été, qu’un peu de cendres brillantes et légères. Je récueillis ces restes précieux. Je les renfermai dans une urne, et je les plaçai dans le tabernacle intérieur de notre maison, sous les ailes des cherubins.

Vous jugez bien que l’espoir de jouir de l’immortalité, et de posséder deux épouses célestes, me donna une nouvelle ardeur pour les sciences cabalistiques, mais je fus des années, avant que d’oser m’élever à une telle hauteur, et je me contentai de soumettre à mes conjurations quelques génies du dix-huitième ordre. Cependant, m’ehardissant peu à peu, j’essayai l’année passée un travail sur les premiers versets du Schir ha Schirim. A peine en avois-je composé une ligne, qu’un bruit affreux se fit entendre, et mon château sembla s’écrouler sur ses fondements. Tout cela ne m’effraya point, au contraire j’en conclus que mon opération étoit bienfaite. Je passai à la seconde ligne, lorsqu’elle fut achevée, une lampe que j’avois sur ma table, sauta sur le parquet, y fit quelques bonds, et alla se placer devant un grand miroir qui étoit au fond de ma chambre. Je regardai dans le miroir, et je vis le bout de deux pieds de femme très-jolis. Puis deux autres petis pieds. J’osai me flatter que ces pieds charmants appartenoient aux célestes filles de Salomon, mais je ne crus pas devoir pousser plus loin mes opérations.

Je les repris la nuit suivante, et je vis les quatre petits pieds jusqu’à la cheville. Puis la nuit d’après, je vis les jambes jusqu’aux genoux, mais le soleil sortit du signe de la vierge, et je fus obligé de discontinuer.

Lorsque le soleil fut entré dans le signe des gémeaux, ma sœur fit des opérations semblables aux miennes, et eut une vision, non moins extraordinaire, que je ne vous dirai point, par la raison qu’elle ne fait rien à mon histoire.

Cette année-ci, je me préparois à recommencer, lorsque j’appris qu’un fameux adepte devoit passer par Cordoue. Une discussion que j’eus à son sujet avec ma sœur, m’engagea à l’aller voir à son passage. Je partis un peu tard et n’arrivai ce jour-là qu’à la Venta Quemada. Je trouvai ce cabaret abandonné par la peur des revenants, mais comme je ne les crains pas, je m’établis dans la chambre à manger, et j’ordonnai au petit Nemraél de m’apporter à souper. Ce Nemraél est un petit génie d’une nature très abjecte, que j’emploie à des commissions pareilles, et c’est lui qui est allé chercher votre lettre à Puerto Lapiche. Il alla à Anduhar où couchoit un prier de Bénédictins, s’empara sans façons de son souper, et me l’apporta. Il consistoit dans ce pâté de perdrix que vous avez trouvé le lendemain matin. Quant à moi j’étois fatigué et j’y touchai à peine. Je renvoyai Nemraél chez ma sœur, et j’allai me coucher.

Au milieu de la nuit, je fus réveillé par une cloche qui sonna douze coups. Après ce prélude je m’attendois à voir quelque revenant et je me préparois même à l’écarter, parce qu’en général ils sont incommodes et facheux. J’étois dans ces dispositions, lorsque je vis une forte clarté sur une table qui étoit au milieu de la chambre, et puis il y parut un petit rabbin bleu de ciel, qui s’agitoit devant un pupitre, comme les rabbins font quand ils prient. Il n’avoit pas plus d’un pied de haut, et non seulement son habit étoit bleu, mais même son visage, sa barbe, son pupitre et son livre. Je reconnus

bientôt que ce n'étoit pas là un revenant, mais un génie du vingt-septième ordre. Je ne savois pas son nom, et je ne le connoissois pas du tout. Cependant je me servis d'une formule qui a quelque pouvoir sur tous les esprits en général. Alors le petit rabbin bleu de ciel, se tourna de mon côté et me dit : " Tu a[s] commencé tes opérations à rébours, et voila pourquoi les filles de Salomon, se sont montrées à toi les pieds les premiers. Commence par les derniers versets, et cherche d'abord le nom des deux beautés célestes. " Après avoir ainsi parlé le petit rabbin disparut. — Ce qu'il m'avoit dit étoit contre toutes les règles de la cabale. Cependant j'eus la foiblesse de suivre son avis. Je me mis après le dernier verset du Schir-Haschirim, et cherchant les noms des deux immortelles, je trouvai Emina et Zibeddé. J'en fus très-surpris, cependant je commençai les évoquations. Alors la terre s'agita sous mes pieds, d'une façon épouvantable, je crus voir les cieux s'écrouler sur ma tête, et je tombai sans connoissance.

Lorsque je revins à moi, je me trouvai dans un séjour tout éclatant de lumière, dans les bras de quelques jeunes gens plus beaux que des anges ; l'un d'eux me dit : " Fils d'Adam, reprends tes esprits, tu es ici dans la demeure de ceux qui ne sont point morts. Nous sommes gouvernés par le Patriarche Henoch, qui a marché devant Elohim, et qui a été enlevé de dessus la terre. Le Prophète Elie est notre grand prêtre, et son chariot sera toujours à ton service, quand tu voudra[s] te promener dans quelque planète. Quant à nous, nous sommes des Egrégors, nés du commerce des fils d'Elohim avec les filles des hommes. Tu veras aussi parmi nous quelques Nephelims, mais en petit nombre. Viens nous allons te présenter à notre souverain. "

Je les suivis et j'arrivai au pied du trône sur le quel siégeoit Henoch, je ne pus jamais soutenir le feu qui sortoit de ses yeux, et je n'osois élever les miens plus haut que sa barbe, qui ressembloit assez à cette lumière pâle que nous voyons autour de la lune dans les nuits humides. — Je craignis que mon oreille ne put soutenir le son de sa voix, mais sa voix étoit plus douce que celle des orgues célestes. — Cependant il l'adoucit encore pour me dire : " Fils d'Adam l'on va t'ammener tes épouses. " Aussitôt je vis entrer le prophète Elie, tenant les mains de deux beautés, dont les appas ne sauroient être conçus par les mortels. C'étoient des charmes si délicats que leurs ames se voyoient à travers, et l'on appercevoit distinctement le feu des passions, lorsqu'il se glissoit dans leurs veines et se méloit à leur sang. Derrière elles deux Nephelims portoient un trépied, d'un metal aussi supérieur à l'or, que celui-ci est plus précieux que le plomb. On plaça mes deux mains dans celles des filles de Salomon, et l'on mit à mon cou une tresse tissée de leur[s] cheveux. Une flamme vive et pure sortant alors du trépied, consuma en un instant tout ce que j'avois de mortel. — Nous fumes conduits à une couche resplendissante de gloire et embrasée d'amour. — On ouvrit une grande fenêtre qui communiquoit avec le troisième ciel, et les concerts des anges achevèrent de mettre le comble à mon ravissement... Mais vous le dirai-je, le lendemain je me réveillai sous le gibet de Los Hermanos, et couché auprès de leurs deux infames cadavres, aussi bien que le cavalier que voila. J'en conclus que j'ai eu à faire à des esprits très malins et dont la nature ne m'est pas bien connue, je crains même beaucoup que toute cette aventure ne me nuise auprès des véritables filles de Salomon, dont je n'ai vu que le bout des pieds.

" Malheureux aveugle (dit l'Hermitte), et que regrettes-tu ? Tout n'est qu'illusion dans ton art funeste. Les maudits succubes qui t'ont joué, ont fait éprouver les plus affreux tourments à l'infortuné Pascheco, et sans doute un sort pareil attend ce jeune cavalier, qui, par un endurcissement funeste, ne veut point nous avouer ses fautes. — Alphonse, mon fils Alphonse, répens toi, il en est encore tems. "

Cette obstination de l'hermite, à me demander des aveux que je ne voulois point lui faire, me déplut beaucoup, j'y répondis assez froidement en lui disant, que je respectois ses saintes exhortations, mais que je ne me conduisois que par les loix de l'honneur, ensuite on parla d'autres chose.

Le cabaliste me dit : " Seigneur Alphonse, puisque vous êtes poursuivi par l'inquisition, et que le Roi vous ordonne de passer trois mois dans ce désert ; je vous offre mon château, vous y verrez ma sœur Rebecca, qui est presque aussi belle que savante. — Oui venez, vous descendez des Gomelez, et ce sang a droit de nous intéresser. "

Je regardai l'hermite pour lire dans ses yeux, ce qu'il pensoit de cette proposition — Le cabaliste parut deviner ma pensée, et s'adressant à l'hermite, il lui dit : " Mon père, je vous connois plus que vous ne pensez. Vous pouvez beaucoup par la foi. Mes voies ne sont pas aussi saintes, mais elles ne sont pas diaboliques. — Venez aussi chez moi avec Pascheco, dont j'acheverai la guérison. "

L'hermite avant de répondre se mit en prière, puis après un instant de méditation, il vint à nous d'un air riant, et dit qu'il étoit prêt à nous suivre. — Le cabaliste se tourna du côté de son épaule droite et ordonna qu'on lui amena des chevaux. Un instant après, on en vit deux à la porte de l'hermitage, avec deux mules, sur lesquelles se mirent l'hermite et le possédé. Bien que le château fut à une journée, à ce que nous avoit dit Ben Mamoun. Nous y fumes en moins d'une heure.

Pendant le voyage Ben Mamoun, m'avoit beaucoup parlé de sa savante sœur, et je m'attendois à voir une Médée à la noire chevelure, une baguette à la main, et marmottant quelques mots de Grimoire, mais cette idée étoit tout-à-fait fausse. L'aimable Rebecca qui nous reçut à la porte du château, étoit la plus aimable et touchante blonde qu'il soit possible d'imaginer, ses beaux cheveux dorés toiboient sans art sur ses épaules. Une robe blanche la couvroit négligement, mais elle étoit fermée par des agraffes d'un prix inestimable. Son extérieur annonçoit une personne qui ne s'occupoit jamais de sa parure, mais en s'en occupant davantage, il eut été difficile de mieux réussir.

Rebecca sauta au cou de son frère, et lui dit : “ Combien vous m'avez inquieté, j'ai toujours eu de vos nouvelles, hors la première nuit. Que vous étoit-il donc arrivé ?

— Je vous conterai tout cela (répondit Ben Mamoun) pour le moment ne songez qu'à bien recevoir les hôtes que je vous amène, celui-ci est l'hermite de la vallée, et ce jeune homme est un Gomélez. ”

Rebecca regarda l'hermite avec assez d'indifférence, mais lorsqu'elle eut jetté les yeux sur moi, elle parut rougir et dit d'un air assez triste : “ j'espère pour votre bonheur que vous n'êtes pas des nôtres. ”

Nous entrâmes et le pont-levis fut aussitôt fermé sur nous. Le château étoit assez vaste, et tout y paroissoit dans le plus grand ordre. Cependant nous n'y vîmes que deux domestiques, à savoir un jeune Mulâtre et une Mulate [*sic*] du même âge. Ben Mamoun nous conduisit d'abord à sa bibliothèque, c'étoit une petite rotonde qui servoit aussi de salle à manger. Le Mulâtre vint mettre la nappe, apporta une olla-potrída et quatre couverts, car la belle Rebecca ne se mit point à table avec nous. L'hermite mangea plus qu'à l'ordinaire et parut aussi s'humaniser davantage. Pascheco, toujours borgne, ne sembloit d'ailleurs plus se ressentir de sa possession. Seulement il étoit sérieux et silencieux. Ben Mamoun mangea avec assez d'appetit, mais il avoit l'air préoccupé et nous avoua que son aventure de la veille, lui avoit donné beaucoup à penser, dès que nous fumes sorti de table, il nous dit : “ Mes chers hôtes, voilà des livres pour vous amuser, et mon nègre sera empressé de vous servir en toutes choses, mais permettez moi de me retirer avec ma sœur, pour un travail important. Vous ne nous reverrez que demain à l'heure du dîner. ” Ben Mamoun se retira effectivement, et nous laissa pour ainsi dire les maîtres de la maison.

L'hermite prit dans la bibliothèque une légende des pères du désert, et ordonna à Pascheco de lui en lire quelques chapitres. Moi, je passai sur la terrasse dont la vue se portoit vers un précipice, au fond duquel rouloit un torrent, qu'on ne voyoit pas, mais qu'on entendoit mugir. Quelque triste que parut ce paysage, ce fut avec un extrême plaisir que je me mis à le considérer, ou plutôt à me livrer aux sentiments que m'inspiroit sa vue. Ce n'étoit pas de la mélancolie, c'étoit presque un anéantissement de toutes mes facultés, produit par les cruelles agitations aux quelles j'avois été livré depuis quelques jours. A force de réfléchir à ce qui m'étoit arrivé et de n'y rien comprendre, je n'osois plus y penser, crainte d'en perdre la raison. L'espérance de passer quelques jours tranquille dans le château d'Usedá, étoit pour le moment ce qui me flattoit le plus. De la terrasse je revins à la bibliothèque. — Puis le jeune Mulâtre nous servit une petite collation de fruits secs et de viandes froides, parmi lesquelles, il ne se trouvoit point de viandes impures. Ensuite nous nous séparâmes. L'hermite et Pascheco furent conduits dans une chambre et moi dans une autre.

Je me couchai et m'endormis — mais bientôt après je fus réveillé par la belle Rebecca, qui me dit : “ Seigneur Alphonse, pardonnez moi d'oser interrompre votre sommeil. Je viens de chez mon frère, nous avons fait les plus épouvantables conjurations, pour connoître les deux esprits auxquels il a eu à faire dans la Venta, mais nous n'avons point réussi. Nous croyons qu'il a été joué par des Baalims, sur lesquels nous n'avons point de pouvoir. — Cependant le séjour d'Enoch est réellement tel qu'il l'a vu. — Tout cela est d'une grande conséquence pour nous, et je vous conjure de nous dire ce que vous en savez. ” Après avoir ainsi parlé, Rebecca s'assit sur mon lit, mais elle s'y assit pour s'asseoir et

sembloit uniquement occupée des éclaircissements qu'elle me demandoit. Cependant elle ne les obtint point, et je me contentai de lui dire, que j'avois engagé ma parole d'honneur de ne jamais en parler.

“ Mais Seigneur Alphonse (reprit Rebecca), comment pouvez-vous imaginer, qu'une parole d'honneur donnée à deux démons, puisse vous engager ? Or nous savons, que ce sont deux démons femelles et que leurs noms sont Emina et Zibeddé. Mais nous ne connoissons pas bien la nature de ces démons, parce que dans notre science comme dans toutes les autres, on ne peut pas tout savoir. ”

Je me tins toujours sur la négative, et priai la belle de n'en plus parler. Alors elle me regarda avec une sorte de bienveillance, et me dit : “ Que vous êtes heureux d'avoir des principes de vertu, d'après lesquels vous dirigez toutes vos actions, et demeurez tranquille dans le chemin de votre conscience, combien notre sort est différent. Nous avons voulu voir ce qui n'est point accordé aux yeux des hommes, et savoir ce que leur raison ne peut comprendre. Je n'étois point faite pour ces sublimes connoissances, que m'importe un vain empire sur les démons. Je me serois bien contentée de régner sur le cœur d'un époux. Mon père l'a voulu, je dois subir ma destinée. ” En disant ces mots, Rebecca tira son mouchoir, et parut cacher quelques larmes, puis elle ajouta : “ Seigneur Alphonse, permettez moi de revenir demain à la même heure, et de faire encore quelques efforts pour vaincre votre obstination, ou comme vous l'appellez ce grand attachement à votre parole. Bientôt le soleil entrera dans le signe de la vierge, alors il ne sera plus tems et il en arrivera ce qui pourra. ” En me disant adieu, Rebecca serra ma main avec l'expression de l'amitié et parut retourner avec peine à ses opérations cabalistiques.

DIXIEME JOURNÉE.

Je me réveillai plus matin qu'à l'ordinaire, et j'allai sur la terrasse pour y respirer plus à mon aise, avant que le soleil eut embrasé l'atmosphère. L'air étoit calme. Le torrent lui même sembloit mugir avec moins de fureur, et laissoit entendre les concerts des oiseaux. La paix des éléments passa jusqu'à mon ame, et je pus réfléchir avec quelque tranquillité, sur ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de Cadix. Quelque mots échappés à Don Emanuel de Sa gouverneur de cette ville, et que je ne me rappellai qu'alors, me firent juger qu'il entroit aussi dans la mystérieuse existence des Gomelez, et qu'il savoit aussi une partie de leur secret. C'étoit lui qui m'avoit donné mes deux valets, Lopez et Moschito, et je supposai que c'étoit par son ordre, qu'ils m'avoient quittés à l'entrée de la vallée désastreuse de Los Hermanos. Mes cousines m'avoient souvent fait entendre que l'on vouloit m'éprouver. Je pensai que l'on m'avoit donné à la venta une boisson pour m'endormir, et que pendant mon sommeil, l'on m'avoit transporté sous le gibet. Pascheco pouvoit être devenu borgne, par un tout autre accident, que par sa liaison amoureuse avec les deux pendus, et son effroyable histoire, pouvoit être un conte. L'hermite cherchant toujours à surprendre mon secret sous les formes de la confession, me paroissoit être un agent des Gomelez, qui vouloit éprouver ma discrétion. Il me parut enfin que je commençois à voir plus clair dans mon histoire, et à l'expliquer sans avoir recours aux être surnaturels ; lorsque j'entendis au loin une musique fort gaye dont les sons sembloient tourner la montagne. Ils devinrent bientôt plus distincts, et j'aperçus une troupe joyeuse de Bohémiens, qui s'avançoient en cadence, chantants et s'accompagnants de leurs son-ahhas et cascarras. Ils établirent leur petit camp volant près de la terrasse, et me donnèrent la facilité de remarquer l'air d'élégance, répandu sur leurs habits et leur train. Je supposai que c'étoient là ces mêmes Bohémiens voleurs, sous la protection des quels s'étoit mis l'aubergiste de la venta de Cardegnas, à ce que m'avoit dit l'hermite, mais ils me paroissoient trop galants, pour des brigands. Tandisque je les examinois, ils dressoient leurs tentes, mettoient leurs olles sur le feu, suspendoient les berceaux de leurs enfants aux branches des arbres voisins. Et lorsque tous ces apprêts furent finis, ils se livrèrent de nouveau, aux plaisirs attachés à leur vie vagabonde, dont le plus grand à leurs yeux est la fainéantise.

Le pavillon du chef étoit distingué des autres, non seulement par le baton à grosse pomme d'argent, qui étoit planté à l'entrée, mais encore parce qu'il étoit bien conditionné, et même orné d'une riche frange, ce que l'on ne voit pas communément aux tentes des Bohémiens. Mais quelle ne fut pas ma

surprise, en voyant le pavillon s'ouvrir, et mes deux cousines en sortir, dans cet élégant costume que l'on appelle en Espagne à la Hitana Mahha. Elles s'avancèrent jusqu'au pied de la terrasse, mais sans paroître m'appercevoir. Puis elles appellèrent leurs compagnes, et se mirent à danser ce pollo, si connu sur les paroles.

Quando me Paco me azze
Las Palmas para vaylar
Me se puene el corpecito
Como hecho de marzapan, etc.

Si la tendre Emina et la gentille Zibeddé m'avoient fait tourner la tête, revêtues de leurs Simarres Moresque, elles ne me ravirent pas moins dans ce nouveau costume. Seulement je leur trouvois un air malin et moqueur qui véritablement n'alloit pas mal à des diseuses de bonne aventure, mais qui sembloit présager qu'elles songeoient à me jouer quelque nouveau tour en se présentant à moi, sous cette forme nouvelle et inattendue.

Le château du cabaliste étoit soigneusement fermé, lui seul en gardoit les clef, et je ne pouvois joindre les Bohémiennes. Mais en passant par un souterrain qui aboutissoit au torrent et étoit fermé par une grille de fer, je pouvois les considérer de près et même leur parler sans être apperçu par les habitants du château. Je me rendis donc à cette porte secrète, où je ne me trouvai séparé des danseuses, que par le lit du torrent. Mais ce n'étoient point mes cousines. Elles me parurent même avoir un air assez commun, et conforme à leur état.

Honteux de ma méprise, je repris à pas lents le chemin de la terasse. Lorsque j'y fus je regardai encore, et je reconnus mes cousines. Elles parurent aussi me reconnoître, firent de grands éclats de rire et se retirèrent dans leurs tentes.

J'étois indigné : “ Oh ciel, (me dis-je en moi même) seroit-il possible que ces deux êtres si aimables et si aimants, ne fussent que des esprits lutins, accoutumés à se jouer des mortels, en prenant toutes sortes de formes, des sorcières peut-être, ou ce qu'il y auroit de plus exécrable, des vampires à qui le ciel auroit permis d'animer les corps hideux des pendus de la vallée ? — Il me sembloit bien que tout ce-ci pouvoit s'expliquer naturellement, mais maintenant je ne sais plus qu'en croire. ”

Tout en faisant ces réflexions, je rentrai dans la bibliothèque, où je trouvai sur la table un gros volume, écrit en caractères Gothiques, dont le titre étoit : “ Relations curieuses de Hapélius. ” Le volume étoit ouvert, et la page paroissoit avoir été pliée à dessein, sur le commencement d'un chapitre, où je lus l'histoire suivante.

Histoire de Thibaud de la Jacquièr.

Il y avoit une fois à Lyon de France, ville située sur le Rhone, un très-riche marchand, appelé Jacque de la Jaquièr ; c'est-à-dire pourtant qu'il ne prit le nom de la Jaquièr que lorsqu'il eut quitté le commerce, et fut devenu prévôt de la cité, qui est une charge que les Lyonnais ne donnent qu'à des hommes qui ont une grande fortune, et une renommée sans tâche. Tel étoit aussi le bon prévôt de la Jacquièr. Charitable envers les pauvres, et bienfaisant envers les Moines et autres religieux, qui sont les véritables pauvres, selon le Seigneur.

Mais tel n'étoit point le fils unique du prévôt, Messire Thibaud de la Jacquièr, Guidon des hommes d'armes du Roi. Gentil soudar et friand de la lame, grand pipeur de fillettes, rafleur de dez, casseur de vitres, briseur de lanteranes [*sic*], jureur et sacreur. Arrêtant mainte fois le bourgeois dans la rue, pour troquer son vieux manteau contre un tout neuf, et son feutre usé contre un meilleur. Si bien qu'il n'étoit bruit que de Messire Thibaud, tant à Paris, qu'à Blois, Fontaine-belleeau, et autres séjours du Roi. Or donc il advint que notre bon Sire de sainte mémoire François premier, fut enfin marri des déportements du jeune Sousdrille, et le renvoya à Lyon ; afin d'y faire pénitence, dans la maison de son père, le bon prévôt de la Jacquièr, qui demuroit pour lors au coin de la place de Bellecour, à l'entrée de la rue St. Ramond.

Le jeune Thibaud fut reçu dans la maison paternelle avec autant de joye, que s'il y fut arrivé,

chargé de toutes les indulgences de Rome. Non seulement on tua pour lui le veau gras ; mais le bon prévôt donna à ses amis un banquet qui couta plus d'écus d'or, qu'il ne s'y trouva de convives. On fit plus. On but à la santé du jeune Gars, et chacun lui souhaila sagesse, et respiscence. Mais ces vœux charitables lui déplurent. Il prit sur la table une tasse d'or, la remplit de vin, et dit : " Sacre mort du grand diable, je lui veux dans ce vin bailler mon sang et mon ame, si jamais je deviens plus homme de bien que je ne suis. " Ces affreuses paroles firent dresser les cheveux à la tête des convives. Ils se signèrent, et quelques uns se levèrent de table.

Messire Thibaud se leva aussi, et alla prendre l'air sur la place de belle-cour, où il trouva deux de ses anciens camarades et grivois de même étoffe. Ils les embrassa, les conduisit chez lui et leur fit apporter maint flacon, sans plus s'embarasser de son père, et de tous les convives.

Ce que Thibaud avoit fait le jour de son arrivée, il le fit le lendemain, et tous les jours d'après. Si bien que le bon prévôt en eut le cœur navré. Il songea à se recommander à son patron, Monsieur Saint Jacques, et porta devant son image un cierge de dix livres, orné de deux anneaux d'or de cinq marcs chacun ; mais comme le prévôt vouloit placer le cierge sur l'autel, il le fit tomber, et renversa une lampe d'argent qui bruloit devant le saint. Le prévôt avoit fait fondre ce cierge pour une autre occasion, mais n'ayant rien de plus à cœur que la conversion de son fils, il en fit l'offrande avec joye. Cependant lorsqu'il vit le cierge tombé, et la lampe renversée, il en tira un mauvais présage et s'en retourna tristement chez lui.

En ce même jour Messire Thibaud, festoya encore ses amis. Ils sablerent maint flacon, et puis comme la nuit étoit déjà avancée, et bien noire ; il sortirent pour prendre l'air, sur la place de belle-cour. Et lorsqu'ils y furent, ils se prirent tous les trois sous les bras, et se promenèrent ainsi, d'un air farou à la manière des grivois, qui s'imaginent par là attirer les regards des jeunes filles. Cependant pour cette fois, ils n'y gaignoient rien. Car il ne passoit ni fille ni femme ; et l'on ne pouvoit pas non plus, les appercevoir des fenêtres. Parce que la nuit étoit sombre, comme je l'ai déjà dit. Si bien donc que le jeune Thibaud, grossissant sa voix, et jurant son juron coutumier, dit : " Sacre mort du grand diable. Je lui baille mon sang et mon ame, que si la grande diablesse sa fille venoit à passer, je la prierois d'amour tant je me sens échauffé par le vin. " Ce propos déplut aux deux amis de Thibaud qui n'étoient pas d'aussi grands pêcheurs que lui. Et l'un d'eux lui dit : " Messire notre ami ; Songez que le diable est l'éternel ennemi des hommes, et qu'il leur fait assez de mal, sans qu'on l'y invite et que l'on invoque son nom. " A cela Thibaud repondit " Comme je l'ai dit je le ferai. "

Sur ces entrefaites les trois ribauds virent sortir d'une rue voisine, une jeune dame voilée, d'une taille accorte, et qui annonçoit la première jeunesse. Un petit nègre couroit après elle. Il fit un faux pas, tomba sur le nez, et cassa sa lanterne. La jeune personne, parut fort effrayée, et ne savoit quel parti prendre. Alors Messire Thibaud s'approcha d'elle le plus poliment qu'il put, et lui offrit son bras pour la reconduire chez elle. La pauvre Dariolette, accepta, après quelques façons, et Messire Thibaud se retournant vers ses amis leur dit à demi-voix : " A donc vous voyez, que celui, que j'ai invoqué, ne m'a pas fait attendre. Par ainsi je vous souhaite le bon soir. " Les deux amis comprirent ce qu'il vouloit, et prirent congé de lui en riant et lui souhaitant liesse et joie.

Thibaud donna donc le bras à la belle, et le petit nègre, dont la lanterne s'étoit, éteinte, marchoit devant eux. La jeune dame paroissoit d'abord si troublée, qu'elle ne se soutenoit qu'avec peine, mais elle se rassura peu à peu, et s'appuya plus franchement sur le bras du cavalier, quelquefois même elle faisoit des faux pas, et lui serroit le bras, en voulant s'empêcher de choir, alors le cavalier voulant la retenir, pressoit son bras contre son cœur, ce qu'il faisoit pourtant avec beaucoup de discretion pour ne pas effaroucher le gibier.

Ainsi ils marchèrent et marchèrent si long-tems, qu'à la fin il sembloit à Thibaud, qu'ils s'étoient égarés dans les rues de Lyon. Mais il en fut bien aise, car il lui parut qu'il en auroit d'autant meilleur marché de la belle Fourvoyée. Cependant voulant d'abord savoir avec qui il avoit à faire, il la pria de vouloir bien s'asseoir sur un banc de pierre, que l'on entrevoyoit auprès d'une porte. Elle y consentit et il s'assit auprès d'elle. Ensuite il prit une de ses mains d'un air galant, et lui dit avec beaucoup d'esprit : " Belle étoile errante, puisque mon étoile a fait que je vous ai rencontré dans la nuit, faites moi la faveur de me dire qui vous êtes et où vous demeurez. " La jeune personne parut d'abord

très intimidée, se rassura peu à peu, et répondit en ces termes.

Histoire de la gente Dariolette du Chatel de Sombre.

Mon nom est Orlandine, au moins c'est ainsi que m'appelloient le peu de personnes qui habitoient avec moi le châtel de sombre, dans les Pirenées. Là, je n'ai vu d'être humain, que ma gouvernante qui étoit sourde, une servante qui bégayoit si fort qu'on eut pu l'appeller muette, et un vieux portier qui étoit aveugle.

Ce portier n'avoit pas beaucoup à faire, car il n'ouvroit la porte, qu'une fois par an, et cela à un Monsieur qui ne venoit chez nous, que pour me prendre par le menton, et pour parler à ma duegne en langue Biscayenne que je ne sais point. Heureusement je savois parler, lorsqu'on m'enferma au chatel de sombre, car je ne l'aurois sûrement pas appris des deux compagnes de ma prison. Pour ce qui est du portier aveugle, je ne le voyois qu'au moment où il venoit nous passer notre diner, à travers les grilles de la seule fenêtre que nous eussions. A la vérité ma sourde gouvernante, me crioit souvent aux oreilles, je ne sais qu'elles leçons de morale, mais je les entendois aussi peu, que si j'eusse été aussi sourde qu'elle, car elle me parloit des devoirs du mariage, et ne me disoit pas ce que c'étoit qu'un mariage. Elle parloit de même de beaucoup de choses qu'elle ne vouloit pas m'expliquer. Souvent aussi ma servante bègue s'efforçoit de me conter quelque histoire, qu'elle m'assuroit être fort drôle ; mais ne pouvant jamais aller jusqu'à la seconde phrase, elle étoit obligée d'y renoncer, et s'en alloit en me begayant des excuses dont elle se tiroit aussi mal que de son histoire.

Je vous ai dit, que nous n'avions qu'une seule fenêtre, c'est-à-dire qu'il n'y en n'avoit qu'une qui donna dans la cour du chatel. Les autres avoient la vue sur une autre cour, qui étant plantée de quelques arbres, pouvoit passer pour un jardin, et n'avoit d'ailleurs aucune autre issue, que celle qui conduisoit à ma chambre. J'y cultivai quelques fleurs et ce fut mon seul amusement. — Je dis mal, j'en avois encore un, et tout aussi innocent. C'étoit un grand miroir, ou j'allois me contempler dès que j'étois levée, et même au saut du lit. Ma gouvernante deshabillée comme moi, venoit s'y mirer aussi, et je m'amusois à comparer ma figure à la sienne. Je me livrois aussi à cet amusement avant de me coucher, et lorsque ma gouvernante étoit déjà endormie. Quelquefois je m'imaginois voir dans mon miroir une compagne de mon âge, qui répondoit à mes gestes, et partageoit mes sentiments. Plus je me livrois à cette illusion et plus le jeu m'en plaisoit.

Je vous ai dit, qu'il y avoit un Monsieur qui venoit tous les ans une fois, pour me prendre par le menton et parler Basque avec ma gouvernante. Un jour ce Monsieur au lieu de me prendre par le menton, me prit par la main et me conduisit à un carosse à soupentes, où il m'enferma avec ma gouvernante. On peut bien dire enferma, car le carosse ne recevoit de jour que par en haut. Nous n'en sortîmes que le troisième jour, ou plutôt que la troisième nuit, au moins la soirée étoit elle fort avancée. Un homme ouvrit la portiere et nous dit : “ Vous voici sur la place de belle cour, à l'entrée de la rue St. Ramond, et voici la maison du prévôt de la Jaquière, ou voulez vous qu'on vous mene ?

— Entrez dans la première porte cochère après celle du prévôt ” répondit ma gouvernante.

Ici le jeune Thibaud devint fort attentif, car il étoit réellement le voisin d'un gentilhomme, nommé le Sire de Sombre, qui passoit pour être d'un caractère jaloux, et le dit Sire de Sombre s'étoit maintefois vanté devant Thibaud de montrer un jour qu'on pouvoit avoir femme fidèle, et qu'il faisoit nourrir en son châtel, une dariolette qui deviendrait sa femme et prouveroit son dire ; mais le jeune Thibaud ne savoit pas qu'elle fut à Lyon et se réjouit bien de l'avoir en sa main. — Cependant Orlandine continua en ces termes.

Nous entrâmes donc dans une porte cochère, et l'on me fit monter en de grandes et belles chambres, et puis delà par un escalier tournant, en une tourelle, d'où il me sembla qu'on auroit découvert toute la ville de Lyon, s'il eut fait jour, mais le jour même on n'y eut rien vu, car les fenêtres étoient bouchées avec un drap verd très fort. Au revenant la tourelle étoit éclairée par un beau lustre de cristal, monté en émail. Ma duegne m'ayant assise en un siège, me donna son chapelet pour m'amuser,

et sortit en fermant la porte sur elle, à double, et triple tour.

Lorsque je me vis seule, je jettai mon chapelet, je pris des ciseaux que j'avois à ma ceinture, et je fis une ouverture dans le drap verd, qui bouchoit la fenêtre. Alors je vis une autre fenêtre fort près de moi, et par cette fenêtre une chambre fort éclairée, où soupoient trois jeunes cavaliers et trois jeunes filles plus beaux plus gais que tout ce que l'on peut imaginer. Ils chantoient, buvoient, rioient s'embrassoient. Quelquefois même ils se prenoient par le menton, mais c'étoit d'un tout autre air que le Monsieur du Chatel de Sombre, qui pourtant n'y venoit que pour cela. De plus, ces cavaliers et ces demoiselles se déshabilloient toujours un peu plus, comme je faisois le soir devant mon grand miroir, et en vérité cela leur alloit aussi bien, et non pas comme à ma vieille duègne.

Ici Messire Thibaud vit bien qu'il s'agissoit d'un souper, qu'il avoit fait la veille avec ses deux amis. Il passa son bras autour de la taille souple et ronde d'Orlandine et la serra contre son cœur.

“ Oui (lui dit elle), voila justement comme faisoient ces jeunes cavaliers. En vérité il me sembloit qu'ils s'aimoient tous beaucoup. Cependant ne voila-t-il pas qu'un de ces jeunes gars dit, qu'il aimoit mieux que les autres. Non, c'est moi, c'est moi dirent les deux autres. — C'est lui — C'est l'autre (dirent les jeunes filles). Alors celui qui s'étoit vanté d'aimer le mieux, s'avisa pour prouver son dire d'une singulière invention. ”

Ici Thibaud qui se rappella ce qui s'étoit passé au souper, faillit à étouffer de rire. “ Eh bien (dit-il) belle Orlandine quelle étoit cette invention dont s'avisa le jeune homme. ”

Ah (reprit Orlandine) ne riez pas Monsieur, je vous assure que c'étoit une très belle invention et j'y étois fort attentive lorsque j'entendis ouvrir la porte. Je me remis aussitôt à mon chapelet et ma duegne entra.

La Duègne me prit encore par la main, sans me rien dire, et me fit entrer dans un carosse, qui n'étoit pas fermé comme le premier, et j'aurois bien pu voir la ville dans celui là, mais il étoit nuit close, et je vis seulement que nous allions bien loin, bien loin, si bien que nous arrivâmes enfin dans la campagne tout au bout de la ville. Nous nous arrêtâmes dans la dernière maison du faubourg. Ce n'étoit qu'une cabane pour l'apparence, et même elle est couverte de chaume, mais bien jolie au dedans, comme vous le verrez, si le petit nègre en sait le chemin, car je vois qu'il a trouvé de la lumière et ralume sa lanterne.

Orlandine termina ici son histoire. Messire Thibaud baisa sa main et lui dit : “ Belle fourvoyée, faites moi la faveur de me dire si vous habitez toute seule cette jolie maison.

— Toute seule (reprit la belle) avec ce petit nègre et ma gouvernante. Mais je ne pense pas qu'elle puisse revenir ce soir au logis. Le Monsieur qui me prenoit par le menton, m'a fait dire de venir le trouver chez une de ses sœurs avec ma gouvernante, mais qu'il ne pouvoit envoyer son carosse, qui étoit allé chercher un prêtre. Nous y allions donc à pied. Quelqu'un nous a arrêté, pour me dire qu'il me trouvoit jolie. Ma duègne qui est sourde, a cru qu'il me disoit des injures et lui en a répondu. D'autres gens sont survenus et se sont mêlés de la querelle. J'ai eu peur, et je me suis mise à courir. Le petit nègre a courû après moi. Il est tombé, sa lanterne s'est brisée ; et c'est alors, beau Sire, que pour mon bonheur je vous ai rencontré. ”

Messire Thibaud charmé de la naïveté de ce récit alloit repondre quelque galanterie. Lorsque le petit nègre rapporta sa lanterne allumée, dont la lumière venant à donner sur le visage de Thibaud. Orlandine s'écria : “ Que voi-je ! c'est le même cavalier qui s'avisa de la belle invention.

— C'est moi même (dit Thibaud) et je vous assure que ce que j'ai fait alors, n'est rien auprès de ce que pourroit attendre de moi une accorte et honnête Demoiselle. Car celles avec qui j'étois, n'étoient rien moins que cela.

— Vous aviez bien l'air de les aimer, toutes les trois (dit Orlandine).

— C'est que je n'en aimois aucune ” (dit Thibaud).

Si bien dit-il ; si bien dit-elle, que tout en marchant et devisant, ils arrivèrent au bout du faubourg, à une chaumière isolée, dont le petit nègre ouvrit la porte, avec une clef qu'il avoit à sa ceinture. — Certes l'intérieur de la maison n'étoit pas d'une chaumière. On y voyoit belles tentures de Flandres à personnages, bien ouvrés et pourtraits qu'ils sembloient vivants. Des lustres à bras en argent fin et

massif. De riches cabinets en yvoir et ebène. Des fauteuils en velours de Genes, garnis de franges d'or, et un lit en moire de Venise. Mais tout cela n'occupoit guère Messire Thibaud. Il ne voyoit qu'Orlandine, et eut bien voulu en être à la fin de l'avanture.

Sur ce, le petit nègre vint couvrir la table, et Thibaud s'aperçut que ce n'étoit pas un enfant, comme il l'avoit cru d'abord, mais comme un vieux nain tout noir, et d'une figure affreuse. Cependant le petit homme apporta quelque chose qui n'étoit point laid. C'étoit un bassin de vermeil dans lequel fumoient quatre perdrix, appetissantes et bien appretées, et sous le bras il avoit un flacon d'Hypocras. Thibaud n'eut pas plutôt bu et mangé, qu'il lui sembla qu'un feu liquide circuloit dans ses veines. Pour Orlandine, elle mangeoit peu et regardoit beaucoup son convive, tantôt d'un regard tendre et naïf, et tantôt avec des yeux si pleins de malice que le jeune homme en étoit presque embarrassé.

Enfin le petit nègre vint ôter la table. Alors Orlandine prit Thibaud par la main, et lui dit : “ Beau cavalier, à quoi voulez vous que nous passions cette soirée ? ” Thibaud ne sut que répondre.

“ Il me vient une idée (dit encore Orlandine). Voici un grand miroir. Allons y faire des mines, comme j'en faisais au chatel de sombre. Je m'y amusois à voir que ma gouvernante étoit faite autrement que moi. Aprésent je veux savoir si je ne suis pas autrement faite que vous. ” Orlandine plaça leurs chaises devant le miroir, après quoi elle délaça la fraise de Thibaud, et lui dit : “ Vous avez le col, fait à-peu-près comme le mien. Les épaules aussi, mais pour la poitrine quelle différence. La mienne étoit comme cela l'année passée, mais j'ai tant engraisé que je ne me reconnois plus. — Otez donc votre ceinture — défaites votre pourpoint. — Pourquoi toutes ces aiguillettes ?... ” Thibaud ne se possédant plus, porta Orlandine sur le lit de moire de Venise et se crut le plus heureux des hommes...

Mais bientôt il changea de pensée, car il sentit comme des griffes qui s'enfonçoient dans son dos : “ Orlandine, Orlandine (s'écria-t-il) que veut dire ceci ? ”

Orlandine n'étoit plus. Thibaud ne vit à sa place, qu'un horrible assemblage de formes hideuses et inconnues : “ Je ne suis point Orlandine (dit le monstre d'une voix épouvantable). Je suis Belzebut, et tu verra[s] demain quel corps j'ai animé pour te séduire. ”

Thibaud voulut invoquer le nom de Jesus, mais satan qui le devina, lui saisit la gorge avec les dents et l'empêcha de prononcer ce saint nom.

Le lendemain matin, des paysans qui alloient vendre leurs légumes au marché de Lyon, entendirent des gemissements dans une mesure abandonnée qui étoit près du chemin, et servoit de voyerie. Ils y allèrent et trouvèrent Thibaud, couché sur une charogne à demi-pourrie. Ils le prirent et le placèrent en travers sur leurs paniers, et ils le portèrent ainsi chez le prévôt de Lyon... Le malheureux la Jacquièr reconnut son fils.

Ce jeune homme fut mis dans un lit. Bientôt après il parut reprendre un peu ses sens, et d'une voix foible et presque inintelligible, il dit : “ Ouvrez à ce saint hermite. Ouvrez à ce saint hermite. ” D'abord on ne le comprit pas, enfin on ouvrit la porte et l'on vit entrer un vénérable religieux, qui demanda qu'on le laissa seul avec Thibaud. Il fut obeï et l'on ferma la porte sur eux. Long-tems on entendit les exhortations de l'hermite, aux quelles Thibaud répondoit d'une voix forte : “ Oui mon père, je me répens et j'espère en la miséricorde divine. ” Enfin comme l'on n'entendoit plus rien, on crû devoir entrer. L'hermite avoit disparu, et Thibaud fut trouvé mort avec un crucifix entre les mains.

Je n'eus pas plutôt achevé cette histoire, que le cabaliste entra, et sembla vouloir lire dans mes yeux, l'impression que m'avoit fait cette lecture. La vérité est qu'elle m'en avoit fait beaucoup, mais je ne voulus pas le lui temoigner et je me retirai chez moi. Là je réfléchis sur tout ce qui m'étoit arrivé, et j'en vins presque à croire que des démons, avoient pour me tromper animé des corps de pendus, et que j'étois un second la Jacquièr. On sonna pour le diner, le cabaliste, ne s'y trouva point. Tout le monde me parut préoccupé parce que je l'étois moi même.

Après le diner je retournai à la terrasse. Les Bohèmiens avoient placé leur camp à quelque distance

du château ; les inexplicables Bohémiennes ne parurent point. La nuit vint, je me retirai chez moi. J'attendis long-tems Rebecca, elle ne vint point et je m'endormis.

Fin du premier décaméron.

Copie à cent exemplaires.

Manuscrit trouvé à Saragosse.

Seconde partie.

ONZIEME JOURNÉE.

Je fus réveillé par Rébéca. Lorsque j'ouvris les yeux, la douce Israélite étoit déjà établie sur mon lit, et tenoit une de mes mains. " Brave Alphonse, (me dit-elle) vous avez voulu hier surprendre les deux Bohémiennes, mais la grille du torrent étoit fermée. Je vous en apporte la clef. Si elles approchent aujourd'hui du château, je vous prie de les suivre, même jusqu'à leur camp. Je vous assure, que vous ferez grand plaisir à mon frère, de lui en donner des nouvelles. Quant à moi, (ajouta-t-elle d'un ton mélancolique) je dois m'éloigner. Mon sort le veut ainsi, mon sort bizarre. Ah ! mon père, que ne m'avez vous laissé une destinée commune. J'aurois bien su aimer en réalité, et non pas dans un miroir.

— Que voulez vous dire par ce miroir ?

— Rien, rien (répliqua Rébéca), vous le saurez un jour. Adieu, adieu. "

La juive s'éloigna avec l'air fort ému, et je ne pus m'empêcher de songer, qu'elle auroit de la peine à se conserver pure, pour les gémeaux célestes, dont elle devoit être l'épouse, à ce que m'avoit dit son frère.

J'allai sur la terrasse. Les Bohémiens s'étoient encore plus éloigné[s] que la veille. Je pris un livre dans la bibliothèque, mais je lus peu. J'étois distrait et préoccupé. Enfin on se mit à table. La conversation roula comme à l'ordinaire sur les esprits, les spectres et les vampires. Notre hôte dit, que l'antiquité en avoit eu des idées confuses, sous les noms d'Empuses, Larves et Lumies. Mais que les cabalistes anciens valaient bien les modernes, bien qu'ils ne fussent connus que sous le nom de Philosophes, qui leur étoit commun avec beaucoup de gens, qui n'avoient aucune teinture des sciences hermétiques — L'hermite parla de Simon le Magicien, mais Uzéda soutint, qu'Apollonius de Thyanne devoit être regardé comme le plus grand cabaliste de ces tems là, puisqu'il avoit pris un empire extraordinaire sur tous les êtres du monde Pandémoniaque. Et la dessus, étant allé chercher un Philostrate de l'édition de Morel 1608. Il jeta les yeux sur le texte grec ; et sans paroître éprouver le moindre embarras à le bien comprendre, il lut en Espagnol, ce que je vais raconter.

Histoire de Ménipe de Lycie.

Il y avoit à Corinthe un Lycien nommé Ménipe, il étoit agé de vingt cinq ans, spirituel et bienfait [*sic*]. On racontoit dans la ville, qu'il étoit aimé d'une femme étrangère, belle et très riche, et dont il ne devoit la connoissance qu'au hasard. Il l'avoit rencontrée sur le chemin qui mene à Kenchrée, où elle l'aborda d'un air charmant et lui dit : " O Ménipe je vous aime depuis longtems. Je suis Phénicienne, et je demeure à l'extrémité du faubourg de Corinthe le plus prochain. Si vous venez chez moi, vous m'entendrez chanter. Vous boirez d'un vin, tel que vous n'en n'avez jamais bu. Vous n'aurez aucun rival à craindre, et vous trouverez toujours en moi, autant de fidélité, que je vous crois réellement de probité. " Le jeune homme, d'ailleurs ami de la sagesse, ne sut point résister à ces belles paroles, proferées par une belle bouche, et s'attacha à sa nouvelle maîtresse.

Lorsqu'Apollonius vit Ménipe pour la première fois, il se mit à le considérer comme sculpteur, qui eût entrepris de faire son buste. Puis il lui dit : “ O beau jeune homme, vous caressez un serpent, et un serpent vous caresse. ”

Ménipe fut surpris de ce discours, mais Apollonius ajouta. “ Vous êtes aimé d'une femme, qui ne peut pas être votre épouse. Croyez vous qu'elle vous aime ?

— Certainement (dit le jeune homme) elle m'aime beaucoup.

— L'épouserez vous ? (dit Apollonius.)

— Il me sera bien doux (dit le jeune homme) d'épouser une femme que j'aime.

— Quand ferez vous la noce (dit Apollonius).

— Peut-être demain (répartit le jeune homme). ”

Apollonius fit attention au tems du festin, et lorsque les convives se furent rassemblés, il entra dans la salle, et dit : “ Où est la belle qui donne ce festin ? ”

Ménipe répondit : “ Elle n'est pas loin. ” Puis il se leva, un peu honteux.

Apollonius continua en ces termes : “ Cet or, cet argent et les autres ornements de cette salle, sont ils à vous ou à cette femme ? ”

Ménipe répondit : “ Ils sont à cette femme. Pour moi, je ne possède que mon manteau de Philosophe. ”

Alors Apollonius dit : “ Avez vous vu les jardins de Tantale, qui sont et ne sont pas ? ”

Les convives répondirent : “ Nous les avons vu dans Homère, car nous ne sommes point descendu[s] aux enfers. ”

Alors Apollonius leur dit : “ Tout ce que vous voyez ici, est comme ces jardins. Le tout n'est qu'ap[ar]arence, sans aucune réalité. Et afin que vous reconnoiss[i]ez la vérité de ce que je dis, sachez que cette femme est une de ces empuses, que l'on appelle communément Larves ou Lamies. Elles sont fort avides, non des plaisirs de l'amour, mais de chair humaine. Et c'est par l'appas du plaisir, qu'elles attirent ceux qu'elles veulent dévorer. ”

La prétendue Phénicienne dit alors : “ Parlez mieux que vous ne faites ” Et se montrant un peu irritée, elle déclama contre les Philosophes et les traita d'insensés. Mais aux paroles que prononça Apollonius, la vaisselle d'or et d'argent disparut. Les échantons, les cuisiniers disparurent également. Alors l'Empuse fit semblant de pleurer, et pria Apollonius de ne plus la tourmenter. Mais celui-ci, la pressant sans relâche, elle avoua enfin qui elle étoit. Qu'elle avoit rassasié [*sic*] Ménipe de plaisirs, pour le dévorer ensuite, et qu'elle aimoit à manger les plus beaux jeunes gens, parce que leur sang lui faisoit beaucoup de bien.

“ Je pense (dit l'hermite) que c'étoit l'ame de Ménipe, qu'elle vouloit dévorer plutôt que son corps, et que cette empuse n'étoit que le démon de la concupiscence. Mais je ne conçois pas, quelles étoient ces paroles, qui donnoient un si grand pouvoir à Apollonius. Car enfin il n'étoit pas chrétien, et ne pouvoit user des armes terribles, que l'église met entre nos mains, de plus, les philosophes ont pu usurper quelque puissance sur les démons, avant la naissance du Christ, mais la croix qui a fait taire les oracles, doit, à plus forte raison, avoir anéanti tout autre pouvoir des idolâtres. Et je pense, qu'Apollonius bien loin de pouvoir chasser le moindre démon, n'en auroit pas imposé au dernier des revenants, puisque ces espèces d'esprits reviennent sur la terre avec la permission divine, et cela toujours pour demander des messes, preuve qu'il n'y en avoit pas au tems du paganisme. ”

Uzéda fut d'un avis différent, il soutint que les payens avoient été obsédé[s] par les revenants, autant que les chrétiens, bien que ce fut sans doute pour d'autres motifs ; et pour le prouver, il prit un volume des lettres de Pline, où il lut ce qui suit.

Histoire du Philosophe Athénagore.

Il y avoit à Athènes une maison fort grande et fort logeable, mais décriée et déserte. Souvent dans

le plus profond silence de la nuit, l'on y entendoit un bruit de fer, qui se choquoit contre du fer, et si l'on prêtoit l'oreille avec plus d'attention, un bruit de chaines, qui sembloit venir de loin et ensuite s'approcher. Bientôt on voyoit un spectre, fait comme un vieillard, maigre, abattu, avec une longue barbe des cheveux herissés, et des fers aux pieds et aux mains, qu'il secouoit d'une manière effrayante. Cette horrible apparition ôtoit le sommeil, et les insomnies occasionnoient des maladies qui finissoient de la manière la plus triste. Car pendant le jour, bien que le spectre ne parut plus, l'impression qu'il avoit faite, le remettoit toujours devant les yeux, et la frayeur continuoit toujours avec la même force, quoique l'objet qui l'avoit causé, eût disparu. A la fin la maison fut abandonnée et laissée toute entière au phantôme. On y mit pourtant un écriteau, pour avertir qu'elle étoit à louer ou à vendre. Dans la pensée, que quelqu'un, peu instruit d'une incommodité si terrible, pourroit y être trompé.

Le philosophe Athénagore vint alors à Athènes. Il aperçoit l'écriteau, il demande le prix. Sa modicité le met en défiance. Il s'informe. On lui raconte l'histoire, qui loin de lui faire rompre son marché, l'engage à le conclure sans remise. Il se loge dans la maison, et sur le soir il ordonne, qu'on lui dresse son lit dans l'appartement sur le devant, qu'on lui apporte ses tablettes et de la lumière, et que ses gens se retirent au fond de la maison. Lui, craignant que son imagination trop libre, n'alla, au gré d'une crainte frivole, se figurer de vains fantômes, applique son esprit, ses yeux, et sa main à écrire.

Au commencement de la nuit le silence régnoit dans cette maison, comme partout ailleurs, mais ensuite il entendit des fers, s'entre-choquer, des chaines qui se heurtoient. Il ne leve point les yeux, il ne quitte point sa plume, se rassure et s'efforce, pour ainsi dire, de ne point entendre.

Le bruit s'augmente. Il semble qu'il se fasse à la porte de la chambre. Enfin dans la chambre même. Il régarde, il aperçoit le spectre, tel qu'on le lui avoit dépeint. Le spectre étoit debout et l'appelloit du doigt. Athénagore lui fait signe de la main, de l'attendre un peu, et continue à écrire comme si de rien n'étoit. Le spectre recommence son fracas avec ses chaines, qu'il fait raisonner aux oreilles du philosophe.

Celui-ci se retourne et voit qu'on l'appelle du doigt encore une fois. Il se leve, prend la lumière et suit le fantôme. Le fantôme marchoit d'un pas lent, comme si le poids des chaines l'eût accablé. Après qu'il fut arrivé dans la cour de la maison, il disparoit tout à coup, et laisse là notre philosophe, qui ramasse des herbes et des feuilles, et les pose à l'endroit où le spectre l'avoit quitté, pour pouvoir le reconnoitre. Le lendemain il va trouver les magistrats et les supplie d'ordonner, que l'on fouille en cet endroit. On le fait. On trouve des os décharnés, enlacés dans des chaines. Les chairs ayant été consumées par le tems, et l'humidité de la terre, il n'étoit resté que des os dans des liens. On les rassemble et la ville se charge de les faire ensevelir. Et depuis que l'on eût rendu au mort les derniers devoirs, il ne troubla plus l'ordre de cette maison.

Après que le cabaliste eut achevé cette lecture, il ajouta : “ Les revenants sont revenu[s] dans tous les tems, comme nous le voyons, mon réverend père, par l'histoire de la Baltoyve d'Endor, et il a toujours été au pouvoir des cabalistes de les faire revenir. Mais j'avoue, qu'il y a eu d'ailleurs de grands changements dans le monde Démonagorique. Et les vampires entre autres, sont une invention nouvelle, si j'ose m'exprimer ainsi. J'en distingue deux espèces : les vampires de Hongrie, et de Pologne, qui sont des corps morts, qui sortent la nuit des tombeaux et vont sucer le sang des hommes ; et les vampires d'Espagne, qui sont des esprits immondes, qui animent le premier corps qu'ils trouvent, lui donnent toutes sortes de formes, et... ”

Voyant où le cabaliste en vouloit venir, je me levai de table, peut-être un peu trop brusquement, et j'allai sur la terrasse. Il n'y avoit pas encore une demi-heure que j'y étois, lorsque j'aperçus mes deux Bohémiennes, qui sembloient prendre le chemin du château et qui, à cette distance, ressembloient parfaitement à Emina et Zibeddé. Je me proposai aussitôt de faire usage de ma clef. J'allai dans ma chambre chercher ma cape et mon épée, et je descendis en moins de rien jusqu'à la grille. Mais lorsque je l'eus ouverte, le plus fort n'étoit pas fait, car j'avois encore le torrent à passer. Pour cela il fallut suivre le mur de la terrasse, en me cramponant à des fers qu'on y avoit placés à des[s]ein. Enfin j'arrivai à un lit de pierres, et sautant de l'une à l'autre, je me trouvai de l'autre côté du torrent, et nez

à nez avec mes Bohémiennes, mais ce n'étoient point mes cousines. Elles n'en avoient pas non plus les manières, sans avoir pourtant les façons communes et populaires, des femmes de leur nation. Il sembloit presque qu'elles jouassent un rôle, pour en soutenir le caractère. Elles voulurent d'abord me dire la bonne aventure. L'une m'ouvrit la main et l'autre, faisant semblant d'y voir tout mon avenir, me dit en son patois : " Ah Cavalier, che vejo en vuestra bast. Dirvanos Kamela, ma por quen, por demonios " C'est-à-dire : " Ah, Cavalier, que vois-je dans votre main, beaucoup d'amour, mais pour qui ? pour des démons. "

L'on peut bien juger, que je n'aurois jamais deviné, que, Dirvanos Kaméla, voulut dire : beaucoup d'amour, dans le jargon des Bohémiennes. Mais elles prirent la peine de m'expliquer, puis me prenant chacune par un bras, elles me conduisirent à leur camp, où elles me présentèrent à un vieillard de bonne mine, et encore fraix, qu'elles me dirent être leur père. Le vieillard me dit, d'un air un peu malin : " Savez-vous bien, Seigneur Cavalier, que vous êtes ici au milieu d'une bande, dont on dit un peu de mal dans le pays ? N'avez-vous pas un peu peur de nous ? "

Au mot de peur j'avois mis la main sur la garde de mon épée. Mais le vieux chef me tendit affectueusement la main et me dit : " Pardon, Seigneur Cavalier, je n'ai pas voulu vous offenser, et j'en suis si éloigné, que je vous prie même de passer quelques jours avec nous. Si un voyage dans ces montagnes peut vous intéresser, nous promettons de vous faire voir les plus beaux vallons, comme les plus affreux. Les sites les plus rians, et tout à côté, ce que l'on appelle de belles horreurs ; et si vous aimez la chasse, vous aurez tout loisir de satisfaire votre goût. "

J'acceptai cette offre, avec un plaisir d'autant plus grand, que je commençois à m'ennuyer un peu de[s] dissertations du cabaliste, et de la solitude de son château.

Alors le vieux Bohémien me conduisit à sa tente, et me dit : " Seigneur Cavalier, ce pavillon sera votre demeure, pendant tout le tems que vous voudrez bien passer avec nous, et je ferai tendre une canonnière tout auprès, dans la quelle je coucherai, pour pouvoir veiller d'autant mieux à votre sûreté. "

Je répondis au vieillard, qu'ayant l'honneur d'être capitaine aux Gardes Vallones, je ne devois chercher de protection, que celle de ma propre épée.

Cette réponse le fit rire, et il me dit : " Seigneur Cavalier, les mousquets de nos bandits tueroient un capitaine aux Gardes Vallones tout comme un autre ; mais quand ils seront avertis, vous pourrez même vous écarter de notre troupe. Jusques là, il y auroit de l'imprudence à le tenter. " Le vieillard avoit raison et j'eus quelque honte de ma bravade.

Nous passâmes la soirée à rôder dans le camp, à causer avec les jeunes Bohémiennes, qui me parurent, les plus folles mais les plus heureuses femmes du monde. Puis on nous servit à souper. Le couvert fut mis à l'abri d'un caroubier, près de la tente du chef. Nous nous étendîmes sur des peaux de cerfs, et l'on nous servit sur une peau de buffle, passée en façon de maroquin, qui nous ténoit lieu de nappe. La chère fut bonne, surtout en gibier. Le vin étoit versé par les filles du chef, mais je donnai la préférence à l'eau d'une source, qui sortoit du rocher, à deux pas de nous. Le chef lui même soutint agréablement la conversation. Il paroissoit instruit de mes aventures, et m'en présageoit des nouvelles.

Enfin il fallut se coucher. On me fit un lit dans la tente du chef et l'on mit une garde à la porte. Mais vers le milieu de la nuit, je fus réveillé en sursaut. Puis je sentis que l'on soulevoit à la fois les deux côtés de ma couverture, et qu'on venoit se presser contre moi. " Bon Dieu, (me dis-je en moi même) faudrat-il encore m'éveiller entre les deux pendus ? " Cependant je ne m'arrêtai point à cette idée. Je m'imaginai que ces manières ténoient à l'hospitalité Bohémienne, et qu'il convenoit peu à un militaire de mon âge, de ne s'y point prêter. Ensuite je m'endormis avec la ferme persuasion, de ne pas être avec les deux pendus.

DOUZIEME JOURNÉE.

Effectivement je ne me réveillai point sous le gibet de los hermanos, mais dans mon lit, au bruit que les Bohémiens faisoient en levant leur camp. " Levez-vous, Seigneur Cavalier, me dit le chef,

nous avons une forte traite à faire. Mais vous monterez une mule, qui n'a pas sa pareille dans les Espagnes, et vous ne vous sentirez pas aller. ” Je m'habillai à la hâte et je montai sur ma mule. Nous prîmes les devants avec quatre Bohémiens, tous bien armés. Le reste de la troupe suivait de loin, ayant en tête les deux jeunes personnes, avec qui je croyais avoir passé la nuit. Quelque fois les Zigzags que les sentiers faisoient dans les montagnes, me faisoient passer à quelques centaines de pieds au dessus ou au dessous d'elles. Alors je m'arrêtois à les considerer, et il me sembloit que c'étoient mes cousines. Le vieux chef paroisoit s'amuser de mon embarras.

Au bout de quatre heures d'une marche assez précipitée, nous arrivâmes à un plateau, sur le haut d'une montagne, et nous y trouvâmes un grand nombre de ballots, dont le vieux chef fit aussitôt l'inventaire, après quoi il me dit : “ Seigneur Cavalier, voila des marchandises d'Angleterre et du Brezil, de quoi en fournir les quatre royaumes de l'Andalousie, Grenade, Valence et la Catalogne. Le Roi souffre un peu de notre petit commerce, mais cela lui revient d'un autre côté, et un peu de contrebande amuse et console le peuple. D'ailleurs, en Espagne tout le monde s'en mêle. Quelques uns de ces ballots seront déposés dans les casernes des soldats, d'autres dans les cellules [*sic*] des moines ; et jusques dans les cavaux des morts. Les ballots, marqués en rouge, sont destinés à être saisis par les Alguazils, qui s'en feront un mérite à la douane et n'en seront que plus attachés à nos intérêts. ” Après avoir ainsi parlé, le chef Bohémien fit cacher les marchandises en divers trous de rochers. Puis il fit servir dans une grotte, dont la vue s'étendoit fort au de là dela [*sic*] portée de nos sens, c'est-à-dire, que l'horizon y étoit si éloigné, qu'il sembloit se confondre avec le ciel. Devenant tous les jours plus sensible aux beautés de la nature, cet aspect me plongea dans un véritable ravissement, dont je fus tiré par les deux filles du chef, qui apportèrent le diner. De près, comme je l'ai dit, elles ne ressembloient pas du tout à mes cousines. Leurs regards dérochés sembloient me dire, qu'elles étoient contentes de moi, mais quelque chose en moi m'avertissoit que ce n'étoient pas elles, qui étoient venues me trouver la nuit.

Les belles apportèrent cependant une olle bien chaude, que des gens, envoyés à l'avance, avoient fait mitonner pendant toute la matinée. Nous en mangeâmes copieusement le vieux chef et moi, avec la différence, qu'il entremêloit son manger de fréquentes accolades, à un outre remplis [*sic*] de bon vin. Tandis que je me contentois de l'eau, d'une source voisine.

Lorsque nous eumes contenté notre appétit, je lui témoignai quelque curiosité de le connoître. Il se défendit, je le pressai ; enfin il consentit à me conter son histoire, qu'il commença en ces termes.

Histoire de Pandesowna chef des Bohémiens.

Tous les Bohémiens de l'Espagne me connoissent sous le nom de Pandesowna. C'est, dans leur jargon, la traduction de mon nom de famille qui est Avadoro, car je ne suis point né parmi les Bohémiens. Mon père s'appelloit Don Phelipe d'Avadoro, et il passoit pour l'homme le plus grave et le plus méthodique de son tems. Il l'étoit même si fort, que si je vous contois l'histoire de l'une de ses journées, vous sauriez aussitôt celle de sa vie entière, ou du moins de tout le tems qui s'est écoulé entre ses deux mariages. Le premier, à qui je dois le jour, et le second, qui causa sa mort, par l'irrégularité qu'il mit dans sa manière de vivre.

Mon père, étant encore dans la maison du sien, s'y prit d'une tendre habitude pour une parente éloignée, qu'il épousa aussitôt qu'il en fut le maître. Elle mourut, en me mettant au monde, et mon père, inconsolable de sa perte, se renferma chez lui pendant plusieurs mois, sans vouloir recevoir même ses proches. Le tems, qui adoucit toutes les peines, calma aussi sa douleur, et enfin, on le vit ouvrir la porte de son balcon, qui donnoit sur la rue de Tolède. Il y respira l'air frais, pendant un quart-d'heure, et alla ouvrir ensuite une fenêtre, qui donnoit sur une rue de traverse. Il vit quelques personnes de sa connoissance, dans la maison vis-à-vis, et les salua d'un air assez gai. On le vit faire les mêmes choses les jours suivants, et ce changement dans sa manière de vivre, fut enfin connu de Fra-Heronimo Santèz Théatin et oncle maternel de ma mère.

Ce religieux se transporta chez mon père, lui fit compliment sur le retour de sa santé, lui parla peu

des consolations que nous offre la religion, mais beaucoup du besoin qu'il avoit de se distraire. Il poussa même l'indulgence jusqu'à lui conseiller d'aller à la comédie. Mon père, qui avoit la plus grande confiance en Fra Heronimo, alla dès le soir même au théâtre de la Cruz. On y jouoit une pièce nouvelle, qui étoit soutenue par tout le parti des Pollacos, tandis que celui des Sorices cherchoit à la faire tomber. Le jeu de ces deux factions intéressa si fort mon père, que depuis lors, il n'a jamais manqué volontairement un seul spectacle. Il s'attacha même particulièrement au parti des Pollacos, et n'alloit au théâtre du Prince, que lorsque celui de la Cruz étoit fermé.

Après le spectacle il se plaçoit au bout de la double haye, que les hommes font pour forcer les femmes à défiler une à une, mais il ne le faisoit pas comme les autres, pour les examiner plus à son aise, au contraire il s'y intéressoit peu, et dès que la dernière femme étoit passée, il prenoit le chemin de la croix de Malte, où il faisoit un léger souper avant de rentrer chez lui.

Le matin, le premier soin de mon père étoit, d'ouvrir le balcon qui donnoit sur la rue de Tolède. Il y respiroit l'air frais pendant un quart-d'heure. Puis il alloit ouvrir la fenêtre qui donnoit dans la petite rue. S'il y avoit quelqu'un à la fenêtre vis-à-vis, il le saluoit d'un air gracieux, en lui disant agour, et refermoit ensuite la fenêtre. Ce mot " Agour " étoit quelquefois le seul qu'il prononça de toute la journée ; car bien qu'il s'intéressa vivement au succès de toutes les comédies que l'on jouoit au théâtre de la Cruz, il ne témoignoit cet intérêt qu'en battant des mains et jamais par des paroles. S'il n'y avoit personne à fenêtre [*sic*] vis-à-vis, il attendoit patiemment que quelqu'un parût, pour placer son salut gracieux.

Ensuite mon père alloit à la messe aux Théatins. A son retour il trouvoit la chambre faite par la servante de la maison, et prenoit un soin particulier à remettre chaque meuble à la même place où il avoit été la veille. Il y mettoit une attention extraordinaire, et découvroit à l'instant le moindre brin de paille ou grain de poussière qui avoit échappé au balai de la servante.

Lorsque mon père étoit satisfait de l'ordre de sa chambre, il prenoit un compas et des ciseaux, et coupoit vingt-quatre morceaux de papier, d'une grandeur égale, les remplissoit d'une trainée de tabac de Brésil, et en faisoit vingt-quatre cigars, si bien pliés, si unis qu'on pouvoit les regarder comme les plus parfaits cigars de toute l'Espagne. Il fumoit six de ces chefs-d'œuvres, en comptant les tuiles du palais d'Albe, et six en comptant les gens qui entroient par la porte de Tolède. Ensuite il regardoit du côté de la porte de sa chambre, jusqu'à ce qu'il vit arriver son dîner.

Après le dîner il fumoit les douze autres cigars. Puis il fixoit ses yeux sur la pendule, jusqu'à ce qu'elle sonna l'heure du spectacle, et s'il n'y en avoit à aucun théâtre, il alloit chez le libraire Moréno, où il écoutoit parler quelques gens de lettre, qui avoient coutume de s'y rassembler ces jours là, mais sans jamais se mêler à leurs entretiens. S'il étoit malade, il faisoit chercher chez Moreno la pièce que l'on jouoit au théâtre de la Cruz, et lorsque l'heure du spectacle étoit arrivée, il se mettoit à lire la pièce, sans oublier d'applaudir tous les passages, que la faction des Pollacos avoit coutume de relever.

Cette vie étoit fort innocente, cependant mon père songeant à remplir les devoirs de sa religion, demanda un confesseur aux Théatins. On lui amena mon grand oncle Fra Héronymo Santez, qui prit cette occasion de lui rappeler que j'étois au monde, et dans la maison de Donna Felic Dalanosa, sœur de ma défunte mère. Soit que mon père craignit, que ma vue ne lui rappella la personne chérie dont j'avois innocemment causé la mort, ou que peut-être il ne voulut pas que mes cris enfantins troublassent ses habitudes silencieuses. Toujours est-il certain, qu'il pria Fra Héronymo de ne jamais me rapprocher de lui, mais en même tems il pourvut à mon entretien, en m'assignant le revenu d'une Quinta ou ferme, qu'il avoit dans les environs de Madrid, et il confia ma tutelle au procureur des Théatins.

Hélas, il semble que mon père, en m'éloignant ainsi de lui, ait eu quelque pressentiment de la prodigieuse différence, que la nature avoit mise entre nos caractères. Car vous avez vu, combien il étoit méthodique et uniforme dans sa manière de vivre, et j'ose vous assurer, qu'il seroit presque impossible de trouver un homme plus inconstant que je l'ai toujours été. J'ai été inconstant jusques dans mon inconstance, car l'idée d'un bonheur tranquille et d'une vie retirée, m'a toujours suivi dans mes courses vagabondes, et le gout du changement, m'a toujours arraché à la retraite. Si bien, que me connoissant enfin moi même, j'ai mis fin à ces inquiètes alternatives, en me fixant dans cette horde de

Bohèmes. C'est bien une espèce de retraite et de vie uniforme, mais au moins n'ai-je pas le malheur, d'avoir toujours devant les yeux les mêmes arbres, les mêmes rochers, ou, ce qui me seroit encore plus insupportable, les mêmes rues, les mêmes murs, et les mêmes toits.

Ici je pris la parole, et je dis au conteur : “ Seigneur Avadoro, ou Pandesowna, je crois qu'une vie aussi errante, a du vous offrir des aventures bien singulières. ”

Le Bohémien me répondit : “ Seigneur Cavalier, j'ai véritablement vu des choses assez extraordinaires, depuis que je vis dans ce désert. Quant au reste de ma vie, elle n'offre que des événements assez communs, où vous ne trouverez de remarquable, que l'engouement dont je me prenois pour tous les états de la vie, sans jamais en suivre aucun plus d'un ou deux ans de suite. ” Après m'avoir ainsi répondu, le Bohémien continua en ces termes.

Je vous ai dit, que ma tante Dalanosa m'avoit retiré chez elle. Elle même n'avoit point d'enfants, et sembloit avoir réuni en ma faveur, toute l'indulgence des tantes à toute celle des mères, en un mot, je fus un enfant gâté. Je le fus même tous les jours davantage, car à mesure que je croissois en forces et en intelligence, j'étois aussi plus tenté d'abuser des bontés que l'on avoit pour moi. D'un autre côté, n'éprouvant presque jamais d'opposition à mes volontés, j'opposois souvent peu de résistance à celle des autres, ce qui me donnoit presque l'air de la docilité ; et ma tante avoit aussi un certain sourire tendre et caressant, dont elle accompagnoit ses ordres, et alors je ne leurs résistois jamais. Tel que j'étois enfin, la bonne Dalanosa se persuada, que la nature, aidée de ses soins, avoit produit en moi un véritable chef-d'œuvre. Mais un point essentiel manquoit à son bonheur, c'étoit de ne pouvoir rendre mon père témoin de mes prétendus progrès, et le convaincre de mes perfections, car il s'obstinoit toujours à ne me point voir.

Mais qu'elle [*sic*] est l'obstination dont une femme ne vienne à bout. Madame Dalanosa agit avec tant de suite et d'efficacité sur son oncle Héronymo, que celui-ci se resolut enfin à profiter de la première confession de mon père, pour lui faire un cas de conscience de la cruelle indifférence, qu'il témoignoit à un enfant qui ne pouvoit avoir aucun tort avec lui.

Le père Héronymo le fit comme il l'avoit promis à ma tante. Mais mon père ne put, sans le plus grand effroi, songer à me recevoir dans l'intérieur de sa chambre. Le père Héronymo proposa une entrevue, au jardin du Buen-Retiro ; mais cette promenade n'entroit point dans le plan méthodique et uniforme, dont mon père ne s'écartoit jamais. Plutôt que de s'en écarter, il consentit à me recevoir chez lui, et le père Héronymo alla annoncer cette bonne nouvelle à ma tante, qui pensa en mourir de joye.

Je dois vous apprendre, que dix années d'hypocondrie avoient fort ajouté aux singularités de la vie casanière de mon père. Entre autres manies il avoit pris celle de faire de l'encre, et voici comment ce gout lui étoit venu. Un jour, qu'il se trouvoit chez le libraire Moreno, avec plusieurs des plus beaux esprits de l'Espagne, et quelques hommes de loi, la conversation tomba sur la difficulté qu'il y avoit à trouver de la bonne encre, chacun dit, qu'il n'en avoit point, ou qu'il avoit vainement tenté d'en faire. Moreno dit, qu'il avoit dans son magasin un recueil de recettes, où l'on trouveroit sûrement de quoi s'instruire sur ce sujet. Il alla chercher ce volume, qu'il ne trouva pas tout de-suite, et lorsqu'il revint, la conversation avoit changé d'objet, on s'étoit animé sur le succès d'une pièce nouvelle, et personne ne voulut plus parler d'encre, ni écouter aucune lecture qui y eut trait. Il n'en fut pas de-même de mon père. Il prit le livre, trouva tout de-suite la composition de l'encre, et fut très surpris, de comprendre si bien une chose, que les plus beaux esprits de l'Espagne regardoient comme très difficile. En effet, il ne s'agissoit que de mêler de la teinture de noix de galle, avec de la solution de vitriol, et d'y ajouter de la gomme. L'auteur avertissoit cependant, que l'on n'auroit jamais de bonne encre, qu'autant que l'on en feroit une grande quantité à la fois, que l'on tiendrait le mélange chaud, et qu'on le remueroit souvent, parce que la gomme, n'ayant aucune affinité avec les substances métalliques, tendoit toujours à s'en séparer, que de plus, la gomme elle même tendoit à une dissolution putride, qu'on ne pouvoit prévenir, qu'en y ajoutant une petite dose d'Alkohol.

Mon père achetta le livre, et se procura dès le lendemain les ingrédients nécessaires, une balance pour les doses, enfin le plus grand flacon qu'il put trouver dans Madrid, parce que son auteur

recommandoit de faire l'encre en grande quantité à-la-fois. L'opération réussit parfaitement. Mon père porta une bouteille de son encre aux beaux-esprits, rassemblés chez Moréno, tous la trouvèrent admirable, tous en voulurent avoir.

Mon père, dans sa vie retirée et silencieuse, n'avoit jamais eu l'occasion d'obliger, qui que ce fut, et moins encore celle de recevoir des louanges. Il trouva qu'il étoit doux de pouvoir obliger, plus doux encore d'être loué, et s'attacha singulièrement à la composition qui lui procuroit des jouissances aussi agréables. Voyant que les beaux-esprits de Madrid avoient, en moins de rien, tari le plus grand flacon qu'il eut pu trouver dans toute la ville, mon père fit venir de Barcelone une Dame-Jeanne, de celles où les marins de la méditerranée mettent leurs provisions de vin. Il put faire ainsi, tout à la fois, vingt bouteilles d'encre, que les beaux-ésprits épuisèrent, comme ils avoient fait les autres, et toujours en comblant mon père de louanges et de remerciements.

Mais plus les flacons de verre étoient grands, plus ils avoient d'inconvénients. On ne pouvoit y chauffer la composition, et moins encore la bien remuer, et surtout il étoit difficile de la transvaser. Mon père se décida donc à faire venir du Toboso, une de ces grandes jarres de terre, dont on se sert pour la fabrication du salpêtre. Lorsqu'elle fut arrivée, il la fit maçonner sur un petit fourneau, [*sic*] dans lequel on entretenoit constamment le feu de quelques braises. Un robinet adapté au bas de la jarre, servoit à en tirer le liquide, et en montant sur le fourneau, l'on pouvoit assez commodément le remuer avec un pilon de bois. Ces jarres ont plus de la hauteur d'un homme, ainsi vous pouvez imaginer la quantité d'encre que mon père y fit à la fois ; et il avoit soin même d'en ajouter autant qu'il en ôtoit. C'étoit une vraie jouissance pour lui, de voir entrer la servante ou le domestique de quelque homme de lettre fameux, pour lui demander de l'encre ; et lorsque cet homme publioit quelque ouvrage, qui faisoit du bruit dans la littérature, et que l'on en parloit chez Moreno, il sourioit avec complaisance, et comme y ayant contribué en quelque chose. Enfin, pour vous tout dire, mon père ne fut plus connu dans la ville, que sous le nom de Don Phélique del Tintero Largo, ou Don Philippe du grand encrier, et son nom d'Avadoro n'étoit connu que d'un petit nombre de personnes.

Je savois tout cela, j'avois entendu parler du caractère singulier de mon père, de l'ordre de sa chambre, de sa grande jarre d'encre ; et je brulois d'en juger par mes yeux. Pour ce qui est de ma tante, elle ne doutoit pas que, dès que mon père auroit eu le bonheur de me voir, il ne manqueroit pas de renoncer à toutes ses manies, pour ne plus s'occuper que du soin de m'admirer du matin jusqu'au soir. Enfin le jour de la présentation fut fixé. Mon père se confessoit au père Héronymo, tous les derniers dimanches de chaque mois. Le père devoit encore le fortifier dans la résolution de me voir, enfin lui annoncer que je l'attendois chez lui, et l'accompagner jusqu'à son logement. Le père Héronymo, en nous faisant part de cet arrangement, me recommanda, de ne toucher à rien dans la chambre de mon père. Je promis tout ce qu'on voulut, et ma tante promit de me garder à vue.

Enfin arriva le dimanche tant attendu. Ma tante me fit mettre un habit de Mahho couleur de rose, relevé de franges d'argent, avec des boutons en topazes du Bresil. Elle m'assura que j'avois l'air de l'amour lui même, et que mon père ne manqueroit pas de devenir fou de joie en me voyant. Pleins d'espérances et d'idées flatteuses, nous nous acheminâmes gaiement à travers la rue des Ursulines, et nous gagnâmes le Pra[d]o, où plusieurs femmes s'arrêtèrent pour me caresser. Enfin nous arrivâmes dans la rue de Toleda, enfin dans la maison de mon père. On nous ouvrit sa chambre, et ma tante, qui redoutoit ma vivacité, me plaça dans un fauteuil, s'assit vis-à-vis de moi, et se saisit des franges de mon écharpe, pour m'empêcher de me lever et de toucher à quelque chose.

Je me dédommageai d'abord de cette contrainte en promenant mes regards dans tous les recoins de la chambre, dont j'admirai l'ordre et la propreté. Le coin, destiné à la fabrication de l'encre, étoit aussi propre et bien rangé que le reste, la grande jarre du Toboso en faisoit comme un ornement, et tout à côté, il y avoit une grande armoire vitrée, où étoient rangés tous les ingrédients et les instruments nécessaires.

La vue de cette armoire haute et étroite, placée près du fourneau de la jarre, m'inspira un désir aussi soudain qu'irrésistible d'y monter, et il me parut, que rien ne seroit aussi agréable, que de voir mon père, me chercher en vain dans toute la chambre, et m'apercevoir enfin, ainsi caché au-dessus de sa tête. Par un mouvement aussi prompt que la pensée, je me débarassai de l'écharpe que tenoit ma

tante, je m'élançai sur le fourneau et delà sur l'armoire.

D'abord ma tante ne put s'empêcher d'applaudir à mon adresse. Puis elle me conjura de descendre — Dans ce moment l'on nous annonça, que mon père montoit les escaliers. Ma tante se mit à genoux pour me prier de quitter mon poste. Je ne pus résister à ses touchantes supplications. Mais en voulant descendre sur le fourneau, je sentis que mon pied posoit sur le bord de la jarre. Je voulus me retenir, je sentis que j'allois entraîner l'armoire. Je lâchai les mains et je tombai dans la jarre d'encre. Je m'y serois noyé, mais ma tante prit le pilon qui servoit à remuer l'encre, en donna un grand coup sur la jarre et la brisa en mille pièces. — Mon père entra en ce moment, il vit un fleuve d'encre qui inondoit sa chambre, et une figure noire qui la faisoit retentir des plus affreux hurlements. Il se précipita dans l'escalier, se démit le pied et tomba évanoui.

Quant à moi, je ne hurlai pas long-tems, l'encre que j'avois avalée me causa un malaise affreux. Je perdus connoissance, et je ne la recouvrai entièrement, qu'après une longue maladie, qui fut suivie d'une assez longue convalescence. Ce qui contribua le plus à ma guérison, fut que ma tante m'annonça, que nous allions quitter Madrid et nous établir à Burgos. L'idée d'un voyage me transporta au point, que l'on craignit que je n'en perdisse la tête. L'extrême plaisir que j'en ressentis fut cependant troublé, lorsque ma tante me demanda, si je voulois aller dans sa chaise ou bien être porté dans une litière. " Ni l'un ni l'autre assurément, (lui répondis-je avec le plus extrême emportement) je ne suis pas une femme. Je ne veux voyager qu'à cheval, ou du moins sur une mule, avec un bon fusil de Ségovie accroché à ma selle, deux pistolets à ma ceinture et une épée de longueur, je [ne] partirai qu'à condition que vous me donnerez toutes ces choses, et il est de votre intérêt de me les donner, puisque c'est à moi de vous défendre. " Je dis mille folies pareilles, qui me paroisoient les choses les plus sensées, et qui véritablement étoient agréables dans la bouche d'un enfant de onze ans.

Les préparatifs du voyage me fournirent l'occasion de déployer une activité extraordinaire. J'allois, je venois, je montois, je portois, j'ordonnois, enfin j'étois la mouche du coche, et j'avois beaucoup à faire, car ma tante, qui alloit s'établir à Burgos, y portoit tout son mobilier. Enfin arriva le jour fortuné du départ. Nous envoyâmes les gros bagages par la route d'Aranda et nous prîmes celle de Valadolid.

Ma tante qui avoit d'abord voulu aller en chaise, voyant que j'étois décidé à monter une mule, prit aussi le même parti. On lui fit au lieu de selle une petite chaise très commode, montée sur un bât et surmontée d'un parasol. Un zagal marchoit devant elle, pour ôter jusqu'à l'apparence du danger. Tout le reste de notre train, qui occupoit douze mules avoit très bon air. Et moi, qui me regardois comme le chef de cette élégante caravane, j'étois tantôt à la tête, tantôt fermant la marche, et toujours quelqu'une de mes armes à la main, particulièrement à tous les détours du chemin et autres endroits suspects.

L'on imagine bien qu'il ne se présenta aucune occasion d'exercer ma valeur, et nous arrivâmes heureusement à Alabahos, où nous trouvâmes deux caravanes, aussi nombreuses que la notre. Les bêtes étoient au ratelier, et les voyageurs à l'autre bout de l'écurie, dans la cuisine, qui n'étoit séparée de l'écurie que par deux gradins en pierre. Il en étoit alors de même de presque toutes les auberges de l'Espagne. Toute la maison ne formoit qu'une seule pièce fort longue, dont les mules occupoient la meilleure partie et les hommes la plus petite. Mais on n'en n'étoit que plus gai. Le zagal, tout en étrillant les montures, décochoit mille traits malins à l'hôtesse, qui lui répliquoit avec la vivacité de son sexe et de son état. Jusqu'à ce que l'hôte, interposant sa gravité, interrompit ces combats d'esprits, qui n'étoient suspendus que pour recommencer l'instant d'après. Les Servantes faisoient rétentir la maison du bruit de leurs castagnettes, et dansoient aux raugues chansons du chevrier. Les voyageurs faisoient connoissance, s'invitoient réciproquement à souper. Puis l'on se rassembloit autour de la brazier. Chacun disoit qu'il [*sic*] étoit, d'où il venoit, et quelque fois racontoit toute son histoire. C'étoit le bon tems. Aujourd'hui l'on a de meilleurs gîtes, mais la vie sociale et tumultueuse que l'on menoit alors en voyage, avoit des charmes que je ne puis vous peindre. Tout ce que je puis vous en dire, c'est que j'y fus ce jour là si sensible, que je décidai dans mon petit cerveau, que je voyagerois toute ma vie, ce que j'ai bien tenu depuis.

Cependant une circonstance particulière me confirma encore dans cette résolution. Après le souper,

lorsque tous les voyageurs se furent rassemblés autour de la brazier, et que chacun eut conté quelque chose, sur les pays qu'il avoit traversé ; l'un d'eux qui n'avoit pas encore ouvert la bouche dit : “ Tout ce qui vous est arrivé dans vos voyages, est fort intéressant à écouter et à retenir. Quant à moi je voudrois bien qu'il ne me fut pas arrivé pis, mais, en voyageant dans la Calabre, il m'est arrivé une aventure si extraordinaire, si surprenante, si effrayante que je ne puis en écarter le souvenir. Il me poursuit, m'obsède, empoisonne toutes les jouissances que je pourrois avoir, et c'est beaucoup si la mélancolie qu'il me donne, ne me fait pas perdre la raison. ” Un pareil début excita vivement la curiosité de l'auditoire. On le pressa beaucoup, de soulager son cœur en faisant un récit aussi admirable. Il se fit longtems presser, enfin il commença en ces termes.

Histoire de Giulio Romati, et de la Princesse de Mont-Salerne.

Mon nom est Giulio Romati, mon père appelé Pietro Romati, est le plus illustre des hommes de loix de Palerme, et même de la Sicile entière. Il est, comme vous le pouvez croire, fort attaché à une profession, qui lui donne une existence honorable, mais plus attaché encore à la philosophie, il lui consacre tous les moments qu'il peut dérober aux affaires.

Je puis sans me vanter dire que j'ai marché, sur ses traces dans les deux carrières, car j'étois docteur en droit à l'âge de vingt deux ans. Et m'étant ensuite appliqué aux mathématiques et à l'astronomie, j'y ai reussis [*sic*] assez, pour pouvoir commenter Copernic et Galilée. Je ne vous dis point ces choses pour en tirer vanité. Mais parce qu'ayant à vous entretenir d'une aventure très surprenante, je ne veux [*sic*] pas être pris, pour un homme crédule et superstitieux. Je suis si éloigné d'un pareil défaut, que la théologie est peut-être la seule science que j'aye constamment négligée. Quant aux autres, je m'y adonnois avec le zèle le plus infatigable, ne connoissant de récréation que dans le changement d'études.

Tant d'application prit sur ma santé, et mon père, ne connoissant aucun genre de distraction, qui put me convenir, me proposa de voyager, et exigea même de moi, que je fisse le tour de l'Europe et que je ne revins[s]e en Sicile qu'au bout de quatre ans.

J'eus d'abord beaucoup de peine à me séparer de mes livres, de mon cabinet, de mon observatoire. Mais mon père l'exigeoit, il falut obéir. Je ne fus pas plutôt en route, qu'il s'opéra en moi un changement très favorable. Je retrouvai mon appetit, mes forces, en un mot toute ma santé. J'avois d'abord voyagé en litière, mais dès la troisième journée, je pris une mule, et je m'en trouvai bien.

Beaucoup de gens connoissent le monde entier, excepté leur pays. Je ne voulus pas que le mien put me reprocher un pareil travers, et je commençai mon voyage par voir les merveilles, que la nature a repandues dans notre île avec tant de profusion. Au lieu de suivre la côte de Palerme à Messine, je passai par Castro Novo, Caltanizète, et j'arrivai au pied de l'Etna, en un village dont j'ai oublié le nom. La je me préparai au voyage de la montagne, me proposant d'y consacrer un mois. J'y passai effectivement tout ce tems occupé principalement à vérifier quelques expériences, que l'on a faites depuis peu sur le Baromètre. La nuit j'observois les astres, et j'eus le plaisir d'appercevoir deux étoiles qui n'étoient point visibles pour l'observatoire de Palerme, parce qu'elles étoient au dessous de son horizon.

Ce fut avec un véritable regret, que je quittai ces lieux, où je croyois presque participer aux lumières éthérées ainsi qu'à l'harmonie sublime des corps célestes, dont j'avois tant étudié les loix. D'ailleurs il est certain, que l'air raréfié des hautes montagnes, agit sur nos corps d'une manière toute particulière, en rendant notre pouls plus fréquent et le mouvement de nos poumons plus rapide. Enfin je quittai la montagne et je la descendis du côté de Catane.

Cette ville est habitée par une noblesse aussi illustre et plus éclairée que celle de Palerme. Ce n'est pas que les sciences exactes ayent beaucoup d'amateurs à Catane, non plus que dans le reste de notre île. Mais l'on s'y occupoit beaucoup des arts, des antiquités, de l'histoire ancienne et moderne, de tous les peuples qui ont occupé la Sicile. Les fouilles surtout et les belles choses que, l'on en obtenoit, y faisoient le sujet de toutes les conversations.

Alors précisément l'on venoit de tirer du sein de la terre, un très beau marbre, chargé de caractères inconnus. L'ayant examiné avec attention, je vis que l'inscription étoit en langue Punique, et l'Hebreu que je sais assez bien, me donna le moyen de l'expliquer d'une manière qui satisfit tout le monde. Ce succès me valut un accueil [*sic*] flatteur, et les plus distingués de la ville, voulurent me retenir par des offres de fortune assez séduisantes. Ayant quitté ma famille dans d'autres vues, je les refusai et pris le chemin de Messine. Cette place, fameuse par le commerce qui s'y fait, me retint une semaine entière, après quoi je passai le détroit et j'abordai à Régio.

Jusques là mon voyage n'avoit été qu'une partie de plaisir, mais à Régio l'entreprise devint plus sérieuse. Un bandit nommé Zoto, désoloit la Calabre, et la mer étoit couverte de pirates Tripolins. Je ne savois absolument comment faire pour me rendre à Naples, et si je n'eusse été retenu par, je ne sais quelle mauvaise honte, je serois retourné à Palerme.

Il y avoit déjà huit jours que j'étois arrêté à Régio, et livré à ces incertitudes. Lorsqu'un jour, après m'être assez long tems promené sur le port, je m'assis sur des pierres, du côté de la plage, où il y avoit le moins de monde. Là je fus abordé par un homme, d'une figure avantageuse, et couvert d'un manteau écarlate. Il s'assit à côté de moi, sans faire de compliments ; puis il me parla ainsi : “ Le Seigneur Romati, est il occupé de quelque problème d'Algèbre ou d'Astronomie ?

— Point du tout, (lui répondis-je) le Seigneur Romati voudroit seulement aller de Régio à Naples, et le problème qui l'emb[ar]rasse en cet instant, est de savoir comment il échappera à la bande du Seigneur Zoto. ”

Alors l'inconnu, prenant un air fort sérieux, me dit : “ Seigneur Romati, vos talents font déjà honneur à votre pays, vous lui en ferez encore plus, lorsque les voyages que vous entreprenez, auront étendu la sphère de vos connoissances. Zoto est trop galant homme, pour vouloir vous arrêter dans une aussi noble entreprise. Prenez ces aigrettes rouges, mettez en une à votre chapeau ; donnez les autres à vos gens, et partez hardiment. Quant à moi, je suis ce Zoto que vous craignez tant, et pour que vous n'en doutiez pas, je vais vous montrer les instruments de ma profession. ” En même tems il ouvrit son manteau, et me fit voir une ceinture de pistolets et de poignards. Puis il me serra affectueusement la main et disparut.

Ici j'interrompis le chef des Bohèmiens, pour lui dire que j'avois entendu parler de ce Zoto et que je connoissois ses deux fils.

“ Je les connois aussi (reprit Pandesovna). Ils sont ainsi que moi au service du grand Scheïk des Gomelez.

— Quoi vous aussi à son service ! (m'écriai-je avec le plus grand étonnement). ”

En ce moment un Bohémien vint parler à l'oreille du chef, qui se leva aussitôt et me laissa le tems, de m'occuper de ce qu'il venoit de m'apprendre. “ Quelle est donc (me dis-je en moi-même), quelle est cette puissante association, qui paroît n'avoir d'autre but que de cacher, je ne sais quel secret, ou de me fasciner les yeux par des prestiges, dont je devine quelque fois une partie, tandis que d'autres circonstances ne tardent pas à me replonger dans le doute. Il est clair que je fais moi-même partie de cette chaîne invisible. Il est clair que l'on veut m'y retenir encore plus étroitement. ” Mes réflexions furent interrompues par les deux filles du chef, qui vinrent me proposer une promenade. J'acceptai et les suivis ; la conversation fut en bon Espagnol et sans aucun mélange de Hérigonze (ou jargon Bohémien) ; leur esprit étoit cultivé, et leur caractère gai et ouvert. Après la promenade on soupa et l'on fut se coucher. — Mais la nuit point de cousines.

TREIZIEME JOURNÉE.

Le chef des Bohèmiens me fit apporter un ample déjeuner et me dit : “ Seigneur Cavalier : Les ennemis approchent, c'est-à-dire les Gardes de la Douane. Il est juste de leur céder le champ de bataille. Ils y trouveront les ballots qui leur sont destinés, le reste est déjà en sûreté. Déjeunez à votre aise et puis nous partirons. ”

Comme l'on voyoit déjà les gardes de la douane de l'autre côté du vallon, je déjeunai à la hâte,

tandis que le gros de la troupe prenoit les devants. Nous errâmes de montagnes en montagnes, nous enfonçant toujours davantage dans les déserts de la Sierra-Moréna. Enfin nous nous arrêtrâmes dans une vallée fort profonde, où déjà l'on nous attendoit et l'on avoit préparé notre repas. Après qu'il fut terminé, je priai le chef de continuer l'histoire de sa vie, ce qu'il fit en ces termes.

Suite de l'histoire de Pandésovna.

Vous m'avez laissé, écoutant de toutes mes oreilles, le récit admirable de Giulio-Romati, voici donc à peu près comment il s'exprima.

Suite de l'histoire de Giulio-Romati.

Le caractère connu de Zoto, me fit prendre une confiance entière aux assurances qu'il m'avoit données. Je retournai très satisfait à mon auberge, et je fis chercher des muletiers. Il s'en offrit plusieurs, car les bandits ne leur faisoient aucun mal, non plus qu'à leur bêtes. Je choisis l'homme qui jouissoit parmi eux de la meilleure réputation. Je pris une mule pour moi, une pour mon domestique et deux pour mon bagage. Le muletier en chef avoit aussi sa mule et deux valets qui suivoient à pied.

Je partis le lendemain à la pointe du jour, et je ne fus pas plutôt en chemin, que je vis des partis de la bande de Zoto, qui sembloient me suivre de loin, et se relayoient de distance en distance. Vous jugez bien, que de cette manière il ne pouvoit m'arriver aucun mal.

Je fis un voyage fort agréable, pendant lequel ma santé se raffermissoit de jour en jour. Je n'étois plus qu'à deux journées de Naples, lorsque l'idée me vint de me détourner de mon chemin, pour passer à Salerne. Cette curiosité étoit fort naturelle. Je m'étois beaucoup attaché à l'histoire de la renaissance des arts, dont l'école de Salerne avoit été le berceau en Italie. Enfin je ne sais quelle fatalité m'entraînoit à ce funeste voyage.

Je quittai le grand chemin à Monte-Brugio, et conduit par un guide du village, je m'enfonçai dans le pays le plus sauvage qu'il soit possible d'imaginer. Sur le midi nous arrivâmes à une maison toute ruinée, que le guide m'assura être une auberge, mais je ne m'en aperçus pas à la réception que me fit l'hôte. Car bien loin de m'offrir quelques provisions, il me demanda en grâce, de lui faire part de celles que je pourrois avoir avec moi. J'avois effectivement quelques viandes froides, que je partageai avec lui, avec mon guide et mon valet, car les muletiers étoient restés à Monte-Brugio.

Je quittai ce mauvais gîte, vers les deux heures après midi, et bientôt après je découvris un château très vaste, situé sur le haut d'une montagne. Je demandai à mon guide comment ce lieu s'appelloit ? et s'il étoit habité ? Il me répondit que dans le pays on appelloit ce lieu simplement : " Lo monte — ou bien lo Castello. " Que le château étoit entièrement désert et ruiné, mais que dans l'intérieur on avoit bâti, une chapelle avec quelques cellules où les Franciscains de Salerne entretenoient habituellement cinq ou six religieux, et il ajouta avec beaucoup de naïveté : " On fait bien des histoires sur ce château, mais je ne puis vous en dire aucune. Car dès que l'on commence à en parler, je m'enfuis de la cuisine et je vais chez ma belle sœur la Pepa, où je trouve toujours quelque père Franciscain qui me donne son scapulaire à baiser. " Je demandai à ce garçon si nous passerions près de ce château ? Il me répondit que nous passerions, à mi côte de la montagne sur la quelle il étoit bâti.

Sur ces entrefaites le ciel se chargea de nuages et vers le soir, un orage affreux vint à fondre sur nos têtes. Nous étions alors sur un dos de montagne qui n'offroit aucun abri. Le guide dit : qu'il savoit une caverne, où nous pourrions nous mettre à couvert, mais que le chemin en étoit difficile. Je m'y hasardai, mais à peine étions nous engagés entre les rochers, que le tonnerre tomba tout auprès de nous. Ma mule s'abattit et je roulai de la hauteur de quelques toises. Je m'accrochai à un arbre et lorsque je sentis que j'étois sauvé, j'appellai mes compagnons de voyage, mais aucun ne me répondit.

Les éclairs se succédoient avec tant de rapidité, qu'à leur lumière, je pus distinguer les objets qui m'environnoient et changer de place avec quelque sûreté. J'avançai en me tenant aux arbres, et

j'arrivai ainsi à une petite caverne qui n'aboutissant à aucun chemin frayé, ne pouvoit être celle où le guide vouloit me conduire.

Les averses, les coups de vents, les coups de tonnerre, se succédoient sans interruption. Je grelottois dans mes habits mouillés, et il me fallut rester plusieurs heures dans cette situation facheuse. Tout-à-coup je crois entrevoir des flambeaux, errants dans le creux du vallon. J'entens des voix. Je pense que ce sont mes gens. J'appelle, on me répond.

Bientôt je vois arriver un jeune homme de bonne mine, suivi de quelques valets, dont les uns portoient des flambeaux, d'autres des paquets de hardes. Le jeune homme me salua très respectueusement et me dit : “ Seigneur Romati, nous appartenons à Madame la Princesse de Mont-Salerno. Le guide que vous avez pris à Monte-Brugio, nous a dit que vous étiez égaré dans ces montagnes, et nous vous cherchons par ordre de la Princesse. Prenez ces habits et suivez nous au château.

— Quoi (lui répondis-je) vous voulez me conduire à ce château inhabité, qui est au haut de la montagne ?

— Point du tout (reprit le jeune homme) vous verrez un palais superbe, et nous n'en sommes qu'à deux cent pas. ”

Je jugeai qu'effectivement quelque Princesse du pays avoit une habitation dans les environs. Je m'habillai et suivis le jeune homme. Bientôt je me trouvai devant un portail de marbre noir, et comme les flambeaux n'éclairaient point le reste de l'édifice, je ne pus en porter aucun jugement. Nous entrâmes. Le jeune homme, me quitta au bas de l'escalier, et lorsque j'en eus monté la première rampe, je trouvai une Dame d'une beauté peu commune, qui me dit : “ Monsieur Romati, Madame la Princesse de Mont-Salerno m'a chargé de vous faire voir les beautés de ce séjour. ”

Je lui répondis : qu'en jugeant de la princesse par ses Dames d'honneur, l'on en prenoit déjà une assez haute idée.

En effet, la Dame qui devoit me conduire étoit, comme je l'ai dit, d'une beauté parfaite et elle avoit l'air si grand, que ma première idée fut de la prendre pour la Princesse elle-même. Je remarquai aussi qu'elle étoit mise, à peu-près comme nos portraits de famille, faits dans le siècle dernier. Mais j'imaginai que c'étoit la le costume des Dames de Nâples et qu'elles avoient repris d'anciennes modes.

Nous entrâmes d'abord dans une salle où tout étoit d'argent massif. Le parquet étoit en carreaux d'argent. Les uns mats les autres polis. La tapisserie aussi d'argent massif imitoit un damas, dont le fond eut été poli et les ramages en argent mat. Le plafond étoit ciselé comme les menuiseries des anciens chateaux. Enfin les lambris, les bords de la tapisserie, les lustres, les cadres, les tables étoient du travail d'orfèvrerie le plus admirable. “ Monsieur Romati (me dit la prétendue Dame d'honneur) toute cette vaisselle vous arrête bien long-tems. Ce n'est ici que l'antichambre, où se tiennent les valets-de-pied de Madame la Princesse. ”

Je ne répondis rien, et nous entrâmes, dans une pièce à peu-près semblable à la première. Si ce n'est que tout y étoit en vermeil, avec des ornements de cet or nuancé qui étoit fort à la mode, il y a quelques cinquante ans : “ Cette pièce (dit la Dame) est l'antichambre où se tiennent les gentilshommes d'honneur, le Majordome et les autres officiers de la maison. Vous ne verrez ni or ni argent dans les appartements de la Princesse. La simplicité a seule le droit de lui plaire. Vous en pouvez juger par cette salle à manger. ” Alors elle ouvrit une porte latérale. Nous entrâmes dans une salle, dont les murs étoient revêtus en marbre de couleur, ayant pour frise un magnifique bas-relief en marbre blanc, qui règnoit tout autour. L'on y voyoit aussi de magnifiques buffets, couverts de vases en cristal de roche, et de jattes de la plus belle porcelaine des Indes.

Puis nous rentrâmes dans l'antichambre des officiers, d'où nous passâmes dans le sallon de compagnie. “ Par exemple (dit la Dame). Je vous permets d'admirer cette pièce. ” Je l'admirai en effet. Mon premier étonnement fut pour le parquet. Il étoit en Lapis Lazali, incrusté de pierres dures, en mosaïque de Florence, dont une table coute plusieurs années de travail. Le dessin avoit une intention générale, et présentoit l'ensemble le plus régulier. Mais lorsque l'on en examinait les divers compartiments, l'on voyoit que la plus grande variété dans les détails, n'ôtoit rien de l'effet que

produit la symétrie. En effet, quoique ce fût toujours le même dessin, ici il offroit l'assemblage des fleurs les mieux nuancées ; là c'étoient les coquillages les mieux émaillés ; plus loin des papillons, ailleurs des colibris. Enfin, les plus belles pierres du monde étoient employées à l'imitation de ce que la nature a de plus beau. Au centre de ce magnifique parquet étoit représenté un écrain, composé de toutes les pierres de couleur, entouré de fils de grosses perles. Le tout paroissoit en relief et réel, comme dans les tables de Florence. “ Monsieur Romati (me dit la Dame), si vous vous arrêtez à tout, nous n'en finirons point. ”

Je levai donc les yeux, et ils tombèrent d'abord sur un tableau de Raphael, qui paroissoit être la première idée de son école d'Athènes, et qui étoit plus beau par le coloris, d'autant qu'il étoit peint à l'huile.

Ensuite je remarquai un Hercule aux pieds d'Omphale, la figure de l'Hercule étoit de Michel-Ange, et l'on reconnoit le pinceau du Guide dans la figure de la femme. En un mot, chacun des tableaux de ce sallon étoit plus parfait que tout ce que j'avois vu jusqu'alors. La tapisserie n'étoit que d'un velours verd tout uni, dont la couleur faisoit ressortir les peintures.

Aux deux côtés de chaque porte, étoient des statues un peu plus petites que nature. Il y en avoit quatre. L'une étoit le célèbre amour de Phidias, dont Phryné exigea le sacrifice.

La seconde le faune du même artiste.

La troisième la véritable Venus de Praxitele dont celle de Médicis n'est qu'une copie.

La quatrième un Antinous de la première beauté. Il y avoit encore des groupes dans chaque fenêtre.

Tout autour du sallon étoient des commodes à tiroirs, qui au lieu d'être ornées en bronze, l'étoient du plus beau travail de joaillerie qui servoit à enchasser des camées, tels que l'on n'en trouve que dans les cabinets des Rois. Les commodes renfermoient une suite de médailles d'or, du plus grand module. “ C'est ici (me dit la Dame) que la Princesse passe ses après-dînées, et l'examen de cette collection donne lieu à des entretiens aussi instructifs qu'intéressants. Mais vous avez encore bien des choses à voir. Ainsi suivez moi. ”

Alors nous entrâmes dans la chambre à coucher. Cette pièce étoit octogone. Elle avoit quatre alcoves, et autant de lits d'une grandeur extraordinaire. On n'y voyoit ni lambris, ni tapisseries, ni plafond. Tout étoit couvert de mousselines des Indes, drapées avec un goût merveilleux, brodées avec un art surprenant, et d'une telle finesse, qu'on les eut prises pour quelque brouillard qu'Arachné elle même auroit trouvé moyen, d'enfermer dans une légère broderie.

“ Pourquoi quatre lits ? (demandai-je à la Dame).

— C'est (me répondit-elle) pour en changer lorsqu'on se trouve échauffé, et que l'on ne peut dormir.

— Mais (ajoutai-je), pourquoi ces lits sont-ils si grands ?

— C'est (répliqua la Dame), parce que la Princesse y admet quelquefois ses femmes, lorsqu'elle veut causer avant de s'endormir. Mais passons à la chambre des bains. ”

C'étoit une rotonde tapissée en nacre et les bordures en burgos. Au lieu de draperies, le haut des parois étoit garni d'un filet de perles à grosses mailles, avec une frange de perles, toutes de la même grandeur et de la même eau. Le plafond étoit fait d'une seule glace, à travers laquelle on voyoit nager des poissons dorés de la Chine. Au lieu de baignoire il y avoit un bassin circulaire, autour duquel règnait un cercle de mousse artificielle, où l'on avoit rangé les plus belles coquilles de la mer des Indes.

Ici je ne pus plus renfermer en moi même, les témoignages de mon admiration et je dis : “ Ah Madame, le Paradis n'est pas un plus beau séjour.

— Le Paradis (s'écria la dame avec l'air de l'égarement et du désespoir), le Paradis ! N'a-t-il pas parlé du Paradis ? Monsieur Romati, je vous en prie, ne vous exprimez plus de cette manière. Je vous en prie sérieusement. Suivez moi. ”

Nous passâmes alors dans une volière remplie de tous les oiseaux du tropique, et de tous les aimables chanteurs de nos climats. Nous y trouvâmes une table servie pour moi seul : “ Ah Madame (dis-je à ma belle conductrice), comment, songe t'on à manger dans un séjour aussi divin ? Je vois que vous ne voulez pas vous mettre à table, et je ne saurois me résoudre à m'y mettre seul, à moins que

vous ne daigniez m'y entretenir de la Princesse qui possède tant de merveilles. ” La Dame sourit obligeamment, me servit, s'assit et commença en ces termes : “ Je suis fille du dernier Prince de Mont Salerno.

— Qui vous Madame ?

— Je voulois dire la Princesse de Mont-Salerno. Mais ne m'interrompez plus. ”

Histoire de la Princesse de Mont Salerno.

Le Prince de Mont-Salerno, qui descendoit des anciens Ducs de Salerne, étoit grand d'Espagne, Connétable, Grand-Amiral, grand-Ecuyer, grand-maître de la maison, grand-Veneur, enfin il réunissoit en sa personne toutes les grandes charges du Royaume de Nâples. Mais bien qu'il fut au service de son Roi, il avoit lui même une maison composée de Gentilshommes, parmi lesquels il y en avoit plusieurs de titrés. Au nombre de ceux-ci se trouvoit le Marquis de Spinaverde, premier Gentilhomme du Prince, et possédant toute sa confiance, qu'il partageoit cependant avec sa femme la Marquise de Spinaverde, première Dame d'atour de la Princesse.

J'avois dix ans... Je voulois dire que la fille unique du Prince de Mont-Salerno avoit dix ans. Lorsque sa mère mourut. A cette époque les Spinaverde quittèrent la maison du Prince. Le mari pour prendre la régie de tous les fiefs ; la femme pour prendre soin de mon éducation. Ils laissèrent à Naples leur fille ainée appelée Laure, qui eut auprès du Prince une existence un peu équivoque. Sa mère et la jeune Princesse vinrent résider à Mont-Salerno.

On s'occupoit peu de l'éducation d'Elfrida, mais beaucoup de celle de ses entours. On leur enseignoit à courir au devant de mes moindres désirs...

“ De vos moindres désirs... (dis-je à la Dame)

— Je vous avois prié de ne point m'interrompre ” Reprit elle avec un peu d'humeur.

Après quoi elle continua en ces termes.

Je me plaisois à mettre la soumission de mes femmes à toutes sortes d'épreuves. Je leur donnois des ordres contradictoires, dont elles ne pouvoient jamais exécuter que la moitié, et je les en punissois, soit en les pinçant, soit en leur enfonçant des épingles dans les bras et les cuisses. Elles me quittèrent. La Spinaverde m'en donna d'autres qui me quittèrent aussi.

Sur ces entrefaites, mon père devint malade, et nous allâmes à Naples. Je le voyois peu, mais les Spinaverde ne le quittoient pas d'un moment. Enfin il mourut après avoir fait un testament, par lequel il nommoit Spinaverde seul tuteur de sa fille, et administrateur des fiefs et autres biens.

Les funérailles nous occupèrent plusieurs semaines, après lesquelles, nous retournâmes à Mont-Salerno, où je recommençai à pincer mes femmes de chambre. Quatre années s'écoulèrent dans ces innocentes occupations, qui m'étoient d'autant plus douces, que la Spinaverde m'assuroit tous les jours que j'avois raison, que tout le monde étoit fait pour m'obeir, et que ceux qui ne m'obeissoient pas assez tôt ou assez bien, méritoient toutes sortes de punitions.

Un jour pourtant toutes mes femmes me quitterent l'une après l'autre, et je me vis sur le point d'être réduite le soir à me deshabiller moi même. J'en pleurai de rage, et je courus chez la Spinaverde, qui me dit : “ Chère et douce Princesse, essuyez vos beaux yeux. Je vous deshabillerai ce soir, et demain je vous amenerai six femmes de chambre, dont sûrement vous serez contente. ”

Le lendemain à mon reveil, la Spinaverde me présenta six jeunes filles très belles, dont la première vue me causa une sorte d'émotion. Elles-mêmes paroisoient émues. Je fus la première à me remettre de mon trouble. Je sautai de mon lit tout en chemise. Je les embrassai les unes après les autres et les assurai, que jamais elles ne seroient ni grondées ni pincées. En effet, soit qu'elles fissent quelque gaucherie en m'habillant, soit qu'elles osassent me contrarier, je ne me fachois jamais.

“ Mais Madame (dis-je à la Princesse) ces jeunes filles, étoient peut-être des garçons déguisés. ” La Princesse prit un air de dignité et me dit : “ Monsieur Romati, je vous avois prié de ne pas m'interrompre. ” Ensuite elle reprit ainsi le fil de son discours.

Le jour où j'achevai seize ans, l'on m'annonça une visite illustre. C'étoit un secrétaire-d'état,

l'Ambassadeur d'Espagne, et le Duc de Guadarrama. Celui-ci venoit me demander en mariage, et les deux autres n'y étoient que pour appuyer sa demande. Le jeune Duc avoit la meilleure mine qu'on puisse imaginer, et je ne puis nier qu'il n'ait fait quelque impression sur moi.

Le soir on proposa une promenade au parc. A peine y eumes nous fait quelques pas, qu'un taureau furieux s'élança du milieu d'un bouquet d'arbres, et vint fondre sur nous. Le Duc courut à sa rencontre, son manteau dans une main et son épée dans l'autre. Le taureau s'arrêta un instant, s'élança sur le Duc, s'enferra lui même dans son épée, et tomba à ses pieds. Je me crus redevable de la vie, à la valeur et à l'adresse du Duc. Mais le lendemain j'appris, que le taureau avoit été a posté [*sic*] exprès, par l'écuyer du Duc, et que son maître avoit fait naitre cette occasion de me faire une galanterie à la manière de son pays. Alors, bien loin de lui en savoir quelque gré, je ne pus lui pardonner la peur qu'il m'avoit faite et je refusai sa main.

La Spinaverde me sut gré de mon refus. Elle saisit cette occasion de me faire connoître tous mes avantages, et combien je perdrois à changer d'état et me donne[r] un maître. Quelque tems après le même secrétaire d'état vint encore me voir, accompagné d'un autre ambassadeur, et du Prince régnant de Noudel-Hansberg. Ce souverain étoit un grand, gros, gras, blond, blanc, blafard, qui voulut m'entretenir des majorats qu'il avoit dans les états héréditaires, mais en parlant italien, il avoit l'accent du Tyrol. Je me mis à parler comme lui, et tout en le contrefaisant, je l'assurai que sa presence étoit très nécessaire dans ses majorats des états héréditaires. Il s'en alla un peu piqué. La Spinaverde me mangea de caresses, et pour me retenir plus sûrement à Mont-Salerno, elle a fait executer toutes les belles choses que vous voyez.

“ Ah ! m'écriai-je elle a parfaitement réussi, ce beau lieu peut être appelé un Paradis sur la terre. ” A ces mots la Princesse se leva avec indignation, et me dit : “ Romati, je vous avois prié de ne plus vous servir de cette expression. ” Puis elle se mit à rire, d'un rire convulsif et affreux, en répétant toujours : “ Oui le paradis, le paradis, il a bonne grace de parler du Paradis. ” Cette scene devoit pénible. La Princesse reprit enfin son sérieux, me regarda d'un air sévère, et m'ordonna de la suivre.

Alors elle ouvrit une porte, et nous nous trouvâmes dans des voutes souterraines, au delà desquelles on appercevoit comme un lac d'argent, et qui effectivement étoit de vif-argent. La Princesse frappa dans ses mains, et l'on vit paroître une barque, conduite par un nain jaune. Nous montâmes dans la barque et je m'aperçus que le nain avoit le visage d'or, les yeux de diamants, la bouche de corail. En un mot c'étoit un automate, qui au moyen de petits avirons, fendoit l'argent-vif avec beaucoup d'adresse et faisoit avancer la barque. Ce nocher d'une espèce nouvelle nous conduisit au pied d'un roc qui s'ouvrit, et nous entrâmes encore dans un souterrain, où mille autres automates nous offrirent le spectacle le plus singulier. Des paons faisant la roue étalèrent une queue émaillée et couverte de pierreries. Des peroquets dont le plumage étoit d'émeraudes voloient sur nos têtes. Des nègres d'ébène, nous présentoient des plats d'or, remplis de cerises de rubis, et de raisins de Saphir, mille autres objets surprenants remplissoient ces voutes merveilleuses, dont l'œil n'appercevoit pas la fin.

Alors, je ne sais pourquoi, je fus encore tenté de repeter ce mot de paradis, pour voir l'effet qu'il feroit sur la Princesse. Je cédaï à cette fatale curiosité, et je lui dis : “ En vérité Madame, on peut dire que vous avez le Paradis sur la terre... ”

La Princesse me sourit le plus agréablement du monde et me dit : “ Pour que vous jugiez d'autant mieux des agréments de ce séjour : je vais vous présenter mes six femmes de chambre. ” Elle prit une clef d'or, pendue à sa ceinture, et alla ouvrir un grand coffre, couvert de velours noir et garni en argent massif.

Lorsque le coffre fut ouvert, j'en vis sortir un squelette qui s'avança vers moi d'un air menaçant. Je tirai mon épée. Le squelette s'arrachant à lui même son bras gauche, s'en servit comme d'une arme et m'assaillit avec beaucoup de fureur. Je me défendis assez bien, mais un autre squelette sortit du coffre, arracha une côte au premier squelette et m'en donna un coup sur la tête. Je le saisis à la gorge, il m'entoura de ses bras décharnés, et voulut me jeter à terre. Je m'en débarassai, mais un troisième squelette sortit du coffre et se joignit aux deux premiers. Les trois autres parurent aussi. Ne pouvant espérer de me tirer d'un combat aussi inégal, je me jettai à genoux, et je demandai grace à la Princesse.

La Princesse ordonna aux squelettes de rentrer dans le coffre, puis elle me dit : “ Romati rappelez vous toute votre vie, de ce que vous avez vu ici. ” En même tems elle me saisit le bras, je le sentis brûlé jusqu’à l’os, et je m’évanouis.

Je ne sais combien de tems je restai dans cet état. Enfin je me réveillai, et j’entendis psalmodier assez près de moi. Je vis que j’étois au milieu de vastes ruines. Je voulus en sortir et j’arrivai dans une cour intérieure, où je vis une chapelle et des moines qui chantoient matines. Lorsque leur service fut fini, le supérieur m’invita à entrer dans sa cellule. Je l’y suivis, et tachant de rassembler mes esprits, je lui racontai ce qui m’étoit arrivé. Lorsque j’eus achevé mon récit. Le supérieur me dit : “ Mon enfant, ne portez vous pas quelque marque au bras que la Princesse a saisi ? ”

Je relevai ma manche, et je vis effectivement mon bras tout brûlé et les marques des cinq doigts de la Princesse.

Alors le supérieur ouvrit un coffre qui étoit près de son lit et en tira un vieux parchemin : “ Voila (me dit-il), la bulle de notre fondation, elle pourra vous éclairer sur ce que vous avez vu. ” Je déroulai le parchemin et j’y lus ce qui suit :

En l’année du Seigneur 1503, neuvième année de Frédéric Roi de Naples et Sicile : Elfrida de Mont Salerno, poussant l’impiété jusqu’à l’excès, se vantoit hautement de posséder le véritable paradis et de renoncer volontairement à celui que nous attendons dans la vie éternelle. Mais dans la nuit du jeudi au vendredi saint, un tremblement de terre abîma son palais, dont les ruines sont devenues un séjour de satan, ou l’ennemi du genre humain, établit maint et maint démon, qui ont longtems obsédé et obsèdent encore par mille fascinations, ceux qui osent approcher du Mont Salerno, et même les bons chrétiens qui habitent dans les environs. — C’est pour quoi, Nous Pie troisième, serviteur des serviteurs etc. Nous autorisons la fondation d’une chapelle dans l’enceinte même des ruines etc.

Je ne me rapelle plus du reste de la bulle. Ce dont je me rapelle, c’est que le supérieur m’assura que les obsessions étoient devenues beaucoup plus rares, mais qu’elles se renouveloient néanmoins quelquefois et particulièrement dans la nuit du jeudi au vendredi saint. En même tems il me conseilla de faire dire des messes pour le repos de la Princesse et d’y assister moi-même. Je suivis son conseil et puis je partis pour continuer mes voyages. Mais ce que j’ai vu dans cette nuit fatale, m’a laissé une impression mélancolique que rien me [*sic*] peut effacer, et de plus je souffre beaucoup de mon bras. En disant cela Romati releva sa manche, et nous fit voir son bras, où l’on distinguoit la forme des doigts [*sic*] de la Princesse et comme des marques de brûlure.

Ici j’interrompis le chef, pour lui dire que j’avois feuilleté chez le cabaliste les relations variées de Hapelius, et que j’y avois trouvé une histoire à peu près semblable.

“ Cela peut-être (reprit le chef) peut-être Romati a-t-il pris son histoire dans ce livre. Peut-être l’a-t-il inventée. Toujours est-il sûr que son récit contribua beaucoup à me donner le goût des voyages, et même un espoir vague de trouver des aventures merveilleuses que je ne trouvois jamais. Mais telle est la force des impressions que nous recevons dans notre enfance, que cet espoir extravagant troubla longtems ma tête, et que je ne m’en suis jamais bien guéri.

— Monsieur Pandesovna (dis[-je] alors au chef Bohémien). Ne m’avez vous pas fait entendre, que depuis que vous viviez dans ces montagnes, vous y aviez vu des choses que l’on peut appeller merveilleuses ?

— Cela est vrai (me répondit-il) j’ai vu des choses qui m’ont rappellées l’histoire de Romati... ”

En ce moment un Bohémien vint nous interrompre. Puis l’on dina, et comme le chef avoit encore des occupations ; je pris mon fusil et j’allai chasser. Je gravis quelques sommets, et ayant jetté les yeux sur la vallée